

François; V. Hugo traducteur. Œuvres complètes de W. Shakespeare

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

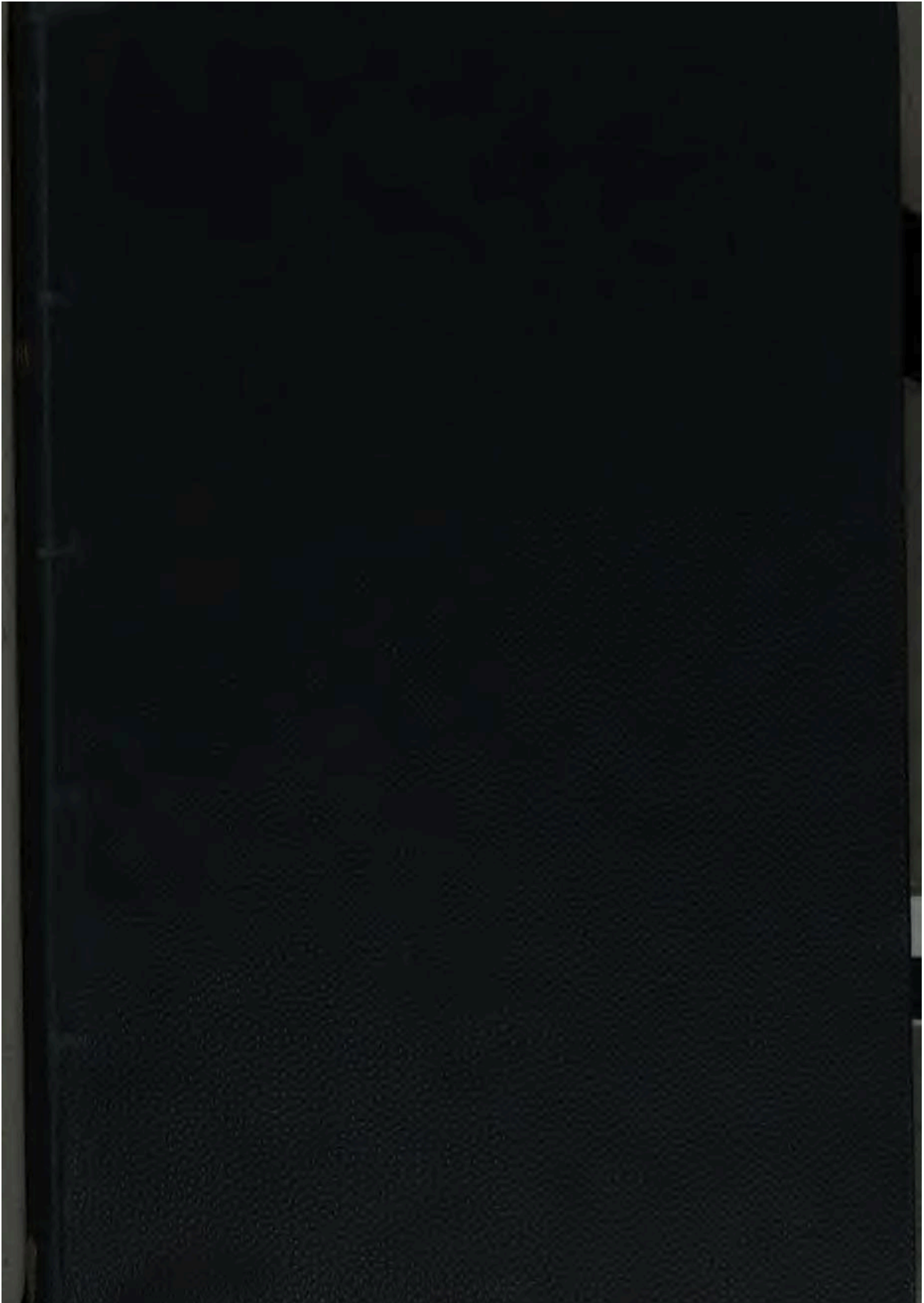
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

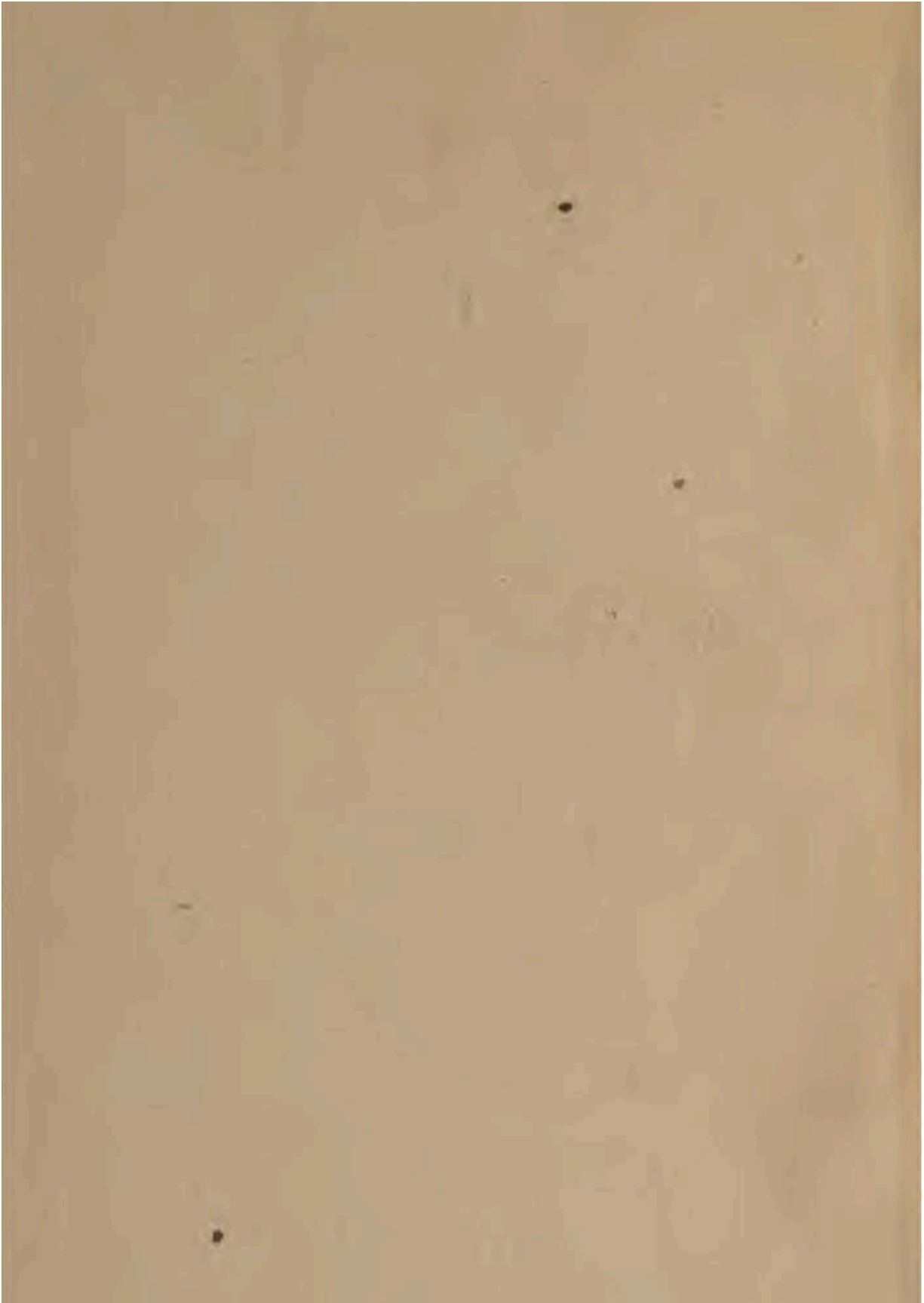
Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

6000190460 ^.0,<)lcU. 51 J1. il





The text on this page is estimated to be only 13.67% accurate

FAANÇOIS-VICTOB BD€K> nuuiriEiu (EUYRES
COMPLETES W. SHAKESPEARE SONNETS. POEMES, TESTAMENT
PALiKKKHB, LIBRAIRE-fiOlTKVn

m. adols 51 d. 21

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

OEUVRES COMPLÈTES 01 W. SHAKESPEARE TOME XV
SONNETS — POEMES - TESTAMENT

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

SAIIfT-DEIfIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

The text on this page is estimated to be only 9.54% accurate

FRANÇOIS-VICTOR HUGO TRABUCTBUB ŒUVRES
COMPLÈTES W. SHAKESPEARE SONNBTS — POEMES -
TESTAMENT PAGNERRE, LIBRAIRE- ÉDITEUH >tJB DE 8SIHB, 18
I86t(ReprodiKlioD «i InducIkHi r^Mrrtti.

The text on this page is estimated to be only 8.57% accurate

H8BW.1 J30DL. LIBR. 12. AUa 191(5 OXFORD

The text on this page is estimated to be only 17.88% accurate

rRÉFAGE DE LA NOUVELLE TIADUCTION DE
SHAKESPEARE I.

1 Une traduction est presque toujours regardée tout d'abord par le peuple k qui on la donne comme une violence qu'on lui fait Le goût bourgeois résiste à l'esprit unîversei. Traduire un poêle étranger^ c'est aooroitne la poésie nationale ; cet accroisseosient liéplaît k ceux auxquels il profite. C'est 4a mMi» le commencement ; le premier mouvement Bst la révolte. Une langue dans laquelle cm transvase de la sorte un autre idiome fait ce qu'elle peut pour refuser. Elle en sera fortifiée plus tard, en attendant elle s'indigne. Cette saveur

IV PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. nouvelle
lui répugne. Ces locutions insolites, ces tours inattendus, cette irruption
sauvage de figures inconnues, tout cela, c'est de l'invasion. Que va devenir
sa littérature a elle ? Quelle idée a-t-on de venir lui mêler dans le sang cette
substance des autres peuples ? C'est de la poésie en excès. Il y a la abus
d'images, profusion de métaphores, violation des frontières, introduction
forcée du goût cosmopolite dans le goût local. Est-ce grec ? c'est grossier.
Est-ce anglais ? c'est barbare. Apreté ici, âcreté la. Et, si intelligente que soit
la nation qu'on veut enrichir, elle s'indigne. Elle hait cette nourriture. Elle
boit de force, avec coière. Jupiter enfant recrachait le lait de la chèvre
divine. Ceci a été vrai en France pour Homère, et encore plus vrai pour
Shakespeare. Au dix-septième siècle, k propos de madame Dacier, on posa
la question : Faut-il traduire Homère ? L'abbé Terrasson, tout net, répondit
non. La Mothe fil mieux; il refit V Iliade. Ce La Mothe était un homme
d'esprit qui était

PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. Y idiot. De nos jours^ nous avons eu en ce genre M. Beyle, dit Stendhal, qui écrivait : Je préfère à Homère les mémoires du maréchal Gourion Saint-Cyr. — Faut-il traduire Homère ? — fut la question littéraire du dix-septième siècle. La question littéraire du dix-huitième fut celle-ci : — Faut-il traduire Shakespeare ? Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé Letourneur, qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable ? il sacrifie tous les Français sans exception à son idole (Shakespeare), comme on sacrifiait autrefois des cochons à Gérés ; il ne daigne

VI PRÉFÂGB D£ LA HOUYBLLS TRADUCTION. pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale^ sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakespear^ qu'on prendrait pour des pièces de la foire^ faites il y a deux cents ans. Il y aura encore cinq volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France ? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France, et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespear; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servais un jour a fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. »

PRÉFAGI ni U MOUTILLS THÀOUCTIOIf. TU A qui est
adressée cette lettre ? à La Harpe. Par qai ? par Voltaire. On le voit^ il faut
de la bravoure pour être Letourneur. Ah ! vous traduisez Shakespeare ? Èh
bien, vous êtes un faquin ; mieux que cela, vous êtes un impudent imbécile;
mieux encore, vous êtes un misérable. Vous faites un affront a la France,
Vous méritez toutes les formes de l'opprobre public, depuis le bonnet d'âne,
comme les cancre, jusqu'au pilori, comme les voleurs. Vous êtes peut-être
un « monstre. » Je dis peut-être, car dans la lettre de Voltaire monstre est
amphibologique ; la syntaxe l'adjuge à Letourneur, mais la haine le donne à
Shakespeare. Ce digne Letourneur, couronné a Montauban et a Besançon,
lauréat académique de province, uniquement occupé d'émousser
Shakespeare, de lui ôter les reliefs et les angles et de le faire passer, c'est-
a«dire de le rendre passable, ce bonhomme, travailleur consciencieux, ayant
pour tout horizon les quatre murs

VIII PRÉFACE DE LA NOUYELLE TRADUCTION. de son cabinet, doux comme une fille, iocapable de fiel et de représailles, poli, timide, honnête, parlant bas, vécut toute sa vie sous cette épithète, misérable^ que lui avait jetée l'éclatante voix de Voltaire, et mourut a cinquante-deux ans, étonné. III Letourneur, chose curieuse à dire, n'était pas moins bafoué par les anglais que par les français. Nous ne savons plus quel lord, faisant autorité, disait de Letourneur : pour traduire un fou^ il faut être un sot. Dans le livre intitulé William Shakespeare^ publié récemment, on peut lire, réunis et groupés, tous ces étranges textes anglais qui ont insulté Shakespeare pendant deux siècles. Au verdict des gens de lettres, ajoutez le verdict

PRÉFACE DE U NOUVELLE TRADUCTION. IX des princes.

Georges V% sous le règne duquel, vers 1726, Shakespeare parut poindre un peu, n'en voulut jamais écouter un vers. Ce Georges était a un homme grave et sage » (Milot), qui aima une jolie femme jusqu'à la faire grand-écuyer. Georges II pensa comme Georges !•. 11 s'écriait : — Je ne pourrais pas lire Shakespeare. Et il ajoutait, c'est Hume qui le raconte : — C'est un garçon si ampoulé! — {Hewas such a bombast fellow!) L'abbé Millot, historien qui prêchait l'Aveut à Versailles et le Carême a Lunéville, et que Querlon préfère a Hénault, raconte l'influence de Pope sur Georges II au sujet de Shakespeare. Pope s'indignait de V orgueil de Shakespeare^ et comparait Shakespeare a un mulet qui ne porte rien et qui écoute le bruit de ses grelots. Le dédain littéraire justiQail le dédain royal. Georges 111 continua la tradition. Georges III, qui commença de bonne heure, a ce qu'il paraît, l'état d'esprit par lequel il devait finir, jugeait Shakespeare et disait a miss Burney : — Quoi! n'est-ce pas la un

X PRÉFACE DE U NOUVELLE TRADUCTION. triste
galimatias? quoi! quoi!— {What! is there not sad stuff? what ! what !} On
dira : ce ne sont la que des opinions de roi. Qu'on ne s'y trompe point, la
mode en Angleterre suit le roi. L'opinion de la majesté royale en matière de
goût est grave de l'autre coté du détroit. Le roi d'Angleterre est le feoJer
suprême des salons de Londres. Témoin le poète lauréat^ presque toujours
accepté par le public. Le roi ne gouverne pas, mais il règne. Le livre qu'il lit
et la cravate qu'il met, font loi. Il plaît a un roi de rejeter le génie,
l'Angleterre méconnaît Shakespeare; il plaît a un roi d'admirer la niaiserie,
l'Angleterre adore Brummel. Disons-le, la France de 4814 tombait plus bas
encore quand elle permettait aux Bourbons de jeter Voltaire k la voirie.

PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. XI IV Le danger de traduire Shakespeare a dis* paru aujourd'hui. On n'est plus un ennemi public pour cela. Mais si le danger n'existe plus^ la difficulté reste. Letourneur n'a pas traduit Shakespeare; il l'a, candidement, sans le vouloir, obéissant à son insu au goût hostile de son époque, parodié. Traduire Shakespeare, le traduire réellement, le traduire avec confiance, le traduire en s'abandonnant à lui, le traduire avec la simplicité honnête et Gère de l'enthousiasme, ne rien éluder, ne rien omettre, ne rien amortir, ne rien cacher, ne pas lui mettre de voile là où il est nu, ne pas lui mettre de masque

XII PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. là où il est sincère, ne pas lui prendre sa peau pour mentir dessous, le traduire sans recourir à la périphrase, cette restriction mentale, le traduire sans complaisance puriste pour la France ou puritaine pour l'Angleterre, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, le traduire comme on témoigne, ne point le trahir, l'introduire à Paris de plain-pied, ne pas prendre de précautions insolentes pour ce génie, proposer à la moyenne des intelligences, qui a la prétention de s'appeler le goût, l'acceptation de ce géant, le voilà! en voulez-vous? ne pas crier gare, ne pas être honteux du grand homme, l'avouer, l'afficher, le proclamer, le promulguer, être sa chair et ses os, prendre son empreinte, mouler sa forme, penser sa pensée, parler sa parole, répercuter Shakespeare de Tanglais en français, quelle entreprise !

PRÉFACE DE U KOUYKLE THADUGTION. Xill

Shakespeare est un des poètes qui se défendent le plus contre le traducteur. La vieille violence faite à Protée symbolise Vefiforl des traducteurs. Saisir le génie, rude besogne. Shakespeare résiste, il faut Tétreindre; Shakespeare échappe, il faut le poursuivre. U échappe par l'idée, il échappe par l'expression. Rappelez-vous le unsexj cette lugubre déclaration de neutralité d'un monstre entre le bien et le mal, cet écriteau posé sur une conscience eunuque. Quelle intrépidité il faut pour reproduire nettement en français certaines beautés insolentes de ce poète, par exemple le Buttock of the night^ où l'on entrevoit les parties honteuses de l'ombre. D'au(

XIV PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. très expressions semblent sans équivalents possibles ; ainsi green girl, fille s[^]erte[^] n'a aucun sens en français. On pourrait dire de certains inots qu'ils sont imprenables. Shakespeare a un sunt lacrymœ rerum. Dans le we haçe kissed away kingdoms and proi[^]inces[^] aussi bien que dans le profond soupir de Virgile, l'indicible est dit. Cette gigantesque dépense d'avenir faite dans un lit, ces provinces s'en allant en baisers, ces royaumes possibles s'évanouissant sur les bouches jointes d'Antoine et de Cléopâtre, ces empires dissous en caresses et ajoutant inexprimablement leur grandeur a la volupté, néant comme eux, toutes ces sublimités sont dans ce mot kissed avçaj kingdoms. Shakespeare échappe au traducteur par le style, il échappe aussi par la langue. L'anglais se dérobe le plus qu'il peut au français. Les deux idiomes sont composés en sens inverse. Leur pôle n'est pas le même; l'anglais est saxon, le français est latin. L'anglais actuel est presque de l'allemand du quinzième siècle,

PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. XY à

l'orthographe près. L'antipathie immémoriale des deux idiomes a été telle, qu'en 1095 les normands déposèrent Wolstan, évêque de Worcester, pour le seul crime d'être une i^e vieille brute ît anglais ne sachant pas parler français. En revanche on a parlé danois à Bayeux. Duponceau estime qu'il y a dans Tanglais trois racines saxonnes sur quatre. Presque tous les verbes, toutes les particules, les mots qui font la charpente de la langue, sont du Nord. La langue anglaise a en elle une si dangereuse force isolante que l'Angleterre, instinctivement, et pour faciliter ses communications avec l'Europe, a pris ses termes de guerre aux français, ses termes de navigation aux hollandais, et ses termes de musique aux italiens. Charles Duret écrivait en 1613, a propos de la langue anglaise : « Peu d'étrangers veulent se pener de l'apprendre, j) A l'heure qu'il est, elle est encore saxonne à ce point que l'usage n'a frappé de désuétude qu'k peine un septième des mots de VOrosius du roi Alfred. De la une perpétuelle

XVI PKÉFAGE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. lutte sourde entre l'anglais et le français quand on les met en contact. Rien n'est plus laborieux que de faire coïncider ces deux idiomes. Us semblent destinés à exprimer des choses opposées. L'un est septentrional, l'autre est méridional. L'un confine aux lieux cimmériens, aux bruyères, aux steppes, aux neiges, aux solitudes froides, aux espaces nocturnes, pleins de silhouettes indéterminées, aux régions blêmes ; l'autre confine aux régions claires. Il y a plus de lune dans celui-ci, et plus de soleil dans celui-là. Sud contre Nord, jour contre nuit, rayon contre spleen. Un nuage flotte toujours dans la phrase anglaise. Ce nuage est une beauté. Il est partout dans Shakespeare. Il faut que la clarté française pénètre ce nuage sans le dissoudre. Quelquefois la traduction doit se dilater. Un certain vague ajoute du trouble à la mélancolie et caractérise le Nord. Hamlet, en particulier, a pour air respirable ce vague. Le lui ôter, le tuerait. Une profonde brume diffuse l'enveloppe. Fixer Hamlet, c'est le sup*

PKÉl-'ÀCK DE LA «OUYELLli ilUblXilON. XYU primer. Il importe que la traduction n'ait pas plus de densité que l'original. Shakespeare ne veut pas être traduit comme Tacite. Shakespeare résiste par le style; Shakespeare résiste par la langue. Est-ce là tout ? non. Il résiste par le sens métaphysique; il résiste par le sens historique ; il résiste par le sens légendaire. Il a beaucoup d'ignorance, ceci est convenu ; mais, ce qui est moins connu, il a beaucoup de science. Parfois tel détail qui surprend, où l'on croit voir sa grossièreté, atteste précisément sa particularité et sa finesse; très-souvent ce que les critiques négateurs dénoncent dans Shakespeare comme l'invention ridicule d'un esprit sans culture et sans lettres, prouve, tout au contraire, sa bonne information. Il est sagace et singulier dans l'histoire. Il est on ne peut mieux renseigné dans la tradition et dans le conte. Quant à sa philosophie, elle est étrange ; elle tient de Montaigne par le doute, et d'Ézéchiél par la vision. I.

XYIII PUÉFAGE DE LA ^NOUVELLE TRADUCTION. VI 11 y
a des problèmes dans la Bible ; il y en a daiis Homère ; on connaît ceux de
Danle ; il existe en Italie des chaires publiques d'interprétation de la
Dii^ine comédie. Les obscurités propres à Shakespeare, aux divers points
de vue que nous venons d'indiquer, ne sont pas moins abstruses. Comme la
question biblique, comme la question homérique, comme la question
dantesque, la question shakespearienne existe. L'étude de cette question est
préable à la traduction. Il faut d'abord se mettre au fait de Shakespeare.
Pour pénétrer la question shakespearienne et, dans la mesure du possible la
résoudre, toute une bibliothèque est nécessaire. Historiens à consulter,
depuis Hérodote jusqu'à

PRÉFAGS DE L'À NOUYELLSiTRADDGTION. XIX Hume^
poètes, depuis Ghaucer jusqu'à ColetldgBy critiques, éditeurs,
commentateurs, nouvelles, romans, chroniques, drames, comédies,
ouvrages en toutes langues, documents de toutes sortes, pièces justificatives
de ce génie. On Ta fort accusé ; il importe d'examiner son dossier. Au
Brftish-Museum, un compartiment est exclusivement réservé aux ouvrages
qui ont un rapport quelconque avec Stiakespeare. Ces ouvrages veulent être
les uns vérifiés, les autres approfondis. Labenr -âpre et sérieux, et plein de
complications. Sans compter les registres du Stationers' Hall, sans compter
les registres du chef de troupe Henslowe, sans compter les registres de
Stratford, sans compter les archives de Bridgewater House, sans compter le
journal de Symon Forman. Il n'est pas inutile de confronter les dires de tous
ceux qui ont essayé d'analyser Shakespeare, à commencer par Addison dans
le Spectateur y el à finir par Jaucourt dans V Encyclopédie. Shakespeare a
été, en France, en Allemagne, en Ati^iCfterre, très*-souvent jugé,
très^souvent

XX PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. condamné, très-souvent exécuté ; il faut savoir par qui et comment. Où il s'inspire, ne le cherchez pas, c'est en lui-même; mais où il puise, tâchez de le découvrir. Le vrai traducteur doit faire effort pour lire tout ce que Shakespeare a lu. Il y a la pour le songeur des sources, et pour le piocheur des trouvailles. Les lectures de Shakespeare étaient variées et profondes. Cet inspiré était un étudiant. Faites donc ses études si vous voulez le connaître. Avoir lu Belleforest j'ie suffit pas, il faut lire P-lutarque ; avoir lu Montaigne ne suffit pas, il faut lire Saxo Grammaticus; avoir lu Érasme ne suffit pas, il faut lire Agrippa ; avoir lu Froissard ne suffit pas> il faut lire Plante; avoir lu Boccace ne suffit pas, il faut lire saint Augustin. Il faut lire tous les caflcioneros et tous les fabliaux, Huon de Bordeaiux, la belle Jehanne, le comte de Poitiers, le smiracle de Notre-Dame, la légende çlu Renard,. le roman de la Violette, la romance du Vieux-Manteau. Il faut lire Robert AVace, il faut lire Thomas le Rimeur. Il faut lire Boëce, Laneham, Spen

PRÉFAGB DE LA NOUVELLE TRADUCTION. XXI ser,
Marlowe, Geoffroy de Monmouth, Gilbert de Montreuil, Holinshed,
Âmyot, Giraldi Ginhio, Pierre Boistean, Arthur Brooke, Bandello, Luigi da
Porto. Il faut lire Benoist de Saint-Maur, sir Nicholas Lestrane, Paynter,
Gomines, Monstrelet, Grove, Stubbes, Strype, Thomas Morus et Ovide. Il
faut lire Graham d'Aberfoyle el Straparole. J'en passe. On aurait tort de
laisser de côté Webster, Cavendish, Gower, Tarleton, Georges Whetstorie,
Reginald Scot, Nichols et sir Thomas North. Alexandre Silvayn veut être
feuilleté. Les Papiers de Sidney sont utiles. Un livre contrôle l'autre. Les
textes s'entr'éclairent. Rien à négliger dans ce travail. Figurez-vous une
lecture dont le diamètre va du Gesta romanorum à la Démonologie de
Jacques VI. Arriver à comprendre Shakespeare, telle est la tâche. Toute
cette érudition a ce but : parvenir à un poète. C'est le chemin de pierres de
ce paradis. Forgez-vous une clef de science pour ouvrir cette poésie.

XXII PftÉFAGi DE U NOUVELLE TRADUGTIOlf. VII Et de la
sorte^ vous saurez de qui est contemporaÎD le Thésée du Songe d'une nuit
d'été} vous saurez comment les prodiges de la mort de César se répercutent
dans Macbeth^ vous saurez quelle quantité d'Oreste il y a dans Hamlet.
Vous connaître;} le vrai TinwD d'Athènes, le vrai Shylock, le vrai Falstaff.
Shakespeare était un puissant assimilateur. U s'amalgamait le passé. Il
cherchait, puis trouvait; il trouvait, puis inventait; il inventait, puis créait.
Une insufflation sortait pour lui du lourd tas des chroniques. De ces infolios
il dégageait des fantômes. Fantômes éternels. Les uns terribles, Içts autres
adorables. Richard III, GJocester^ lean sans Terre, Marguerite, lady
Macbeth, Regaue

PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. XXIII et
Goneril, Claudius, Lear, Roméo et Juliette, Jessica, Perdita, Miranda,
Pauline, Constance, Ophélie, Cordélia, tous ces monstres, toutes ces fées.
Les deux pôles du cœur humain et les deux extrémités de Tart représentés
par des figures à jamais vivantes d'une vie mystérieuse, impalpables comme
le nuage, immortelles comme la soufflée. La différence intérieure, Iago; la
différence extérieure, Caliban et près d'Iago le charpie, Desdémone, et est
regardée Galiban la grâce, Titania. Quand on a lu les innombrables livres
faits par Shakespeare, quand on a bu aux mêmes sources, quand on s'est
imprégné de tout ce dont il était pénétré, quand on s'est fait en soi un fac-
similé du passé tel qu'il le voyait, quand on a appris tout ce qu'il savait,
moyen d'en venir à rêver tout ce qu'il rêvait, quand on a digéré tous ces
faits, toute cette bisbille, toutes ces fables, toute cette philosophie quand
on a gravi cet escalier de volumes, on a pour récompense cette nuée
d'ombres divines au-dessus de sa tête.

XXIY PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. VIII Un jeune homme s'est dévoué à ce vaste travail. À côté de cette première tâche, reproduire Shakespeare, il y en avait une deuxième, le commenter. L'une, on vient de le voir, exige un poète, l'autre un bénédictin. Ce traducteur a accepté l'une et l'autre. Parallèlement à la traduction de chaque drame, il a placé, sous le titre A' introduction^ une étude spéciale, où toutes les questions relatives au drame traduit sont discutées et débattues, et où, pièces en mains, le pour et contre est plaidé. Ces trentesix introductions aux trentesix drames de Shakespeare, divisés en quinze livres portant chacun un titre spécial, sont dans leur ensemble une œuvre considérable. OEuvre de critique^ œuvre de philologie, œuvre de phi

PRÉFACE DE U NOUVELLE TRADUCTION. XXY losophie^
œuvre d'histoire^ qui côtoie et corrobore la traduction ; quant a la traduction
en elle-même, elle est fidèle, sincère, opiniâtre dans la résolution d'obéir au
texte ; elle est modeste et fière ; elle ne tâche pas d'être supérieure k
Shakespeare. Le commentaire couche Shakespeare sur la table d'autopsie, la
traduction le remet debout ; et après l'avoir vu disséqué, nous le retrouvons
en vie. Pour ceux, qui, dans Shakespeare, veu* lent tout Shakespeare, cette
traduction manquait. On l'a maintenant. Désormais il n'y a plus de
bibliothèque bien faite sans Shakespeare. Une bibliothèque est aussi
incomplète sans Shakespeare que sans Molière. L'ouvrage a paru volume
par volume et a eu d'un bout à l'autre ce grand collaborateur, le succès. Le
peu que vaut notre approbation, nous le donnons sans réserve a cet ouvrage,
traduction au point de vue philologique, création au point de vue critique et
historique. C'est une

X&YI PRÉFÂGI DS LA. KOUYSILS TRADUCTION. œuvre de solitude. Ces œuvres-là sont oau-t scientifiques et saines, La vie aévèfe conseille le travs^il austère. Le traducteur aolual sera> nous le croyons et toute la hs^ute er îtiqu^i de Frjufice, d'Angleterre et d^Alles^agne Ta pro^clamé déjà, le traducteur définitif* Prenûère raison, il e^t exact; deuxième raison^ il est complet. Les difficultés que nous venons d'in^diquer, et une foule d'autres, il les a fran^chement abordées, et, selon nous, résolues. Faisant cette tentative, il s'y est. dépensé tout entier. Il a senti, en accomplissant cette tâche^la religion de construire un monument. Il y a consacré douze des plus belles années de la vie. Nous trouvons bon qu'un jeune homme ait eu celte gravité. La besogne était malaisée, presque effrayante ; recherches, confrontations de textes, peines, labeurs sans relâche. Il a eu pendant douze années la fièvre de celte grande audace et de cette grande responsabilité. Cela est bien a lui d'avoir voulu cette œuvre et de l'avoir terminée. Il a de cette façon marqué sa reconnaissance envers deux nations, envers

PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION. XXVII celle dont il est l'hôte et envers celle dont il est le fils. Cette traduction de Shakespeare, c'est, en quelque sorte, le portrait de l'Angleterre envoyé à la France. A une époque où l'on sent approcher l'heure auguste de l'embrassément des peuples, c'est presque un acte, et c'est plus qu'un fait littéraire. Il y a quelque chose de pieux et de touchant dans ce don qu'un français offre à la patrie, d'où nous sommes absents, lui et moi, par notre volonté et avec douleur. VICTOR HUGO. Hauteville-house. Avril 1865.

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION. En publiant une traduction nouvelle de Shakespeare, nous croyons devoir expliquer en quoi cette traduction diffère des précédentes. D'abord cette traduction est nouvelle par la forme. Comme Ta dit un critique compétent dans ProfUs et Grimaces^ elle est faite, non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. Il ne faut pas l'oublier, la version de Letourneur, qui a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici, date du xviii* siècle : c'est dire que le premier interprète de Shakespeare a dû faire et a fait bien des concessions. Il était déjà bien assez téméraire de présenter à l'étroite critique littéraire du temps un théâtre où la distinction du comique et du tragique était méconnue et où la loi des unités était violée, sans ajouter encore à ces hardiesses les hardiesses du style. Aussi ne faut-il nullement s'étonner si la traduction de Letourneur est pleine de périphrases, si elle

6 À VÈHTISSEMENT enveloppe la pensée du poète de tant de circonlocutions, et si elle est restée si loin de Toriginal. Disons-le hautement, pour qu'une traduction littérale de Shakespeare fût possible, il fallait que le mouvement littéraire de 1830 eût vaincu, il fallait que la liberté qui avait triomphé en politique eût triomphé en littérature, il fallait que la langue nouvelle, la latigue révolutionnaire, la langue du mot propre et de l'image, eût été définitivement créée. La traduction littérale de Shakespeare étant devenue possible, nous l'avons tentée. Avons-nous réussi? Le lecteur en jugera. Autre nouveauté. En consultant les éditions primitives de Shakespeare, nous avons reconnu que toutes les pièces publiées de son vivant ont d'abord paru sans cette division en cinq actes à laquelle elles sont aujourd'hui universellement soumises, et que cette division uniforme, si contraire au libre génie du grand Will, a été improvisée après sa mort par deux comédiens obscurs de l'époque. En comparant ainsi la bible shakespearienne aux reproductions qui en ont été faites plus tard, nous avons éprouvé «m quelque sorte l'étonnement qu'avait ressenti Erasme en comparant TEvangile grec à la Vulgate de saint Jérôme. Nous avons fait comme les protestants : plein d'une fervente admiration pour le texte sacré, nous en avons supprimé toutes les interpolations posthumes, et, au risque d'être taxé d'hérésie, nous avons fait dispa* rattre dans notre édition ces indications d'actes qui rompaient arbitrairement l'unité profonde de l'œuvre. Tout le monde sait que Shakespeare, dans ses drames, emploie alternativement les deux formes, le vers et la prose. Dans telle pièce, la prose et le vers se partagent également le dialogue; dans telle autre, c'est la poésie qui domine ; dans telle autre, c'est la prose. Ici les lignes plébéiennes et comiques coudoient familière

DE LA PREMIÈRE ÉDITION. 7 ment lès vel^ tragiqueB et patriciens; là elles font antichambre dans des scènes séparées. Mais, quelque brusques qUB soient ces changements, ils ne sont jamais arbitraires. Suivant une loi d'harmonie dont le poète a le secret, les variations de la forme sont constamment d'accord chez lui, soit avec l'action, soit avec les caractères. Elles accompagnent toujours avec une admirable justesse la pensée du grand compositeur. Nous avons donc voulu, dans notre traduction même, noter ces importantes variations par un signe qui, tout en laissant au dialogue sa vivacité, indiquât au lecteur d'une façon très-apparente les soudaines transitions du ton familier au ton lyrique. Ne pouvant donner le rythme du vers shakespearien, nous avons du moins tenu à en indiquer la coupe, nous avons essayé de traduire le texte vers par vers, et nous avons mis un tiret — à chaque vers. On sait encore qu'un certain nombre de pièces, comédies ou drames, publiées du temps de Shakespeare, avec son nom ou ses initiales, ont été déclarées apocryphes, simplement sur ce fait qu'elles n'ont pas été réimprimées dans Tin-folio de 1623. Nonobstant cette déclaration, nous les avons lues avec un soin scrupuleux, et, sans adopter entièrement l'avis de Schlegel, qui les range parmi les meilleures de Shakespeare, nous pouvons affirmer avoir reconnu dans plusieurs d'entre elles la retouche, sinon la touche, du maître. Pour que le lecteur puisse décider lui-même la question, nous les avons traduites, et elles forment le complément de notre ouvrage. Une autre curiosité de cette édition, c'est de citer intégralement, dans des préfaces explicatives ou dans des appendices, les œuvres aujourd'hui oubliées qui ont été comme les esquisses des chefs-d'œuvre de Shakespeare, En effet, l'auteur àUamlet pensait sur l'originalité de l'art comme l'auteur à!Amphiti^on et comme l'auteur du

8 ÂVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION. Cid, il faisait consister la création dramatique, non dans rinvention de l'action, mais dans l'invention des caractères. Aussi, quand l'idée l'y sollicitait, il n'hésitait pas à réclamer la solidarité du génie avec tous les travailleurs passés, et il les appelait à lui, si humbles et si oubliés qu'ils fussent. Il disait à certain Bandello : Travaillons, ami ! et Roméo et Juliette ressuscitaient. Il criait à je ne sais quel Cinthio : A la besogne, frère ! et Othello naissait. Ce sont les opuscules de ces obscurs collaborateurs que nous avons tirés de leur poussière pour les restituer ici à l'imprimerie impérissable. Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments, nouvelle par les révélations critiques et historiques, notre traduction est nouvelle encore par l'association de deux noms. Elle offre au lecteur cette nouveauté suprême : une préface de l'auteur de Ruy Blas. Victor Hugo contresigne l'œuvre de son fils et la présente à la France. Un monument a été élevé dans l'exil à Shakespeare. L'étude en a posé la première pierre, le génie en a posé la dernière.

The text on this page is estimated to be only 23.30% accurate

A LA MERE-PATRIE Filiale offrande de Texil. F.-Y. H. XV.

INTRODUCTION I L'Angleterre est, de toutes les nations occidentales, celle qui a subi le plus lentement l'influence de la Renaissance. Dans cette Ile, peuplée de colonies celtiques, germaniques et Scandinaves, la contre-révolution classique du Midi devait trouver la résistance de la géographie et de la langue, de la terre et de la race, de la nature et de l'homme. Isolée par sa situation même, l'Angleterre le fut encore par les événements. Pendant le seizième siècle, elle ne put prendre qu'une part indirecte aux guerres d'Italie : elle n'assista presque que comme témoin à ce grand duel qui eut lieu dans la Péninsule entre les princes de la maison de Valois et les princes de la maison d'Autriche. L'Angleterre ne fut pas, comme la France, mêlée à l'Italie par des invasions périodiques et par une occupation prolongée. Les armées féodales que Charles VIII, Louis XII, François I^{er} et Henri II entraînèrent successivement au delà des Alpes n'étaient pas simplement des colonnes en marche, c'était un peuple s'emparant d'un autre peuple, c'était la race franque prenant possession de la race latine dans l'étreinte

8 SONNETS ET POEMES. violente de quatre générations.

L'Angleterre, elle, n'eut ni les douleurs ni les joies de cette conquête : elle n'eut avec l'Italie que le point de contact superficiel de la diplomatie et du commerce. Aussi la Renaissance ne fut-elle pas en Angleterre, comme en France, un mouvement général, populaire, irrésistible, dans lequel une grande individualité nationale risquait d'être engloutie. Là, pendant longtemps, les réformes qu'elle opéra dans les arts, dans les monuments et dans les costumes restèrent le luxe coûteux de l'aristocratie et de la cour. Jaloux de l'intimité de François P^r avec le Primatice et avec Benvenuto, Henry VIII avait invité Raphaël et le Titien : Raphaël et le Titien avaient dédaigné l'invitation. À défaut des maîtres, le roi d'Angleterre dut se contenter des élèves : pour sculpter le tombeau de son père, en 1519, il se résigna, au refus de Michel-Ange, à prendre Pietro Torregiano, le même que Cellini nous représente, dans ses Mémoires, arrivant à Florence pour embaucher des praticiens, et se vantant partout des tours qu'il avait joués à ces imbéciles d'Anglais. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et grâce à l'influence d'Holbein, qu'en 1544, on décida Jean de Padoue à se laisser faire « deviseur des constructions de Sa Majesté. » Tant était grande l'antipathie entre la race artiste du Midi et cette froide race du Nord ! La Renaissance commença par modifier les arts plastiques : elle changea d'abord les habits, puis les meubles, puis les maisons. L'architecture italienne, officielle depuis 1544, ne devint populaire qu'après la destruction de tous les couvents sous Elisabeth. Alors la haute noblesse se mit à copier la royauté ; la petite noblesse, à imiter la haute. Alors, à l'exemple des palais princiers, comme SomersetHouse et Nonsuch, on vit, sur les plans de la Renaissance, s'élever les palais seigneuriaux de Buckhurst, de Sussex,

INTRODUCTION. 9 de Burleigh, de Hardwick, de Lullworth, de Longford. De même que dans le costume le pourpoint s'était substitué à la cotte de mailles, on vit les maisons de plaisance remplacer partout les bastilles féodales; les châteaux perdirent leur sombre façade du moyen âge et prirent une nouvelle forme ; l'ogive gothique s'arrondit en arcades ; le donjon de liacbeth devint la villa de Juliette. Alors plus de fossés, de pont-levis, de mâchicoulis, de créneaux, de meurtrières; mais partout de larges escaliers, de longues galeries, de magnifiques perrons, des balcons à tenter les Roméos; des fenêtres romaines invitant Tardent soleil, des parcs immenses avec des fontaines et des grottes, des allées à perte de vue où les déesses et les naïades d'Ovide, transportées tout à coup des chaudes régions, allaient frissonner à jamais dans leur nudité de marbre. C'était peu d'avoir pris possession de la matière, si la Renaissance ne s'emparait de l'idée. Après avoir renouvelé l'architecture, le mobilier, la mode, elle dut renouveler la littérature. Dès le temps de Henry VIII, les doctrines nouvelles avaient été apportées en Angleterre, a A la fin du règne de Henry VUI, écrivait en 1592 le critique Puttenham, parut une nouvelle société de rimeurs de cour dont sir Thomas Wyatt et Henry, comte de Surrey, étaient les chefs. Ayant voyagé en Italie, ils s'étaient initiés au mètre harmonieux et au style majestueux de la poésie italienne. Elèves nouvellement sortis des écoles de Dante, de l'Arioste et de Pétrarque, ils polirent les formes familières et rudes de notre poésie vulgaire, et ils peuvent pour cette raison être appelés justement les premiers réformateurs du style et du mètre anglais. » Les dissensions civiles et religieuses qui troublèrent les règnes d'Edouard et de Marie Tudor firent trêve aux discussions littéraires. Ce ne fut que sous Elisabeth, quand le calme matériel fut rétabli, que la contre-révolution clas*

10 SOHNKTS ET POÈMES. sique se déclara hautement. Alors la Renaissance eut ses enthousiastes en Angleterre comme en France. Pour ces ultras littéraires, il ne s'agissait de rien moins que de supprimer le travail de Tesprit humain pendant quinze siècles, de raturer le moyen Age et de dater la civilisation de l'antiquité. Ce n'était pas seulement la littérature qu'il fallait renouveler, c'était la langue; ce n'était pas seulement le style, c'étaient les mots. Ici le vieil idiome anglo-saxon fut déclaré barbare» comme là le vieil idiome d*oil. A Londres, la langue de Chaucer et de Gower fut condamnée au nom du goût, comme à Paris celle de Marot et de Commynes. Des deux côtés de la Manche, les exaltés de la Renaissance semblaient s'entendre et se donner le mot. En France, la pléiade classique avait, dès 1549, publié son programme littéraire dans le livre de du Bellay, intitulé Défense et illustration de la langue française. S'adressant à la nation entière, elle lui disait : • « Là donc, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et de ces serves dépouilles ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui sous ombre de bonne foi vous surprennent tout nuds, comptant la rançon du Capitole. Donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillezmoi sans conscience les sacrés trésors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollo ni ses faux oracles. Vous souviennne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercules Gftllique tirant les peuples après lui par les oreilles avec une chaîne attachée à sa langue. » Ce pillage de la Grèce et de l'Italie auquel la pléiade conviait les fils de la Gaule, les Euphuistes (c'est le nom que la nouvelle école prit en Angleterre) y provoquèrent également les barbares Anglo-Saxons. Les Euphuistes pen

INTRODUCTION. 1 1 saieDt, avec du BeUty» qae a sont
 rimitatian deê Oreet et d\$\$ Romaini^ ils ne pouvaient donner à leur langue
 l'ezeelleoe et lumière des autres plus fameuses. » Aussi tentèrent-ils de
 substituer à ridiome vulgaire un jargon nouveau, saturé de mots étrangers,
 grecs, latins, français, italiens ou espagnols. C'est ce jargon hybride que
 Shakespeare fait parler, dans Peines d'amour perdues, k ce grotesque don
 Àdriano d'Àrmado. La reine Elisabeth, qui connaissait presque toutes les
 langues méridionales, accueillit la réforme des Euphuistes avec
 enthousiasme. A son exemple, toute la cour apprit avec avidité une façon de
 parler qui risolait du peuple. Dans une préface qui parut en 189S, en tête
 des œuvres dramatiques de Lyly, sir Henry Blount disait» en parlant de
 Tauteur i'Euphues : <x C'est à lui que la nation doit une nouvelle langue...
 Toutes nos ladies ont été ses disciples, et, à la cour, une beauté qui ne
 pouvait pas parler YEuphuisme était aussi peu considérée que celle qui,
 maintenant, ne parle pas le français. » La pléiade anglaise eut son Ronsard
 en diminutif dans Lyly, son du Bellay dans sir Philipp Sidney, son Jodelle
 dans Gascoigne. Ce Gasooigne pubUa dans Targot nouveau plusieurs
 ouvrages, entre autres une Jocaste. Cette tragédie, imitation maniérée
 d'Euripide, devint si vite incompréhensible, qu'au bout de quelques années
 on fut obligé d'y ajouter un long glossaire pour la faire comprendre au
 public ; tant avait été rapide la réaction opérée par Shakespeare en faveur de
 la langue nationale ! Mais ce n'était pas seulement aux mots que les
 nouveaux réformateurs s'en prenaient, c'était à la pensée. Travestir
 l'expression ne leur suffisait pas; ils voulaient cloîtrer l'esprit laiême. A les
 entendre, l'antiquité avait tout deviné, tout dit, tout prévu. Il ne restait plus
 aux générations modernes qu'à admirer et à imiter perpétuellement les
 générations passées. Selon eux, la religion du beau avait

12 SONNETS ET POÈMES. eu son messie dans Aristote. Ce n'était donc pas la nature qu'il fallait étudier; on n'avait plus qu'à épeler le catéchisme grec. L'humanité devait avoir à jamais le même précepteur qu'Alexandre. N'est-ce pas une chose étrange que le seizième siècle, qui a détruit la scolastique en philosophie, ait voulu la faire revivre en littérature ? et que, tandis que la Réforme religieuse chassait Aristote, la Renaissance littéraire le restaurât ? Oui, de même que l'école théologique du moyen âge, l'école classique du seizième siècle voulait enfermer la pensée humaine dans certaines formules infranchissables. Celle-ci proscrivait la liberté dans l'art, comme celle-là la liberté dans la foi. La même guerre que le nominalisme avait faite à Abailard, l'Académie l'a faite à Corneille. Ce sont toujours les règles d'Aristote que les critiques, comme les théologiens, invoquent. Scudéry parle comme Duns Scott, La Harpe prêche comme Ockam. Unité de temps ; unité de lieu; incompatibilité du sublime et du grotesque, du rire et des pleurs ; la tragédie, prison des princes et des héros; la comédie, bain de la bourgeoisie et du peuple ; voilà les principes auxquels les scolastiques littéraires prétendaient à jamais soumettre Tart théâtral. Bien peu de personnes savent que les discussions littéraires qui agitèrent tant la grande France évanouie de 1830, divisaient, il y a plus de deux cent soixante ans, l'Angleterre d'Elisabeth. L'insuccès de la tentative euphuïste contre la langue de Shakespeare n'avait pas découragé les classiques. En 1595, ils reparurent triomphalement, tenant à la main un livre intitulé Défense de la Poésie. Ce livre, dirigé contre le théâtre vivant, était exhumé d'une tombe. L'auteur, sir Philipp Sidney, était mort depuis neuf ans. Un ouvrage signé d'un pareil nom dut être à cette époque un événement considérable. Sidney, neveu de Leicester, proclamé par Elisabeth le premier chevalier de son temps.

INTRODUCTION. 13 avait été tué dans les Pays-Bas au service de la cause protestante. On citait de lui ce trait touchant qu'au moment de mourir, ayant une soif ardente, il avait tendu sa gourde à un soldat blessé. Toute l'Angleterre avait assisté à ses funérailles. Sa réputation était européenne. Peu de temps avant sa mort, la diète de Varsovie lui avait offert la couronne de Pologne. Généreuse idée qu'avait eue cette nation héroïque de faire de ce simple gentilhomme l'égal des rois les plus hautains ! On devine quel effet dut faire, en ces circonstances, le livre de Philipp Sidney. Les arrêts littéraires qu'il contenait empruntaient une autorité particulière à cette tombe fameuse. Les envieux purent à leur aise exploiter la Défense de la Poésie contre le drame shakespearien. En effet, ce livre renfermait des sentences comme celle-ci : « On use beaucoup du drame en Angleterre, et on en abuse de la manière la plus pitoyable. Comme une fille grossière qui accuse une mauvaise éducation, le drame met en question l'honneur de la poésie, sa mère. » Comme son collègue de la critique française, Joachim du Bellay, Philipp Sidney ne jurait que par les anciens ; c'était au nom des anciens qu'il accablait les modernes. Shakespeare aurait pu lui dire ce que Corneille disait à Scudéry : Vous vous êtes fait tout • blanc d'Aristote ! Sidney était, en effet, un défenseur acharné de l'unité de temps et de l'unité de lieu, « ces compagnes nécessaires de toutes les actions corporelles. » — « Là, disait-il, où la scène devrait toujours représenter un seul lieu, et où le temps le plus long qu'on puisse supposer devrait être d'un jour au plus, selon le précepte d'Aristote et de la commune raison, on imagine sans aucun goût beaucoup de places et beaucoup de journées, d Mais ce n'est pas le seul reproche que la critique classique faisait au nouveau théâtre. (c Toutes leurs pièces, ajoutait-il, ne sont ni de vraies

14 S0NN8T8 BT POÈMES. coQ
iédies, ni de vraies tragédies. Elles mêlent les rois et les paysans, sans que le sujet le comporte. Elles poussent un paysan sur la scène par la tête et par les épaules, pour lui faire jouer un rôle dans des sujets majestueux, sans décence ni discrétion ; si bien que ni Tadmiration, ni la pitié, ni la vraie gaieté n'est produite par leur tragi-comédie métisse, d A époque oi^ parut le livre posthume de Sidney, Shakespeare avait fait jouer déjà un grand nombre de pièces : les Deux Gentilshommes de Vérone^ Peines d'amour perdues, la Sauvage apprivoisée^ le roi Jean, Henry IV f la Comédie des Erreurs, le Songe d'une nuit d'été, toutes violations éclatantes des lois d'Aristote. En présence de cet anathème jeté de la tombe contre toute son œuvre, que va faire Shakespeare ? Le moment est solennel. Va-t-il faire comme Corneille fera quarante ans plus tard ? Va-t-il se soumettre au formulaire classique, s'agenouiller devant les règles, renier la nature et confesser la Poétique ? C'est ici que se manifeste d'une manière frappante la différence des deux génies. Tandis que Corneille accepte le dogme despotique des unités, Shakespeare revendique en dépit de tout la liberté de l'art. Corneille mesure son théâtre au mètre d'Aristote; Shakespeare donne au sien les proportions de la nature. Corneille , emprisonne ses héros ; Shakespeare leur donne le temps et l'espace. Corneille ne veut pas que Cinna sorte de Rome. Quand Othello, éperdu d'amour, veut rejoindre à Chypre sa Desdemona, Shakespeare ne lui marchandé pas une barque. A l'arrêt prononcé contre lui par l'Académie, Corneille répond : <(Je serais le premier qui condamnerais le Cid, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons d'Aristote. » A la sommation qui lui est faite par les classiques d'avoir à respecter les règles, que répond Shakespeare? Il évoque, au milieu du Conte d'hiver, la figure du Temps, et il met dans la bouche de cet interprète de l'éternité la réplique souveraine que voici :

INTRODUCTION. 15 LE TEMPS. Moi qui plaie à quelques-uns et qui éprouve tout le monde, moi qui suis la joie des bons et la terreur des méchants, moi qui fais et découvre l'erreur» je prends maintenant sur moi, en ma qualité de Temps, de déployer mes ailes. Ne m'imputez pas à crime si, dans mon vol rapide, je glisse par dessus seize années, et si je laisse inexplorée la transition de ce vaste intervalle. Car il est en mon pouvoir de renverser la loi, et, dans une heure d'initiative, de faire germer ou de bouleverser une coutume. Laissez-moi passer tel que j'étais avant que fût établi le système ancien ou le système aujourd'hui reçu. J'ai été témoin des époques qui ont fait naître ces usages, comme je le serai des modes les plus nouvelles qui désormais régneront. Telle fut la résistance raisonnée que fit l'auteur d'Hamlet aux sommations des classiques, opposant toujours, comme les grands penseurs révolutionnaires, comme Rabelais, comme Descartes, le bon sens au préjugé, la raison au texte écrit, la nature éternelle aux conventions factices. Mais parce que Shakespeare, résistant aux entraînements exagérés de la Renaissance, repoussa les règles antiques, l'unité de temps, l'unité de lieu, la séparation de la comédie et de la tragédie ; parce qu'en dépit des goûts aristocratiques, il continua de faire paraître sur la même scène le paysan et le prince, et d'y mêler le peuple et la cour; parce que, malgré l'école euphuïste qui déclarait barbare le vieil idiome anglosaxon, il continua de parler la langue nationale; parce que Shakespeare fit tout cela, est-ce à dire qu'il n'ait pas été influencé ni modifié par la Renaissance? Est-ce à dire que Shakespeare soit resté insensible devant cette étonnante apparition d'un monde nouveau, révélé tout d'un coup par la Grèce proscrite et par l'Italie conquise aux générations du moyen âge? Eh quoi ! il y aurait eu un siècle, ce grand seizième siècle, où l'on aurait vu successivement Homère, Platon, Sophocle, Eschyle, Euripide, Aristophane, Virgile, Horace, Plante, Dante, Pétrarque, secouer la poussière funèbre des palimpsestes et ressusciter, dans leur splendeur première,

16 SOxNNETS ET POÈMES. portés h jamais sur les ailes infatigables de l'imprimerie ! et William Shakespeare n'aurait pas été ému de cette prodigieuse Renaissance ! Tandis que les plus humbles têtes en étaient tout illuminées, son front, ce front le plus haut et le plus vaste qui fût, n'aurait pas été éclairé par cette éblouissante aurore ! Quoi ! au milieu de cette froide théogonie chrétienne, l'ardente mythologie antique aurait apparu; le ciel, rempli jusque-là par le Créateur unique de la Bible, se serait subitement peuplé de mille apparitions nouvelles, essaims de dieux et de déesses que l'humanité avait adorés; et la muse de Shakespeare n'aurait pas senti à travers les brouillards du Nord les chauds rayons de l'Olympe ! Non, cela n'était pas possible. Pour que le génie de Shakespeare n'eût pas été modifié par la Renaissance, il eût fallu qu'il ne fût pas de son temps. Au seizième siècle, la Renaissance est partout : elle est dans le fauteuil où vous vous asseyez, dans le costume que vous portez, dans la maison où vous demeurez, dans le miroir où vous vous regardez, dans l'assiette où vous mangez. Elle révolutionne l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la danse, l'escrime et jusqu'à la cuisine. La Renaissance est de tous les bals et de toutes les fêtes. Quand Leicester invite la reine Elisabeth au château de Kenilworth, il croirait manquer aux plus vulgaires convenances s'il n'adressait pas aussi une invitation à quelques divinités mythologiques, comme Orion, Sylvain, Pomone ou Bacchus. Aussi, ce respect que tous ont pour l'antiquité, Shakespeare ne s'en défend pas. Il admire profondément la Grèce et l'Italie. Seulement cette admiration n'est pas une abdication. Là est la distinction essentielle. Shakespeare glorifie la Renaissance, mais il ne jette pas la pierre au moyen âge. Il ne veut pas que sa race essentiellement septentrionale perde son originalité dans une imitation servile. Le travail de l'humanité pendant les siècles qui ont suivi le Christ lui

INTRODUCTION. 17 paraît aussi sacré que le travail de
rbumaDité pendant les siècles qui ront précédé. Pourquoi immoler Tart
gothique à Tart antique ? Pourquoi sacriGer la cathédrale d'York au
ParthénoD, Notre-Dame au Colysée, Dante h Homère? Shakespeare ne
repousse ni la tradition chrétienne, ni la tradition païenne : au contraire, il
les réunit pieusement Tune et l'autre. H ne détruit ni le moyen Age ni la
Renaissance : il les résume. Voyez son œuvre: ne semble-t-il pas que, par le
choix même des sujets dont il a rempli son drame, Shakespeare ait voulu,
avec l'impartialité du génie, faire une part égale aux deux époques ? Aux
traditions du moyen Age, aux annales Scandinaves, écossaises ou saxonnes,
à'Holinshed, à Hall, à Chaucer, à Saxo-Grammaticus, etc., Shakespeare
emprunte le motif de quatorze pièces : le Roi Jean^ Richard 11^ Henry IV
(première et deuxième parties), Henry F, Henry VI (première, deuxième et
troisième parties), Richard III, Henry VIIIy Comme il vous plaira,
Macbeth^ le Roi Lear, Hamlet. Aux traditions de la Renaissance, aux
chroniques, au théAtre, à l'histoire de la Grèce et de Tltalie antique, aux
romans de l'Italie nouvelle, aux contes espagnols, à Homère qu'il lit dans la
traduction de Chapman, à Plutarque qu'il étudie dans la traduction de North
et dans les commentaires de Montaigne, à Plante, à Lucien, à Boccace, à
Cynthio, à Straparole, à Bandello, au Masaccio de Naples, à Luigi da Porto,
à LoUius d'Urbino, à Belleforest, etc., il emprunte le cadre de dix-huit
autres pièces : les Deux gentilshommes de Vérone, les Joyeuses épouses de
Windsor, Mesure pour mesure, le Conte d'hiver. Beaucoup de bruit pour
rien, le Marchand de Venise, le Soir des Rois^ Tout est bien qui finit bien, la
Sauvage apprivoisée, la Comédie des Erreurs, la Tempête, Troylus et
Cressida, Timon d'Athènes, Corio^

18 SONNETS ET POÈMES. tan, Jules César ^ Antoine et Cléopâtre^ Roméo et Juliette^ Othello. Parfois Shakespeare confond les deux traditions dans la même création : il lit la chronique Gesta Romanorum et un poème de Gower, et il retouche Périclès; il s'inspire de Holinshed et de Boccace, et il crée Cymbeïine. Chose remarquable que ce mélange dans la même œuvre de deux génies si divers, le génie du moyen âge et le génie de la Renaissance! Shakespeare accueille avec la même bonne foi dans son drame la religion de l'un et les superstitions de l'autre. Il s'écrierait volontiers, comme Dante au Purgatoire : a 0 souverain Jupiter, crucifié pour nous sur la terre! y> Dans son œuvre, comme dans celle du poète florentin, la théogonie païenne semble se confondre avec la théogonie chrétienne en une sorte de panthéisme fantastique. Dans Peines d'amour perdues^ la princesse prie naïvement saint Denis de la protéger contre saint Cupidon. Dans le Songe d'une nuit d'été^ le demi-dieu Thésée s'écrit trèsnaturellement : « Bonjour, mes amis, la Saint- Valentin est passée. » La mythologie et la féerie peuplent à la fois le monde que rêve Shakespeare. C'est à ce monde merveilleux qu'appartiennent cette île enchantée où la Tempête nous jette et cette impossible forêt d'Athènes qu'on voit dans le Songe d'une nuit d'été. Là, à l'appel de Prospero-Shakespeare, les divinités du Midi se mêlent sans répugnance aux fées et aux génies du Nord. Là, les feux follets, les sylphes, les gnomes^ les elfes, les esprits évadés des contrées boréales, folâtrant amoureusement avec les nymphes et les naïades accourues des bois d'Italie. Là, le Thésée de la fable se rencontre avec la Titania des légendes. Là un Ariel, un simple lutin, ose appeler pour la danse Junon, la plus superbe des déesses ! Shakespeare ne résume pas seulement son siècle ; il ré

lirrRODUCTION. 19 sune tous les siècles précédents. Il se sert du travail antérieur de l'humanité et il le transfigure dans son œuvre. Comme Michel- Ange, qui prend une poignée de terre et en fait une statue, Shakespeare prend des ombres dans Thistoire et dans la légende, et il en fait des vivants. Qu'est-ce qu'Hamlet dans la chronique? un spectre. Qu'est-il dans le drame? un homme. La liberté de l'art, voilà le grand principe que Shakespeare garda du moyen âge. Qui se souvient aujourd'hui de cette farce religieuse, jouée avec tant de succès devant nos pères et qui s'appelait le Mystère de la Passion? Ce mystèretype, où Satan jouait le rôle de comique, commençait à la chute de l'homme et finissait à sa rédemption par le sacrifice du Christ. Eh bien, cette farce aujourd'hui oubliée, où, en dépit d'Aristote, l'action durait des siècles entiers, où la loi des unités était naïvement violée, où le grotesque se mêlait au sublime, et où le diable coudoyait le bon Dieu, cette farce dont les classiques de la Renaissance se sont tant moqués, Shakespeare la transforme et en fait son drame. À la Renaissance Shakespeare prend autre chose ; il lui prend le langage imagé, riche, coloré, plein de métaphores, que parle tout le seizième siècle avec Ronsard et avec Tasse : ce langage tout méridional, il le transforme en lui donnant l'énergique accent du Nord, et il en fait son style. C'est dans cette transfiguration qu'éclate l'originalité du poète; c'est là vraiment qu'il est lui. Shakespeare prend la forme dramatique du moyen Âge, et il l'anime de ses créations ; il prend le langage figuré de la Renaissance, et il se l'approprie par l'idée. Comme il le dit lui-même dans un des poèmes que nous traduisons plus loin, « tous les mots dont je me sers disent presque mon nom, trahissant leur naissance et leur origine. » Dans la poésie lyrique, Shakespeare emprunte encore à la Renaissance, il lui emprunte la strophe favorite de

20 SONNETS ET POÈMES. Pétrarque, et [il verse dans cette strophe, devenue sienne, toutes les émotions intimes de son âme : Gli occhi, di chMo parlai si caldamente E le braccia e le mani, e i piedi, e*1 viso Ghe m*aveaD si da me stesso diviso, £ fatto siDgular da Taltra gente; Le cresse chiome d'or puro lucente EM lampeggiar de l'angelico viso, Ghe solean far in terra un paradiso Poca polvere son che nulla sente. Ed io pur vivo : onde mi dogio e sdegno, Rimazo senza'l lume ch'amai tanto. In grand fortune, in disarmato legno. 0 1 sia qui fine al mio amoroso canto : Secca e la vena de l'usato ingegno E la cetera mia rivolta in pianto * . Le sonnet! cette strophe musicale et savante dans laquelle le poète de Vaucluse a chanté et pleuré Laure, Shakespeare aussi va la remplir de ses joies et de ses douleurs, de ses désespoirs et de ses amours. Ce mètre tout méridional, inventé, dit-on, par les troubadours français, que les exigences de la rime rendent presque impossible aux langues du Nord, Shakespeare va l'imposer au sauvage idiome saxon. L'anglais, ce verbe brut, si réfractaire aux assonances, si hérissé de consonnes, Shakespeare va le jeter h la fonte du * a Ges yeux dont je parlais si ardemment, ce bras, cette main, ce pied, ce visage, qui me transportaient hors de moi-même et m'élevaient au-dessus des autres hommes; » Ges boucles de cheveux d*or à Téclat si pur, cette face angélique et splendide qui faisait un paradis sur la terre, ne sont plus qu'un peu de poussière insensible. » Et pourtant je visl ce dont je pleure et je m'indigne; et je reste sans la lumière que j'aimais tant, exposé à tous les hasards dans ma barque désarmée. » Oh I que ce soit la fin de mes chants d'amour ! Tarie est la veine de mon génie fatigué, et ma lyre se fond dans les pleurs. »

INTRODUCTION. 21 sonnet et en retirer une langue chaude, étincelante, harmonieuse» toute ciselée d'antithèses et de concetti, qui sera la langue de Roméo et de Juliette, d'Othello et de Desdemona. Le sonnet, si nouveau encore pour l'Angleterre au temps de Shakespeare, était déjà depuis trois siècles la forme nationale de l'Italie. Depuis le triomphe de Pétrarque, il n'y avait pas un poète au delà des Alpes qui se fût permis de soupirer autrement qu'en sonnets; toutes les déclarations se faisaient par sonnets ; le sonnet était le bouquet de vers que tous les cavaliers bien appris offraient à leurs dames. De leur côté, toutes les belles tenaient à être chantées sur le même rythme que Laure ; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elles prétendaient aussi être aimées comme elle : platoniquement. Le sonnet n'était pas seulement la poésie des amants, il était surtout la poésie des amants malheureux. Oui, chose bizarre, le sonnet portait généralement malheur aux rimeurs. Il semble que la fatalité, qui avait poursuivi Pétrarque, s'attachât à ses imitateurs. Quelle existence, en effet, que celle du proscrit de Yaocluse ! Aimer éternellement, aimer infiniment une créature toujours invisible, toujours insaisissable, qui fuit sans cesse devant son amant et qui, à force de fuir, finit par tomber aux bras d'un autre ! Quand on pense que Pétrarque, dans les vingt années qu'a duré son amour, n'a jamais eu avec Laure un tête-à-tête, et que la plus grande faveur qu'il ait obtenue d'elle, c'a été de pouvoir lui parler un jour dans un jardin et devant témoin ! Ramasser une fleur jetée par elle, s'asseoir sur le banc où elle s'était assise, apercevoir de loin son ombre, telles furent les joies les plus vives de Pétrarque. Un matin que le pauvre poète errait dans la campagne, il rencontre une laveuse qui travaillait penchée sur un ruisseau. U s'approche d'elle, et, apercevant ce qu'elle avait à XV. 2

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

22 SO]!INfiîS ET POÈMES. li Tbâtii a şe itouVlè, rougit, (yâKt,
^rd pi^è &>iitim^ sâtce : le linge qu'elle tenâh était à Lauré ! La Usetisèi
^di vètrait de tremper lé linge, lé retire de Tèàu et ifâpptètè h le tordre : a
Laissez-moi vous aider, dit Tautre tout tftttf» blant. — Afi ! lui répond là
pàysàncfe, vous êtes Pétràr9 c(ue! y> Ce fat un tel bonheur pottf le t)oëtèf
de ptèÈs^f 6À linge de sa biètt-aitiiéér, ({ae, lè lendemain, il flet planter nti
latirier àti bdéd de là foÂiairie pour perpétfler ce soôtefttf . Mais ce Qtt'il j
àvaH âë plus extra(]irdinairé^ è(, àjôuMfd-Ièf, de pld^ triste dans cette
liàisCftt iHiisfréf, c'était qlue, p'ètidarit que Pétràr^iùe se côfiisumàit ainsi
dans uti imclht hhûLii^ térîel, Laiirè flè se croyait nûllettoem obligée à la
Htètaë abstinèdôe. Tandis que son lùèlâncioli^ae aittlant côtrèfifàit fi
eonsèiencieusetnent à la belle étoile, Làurè faisait Ohie
etfànisaVèesômfiàri. Soilfrirer beàùcofùij, désirer peu, ne rieiï detnândéfr,
tellèif étaient les conditions que les Cours d'amour du Mfidi, 6è\$ preÉhières
àcadéïiies littéraires toutes Mtiipdif^ls de fèàiffles, avaient itepfolsées aux
disciples de Fètràfcibé. Âtoïï; pOdr être ud fàisèctr de sontlets dèôotitt^li, il
fiéf itif&èiit ipHS d'observer tes lois ri^àUretises qiiè rappelle Éiil^tk âShS
son Art poétique. U iié stiffièait pas d'avoir bièïi SdUi Qù*en deux
quâttains de Inesnre pareille, La rime avec deux sons frappât huit fois
l*oreiUe, Et qu'ensuite six vers, artistement rangés, Fùsseai en deux tè'f èefs
par le sens pafl^géi. Lé fàisefür de sonnets deVàit â'iitipô^er^ cominè
MiStati fiel règles plus rigoureuses cjue comme pdète; Après afèlr suU lès
exigences de la rime^ il fallait qu'il siibtt patiètùiiiènt les cruautés de la
belle ; il fallait qu'il eontindSt saffs fèl&cbe de courir après l'riiè cotnctie
Sprès l'autre^ avec cettri Condition de ttUjôtrrs Mhqûèt là belle et de â@
jàMâiâ manquer là rime. Alors il eût miedx valu, poiir la lépata

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

INTRODOGTIOxN. 23 tiofit d'an fluteur, hasarder un enjambemeut d'un tercet à rafatré qu'un baiser de ses lèvres aux lèvres de sa maîtresse. Là etintinetice était la première règle de la prosodie du sonnet. A éh croire les belles dames qui tenaient letns parlements à Avignon^ à Toulouse, k Ferrare, à Ftorencei od eût dit que tous lès sonnets à elles adressés devaient ânir comriie celui d'Oronte : Belle Philis, on désespère Alors qu'on espère toujours f Les peines de cGBur devaient poursuivre partout les faiseurs de sdnnets. Voyez le premier qui^ en A^glete^re| ait osé imiter Pétrarque^ ce fameux lord Sdrrey qiie Henry YIII fit décapiter à Londres^ le i9 janvier 1847. Surrej avait, comme On dit, tout ce qu'il faut pour plaire 2 il était beau, il était jeune, il était spirituel, et, ce qui vaut mieux êticate^ il était riche; enfin ^ séduction suprême, il était lord tUfl jour il s'amourache d'une charmante Irlandaise» la jetine Géraldine ^ fille de Gérard Fitz-Gérald, comte de Kildar. Que fait-il? l'imprudent! Il lui fait sa déclaration dans tin sonnet. Immédiatement, il perd toute espèce de charme aux yeux de la belle : beauté, jeunesse, noblesse, esprit^ tout cela n'est plus rien pour Géréfldine. Ce pautre Surrey n'a plus aucune chance : il a fait uti sonnet! Dèi lors il A beau prier, supplier, il ne peut rien obtenir, pas même la main de sa bien-êlimée. — De même que Sorrey avait itnité Pétrarque^ Géraldine tint ft imiter Laore. Gomme Lanre, elle en épousa un âtitre j nous notis trompons; elle en épousa plusieurs autres; car elle eut successivedient troii maris. Inutile de dire que Sufrey ne fut pas un de ces trois-lft: Les femliies mêmes n'étaietit pas à l'abri de fees infor-^ tuneâ fatales, quand elles se mêlaient de faire des sonnets. Alors c'était lenr tour de labgiir et d'aimer platoniqmmetiti

24 SONNETS ET POÈMES. On n'a pas oublié, au delà des Alpes, l'aventure de cette belle fille du pays padouan, Gaspara Stampa, «cette Sapho italienne» qui s'éprit d'un certain comte Collalto. Collalto lui avait promis de l'épouser; mais un jour elle fit la faute de lui rappeler sa promesse en sonnet. Collalto partit pour la France et revint après trois ans dire à la malheureuse qu'elle devait renoncer à lui. Gaspara pleura longtemps; mais, enfin, la nature reprit le dessus. Elle eut alors le bon esprit d'essuyer ses larmes et de se donner à un autre. À cet insuccès général des faiseurs de sonnets, nous ne prétendons pas dire qu'il n'y eut pas d'exceptions. Oui, sans doute, il y a eu des heureux; comme Bembo qui put chanter dans la Morosina la mère de ses enfants; comme Bernardino Rota qui réussit, après seize ans d'attente, à être le mari de Portia Capece; ou comme Spenser, qui finit aussi, après de longs mois par achever ses Amoretti dans un épithalame. Mais, nous le maintenons, ce furent là des bonheurs exceptionnels. L'amour platonique resta la règle pour presque tous. La plus illustre faiseuse de sonnets du seizième siècle, Elisabeth d'Angleterre a été surnommée la Reine-Vierge. Le sonnet n'a donc été presque toujours qu'une variante de l'élégie. Malgré cela et peut-être à cause de cela, la quantité de sonnets produits depuis la mort de Pétrarque a été immense. D'après le calcul de Crescimboni, dans l'Italie seule pendant le seizième siècle, il n'y eut pas moins de six cent soixante et un faiseurs de sonnets. Qui se souvient aujourd'hui des plus connus de cette longue liste: Costanzo Camillo Pellegrini, Baldi, Caro, Francesco Copella, Claudio Tolomei, Ludovico Paterno? Qu'est devenue la gloire de Casa, ce poète si célèbre de son temps pour avoir osé modifier le sonnet de Pétrarque et risquer un enjambement du premier tercet au second? Audace inouïe

INTRODUCTION. 25 qui fit école non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe Le sonnet, comme tout ce qui tenait d'Italie, fut bien fait à la mode en France. Là, la pédanterie de la critique contribua, autant que la coquetterie des femmes, à sa vogue extraordinaire. Dans le livre de du Bellay que nous avons déjà cité, la Pléiade conseillait ainsi aux poètes futurs de renoncer aux vieilles formes naïves de Villon et de Marot pour prendre les formes plus savantes de la Grèce et de l'Italie : « Lis donc et relis premièrement, ô poète futur, les exemplaires grecs et latins ; puis, me laisse toutes ces poésies françaises aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouan, comme rondeaux, ballades, chants royaux, chansons et telles autres épiceries qui corrompent le goût de notre langue et ne servent sinon à porter témoignage de notre ignorance. Chante-moi ces odes inconnues encore de la langue française, d'un luth bien accordé au ton de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait rien où n'apparaissent quelques vestiges de rare et antique érudition Sonne-moi ces beaux sonnets, non moins docte que plaisante invention italienne pour laquelle tu as Pétrarque et quelques modernes italiens. » En Angleterre comme en France, tous les poètes se mirent à sonner ces beaux sonnets : Surrey, Wyatt, Philipp Sydney, Raleigh, Spenser, Daniel, Drayton. Ce fut une rage chez la reine d'Angleterre comme chez le roi de France. Que d'Orontes parmi tous ces courtisans ! Voulez-vous voir la cour d'Elisabeth ? Relisez cette charmante comédie de Peines d'amour perdues. Là, tous les amoureux font des sonnets : le prince pour la princesse, Biron pour Rosa* La modification introduite par Casa dans le sonnet a été adoptée par Shakespeare, par Daniel et par Drayton.

26 sonnets et POÈMES. iinde, Longueville pour Marie, Damaine pour Cathepine. \\ n'est pas jusqu'à don Âdriano d'Àrmado qui ne s'écrie, dans sa passion pour la paysanne Jacquinette : a Adieu, valeur ! rouille-toi , rapière ! tais-toi , tambour I car votre maître est amoureux. Oui, il aime l Que quelque dieu do la rime impromptue m'assiste, car, j'en suis sûr, je vais doyenir faiseur de sonnets, i» Gomme à don Adriaoo, l'amour a fait faire des sonpe^ à trois poètes femeux : h Pétrarque en Italie^ à ftoQsard ep France, à Shakespeare en Angleterre. II Les sonnets de Shakespeare sont encore aujourd'hui une énigme pour les historiens et pour les critiques. La dédicace mystérieuse qui les accompagnait dans la première édition, le désordre involontaire ou préconçu dans lequel ils parurent, l'obscurité de certains passages ont donné lieu à mille interprétations diverses. Les uns ont déclaré que ces sonnets étaient uniquement (adressés à upe femme ; les autres, qu'ils étaient adressés upiquement à un homme; ceuxci en ont attribué l'inspiration à un personnage bizarre qui n'aurait été ni homme, ni femme, ou plutôt qqi aurait été l'un et l'autre ; ceux-là y ont vu autant de petits poèmes séparés, adressés à diverses personnes; d'autres enfin, et ce sont les plus nombreux, ont soutenu qu'ils étaient dédiés à des créatures imaginaires, n'ayant jamais existé que dans le cerveau du poète. Déroutée par tant de contradictions, la postérité, si curieuse pourtant de tout ce qui porte le nom de Shakespeare, a fini par perdre patience : ne pouvantrésoudre l'énigme, elle a donné sa langue aux chiens et jeté par dépit ce livre impertinent qu'elle ne comprenait pas. C'est ainsi que les sonnets qui, au temps d'Elisabeth, étajcnt plus

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

IUTRODUCnOV. 27 célèJH^f qiM 1/66 itm^ m^me 4e
Shakesp^re | , sont anjouFf i'bm P^iàbés 4an\$ un oub)i complet. Un
écrivain distingäë d« TApgleterre nous disait dernièFement qu'il a'y ay»i|
pe9t-étoe pas ^eent de ses compatriotes qui les eqssept lo^ en Wtîer. Quant
h la Fraoce, nous j|uro^s tout dit sqr son indifférence par ce siipple fait que»
depuis deuK eent cinquante ans qu'a paru le texte original, en voici
aujourd'hui seolement ia première traduction complète. Ifous L'avouons, en
lisant ces admirables poésies oh le pins ^nd poëte du moyen âge a, suivant
l'expression de Wordsworth, donné la clef de son cœur, nous nous sommes
indigné de cet oubli de la postérité, et pous aurions cru manquer è un devoir
si nous n'avions pas au moins essayé de réparer ce qui nous semblait
presque une ingratitude. D'ailleurs, nous nous sentions attiré vers cette
œuvre étrange par le mystère même qui avait rebuté tant d'autreç. A force de
relire ces poëmes, en apparence décousus, noofi finîmes par y retrouver les
traces de je ne sais quelle naité perdue. Il nous sembla que les sonnets
avaient été jetés péle-mèle dans Tédition de 1609, comme ces cartes des
jeux de patience dont les enfants s'amuseut à remettre en ordre les
fragments. Nous fîmes comme les enfants : nous nous mimes patiemment à
rapprocher, dans ces poésies, les morceaut en apparence les plus éloignés, et
nous réunîmes ensemble tous ceux que le sens adaptait les uns aux autres.
Tel sonnet, par exemple, marqué le xxi^ dans l'édition 4e 1609 et dans
toutes les éditions modernes, nous parut f^re suite à un autre marqué le
cxxxv ; tel autre qui, dans ces mêmes éditions, n'avait aucun sens après le *
En 1598, le critique Mères écrivait dans son Tréior dé Vesprit : a pe ■ içème
que Tâme ^'^upborbe passait pour vivre dans Pythagore, de même » l'âme
harmonieuse d'Ovide vit dans Shakespeare à la langue dé miel : j'en ■ veux
pour preuve Vénus' et Adonis, sa Lucrèce et ses sonnets siicrés {suga» red)
qui circulent parmi ses amis privés. »

28 SONNETS ET POÈMES. XXXII* soDDety devenait parfaitement intelligible après le GXLiv'. Nous n'avons pas hésité à faire presque partout ces transpositions nécessaires. Ainsi restitués à leur unité logique et rationnelle, les sonnets» tout en conservant chacun son charme lyrique intrinsèque» auront pour le lecteur un intérêt nouveau, l'intérêt dramatique. Les sonnets de Shakespeare contiennent en effet tout un drame. Exposition, complications, péripéties, dénouement, rien ne manque à ce drame intime où figurent trois personnages : le poète, sa maîtresse et son ami. Là le poète paraît, non sous le nom que le genre humain lui donne, mais sous celui qu'il recevait dans la vie privée : ce n'est plus William Shakespeare, c'est Will que nous voyons. Ce n'est plus l'auteur dramatique qui parle, c'est l'ami, c'est l'amant. Ce n'est plus l'homme public, c'est Thomme. Quant aux deux autres personnages, ils restent anonymes. Comment s'appelle cette femme, cette brune aux yeux noirs que Shakespeare honore de son amour? Comment s'appelle ce jeune homme qu'il glorifie de son amitié? L'auteur n'a pas voulu dire leurs noms. Dans le premier sonnet, au moment où l'action commence, nous voyons Shakespeare amoureux. Comment l'est-il devenu? En quel lieu, à quel moment a-t-il vu pour la première fois celle qu'il aime? Est-ce au bal qu'elle lui est apparue, comme Roméo à Juliette, ou à l'église, comme Laure à Pétrarque? On l'ignore. Ce que nous savons tout de suite, et ce qui nous rassure un peu pour la patience de notre amoureux, c'est que celle qu'il aime n'a pas de préjugés : elle n'est ni prude, ni cruelle. Dans l'océan de ses caprices, l'amour de Will Shakespeare ne sera qu'une goutte de pluie, a Dans le nombre un ne se remarque pas, dit-il à sa bien-aimée; laisse-moi donc passer inaperçu dans la foule. » On le voit, Will est modeste ; il a pour idéal d'être traité comme tout le monde. Mais il a

INTRODUCTION. 29 beau supplier pendant trois sonnets, la belle fiait une exception pour lui, elle lui résiste ! Attristé de cette distinction, Will Teut en savoir le motif : Voyons, demande-t-il, m'aimez-vous? — Je ne vous bais pas. — Shakespeare est devenu si humble qu'il regarde cette réponse comme une concession. Au v* sonnet, nous voyons Will assis près de celle qu'il aime, tandis qu'elle joue nonchalamment sur le clavecin quelque nouveau morceau de Dowland, le compositeur en vogue. Oh ! regardez un peu Shakespeare : comme il est heureux en ce moment! comme il écoute ! comme il oublie tout dans cette double extase de la musique et de l'amour! tout, les injures de Greene et les attaques de la critique euphuiste, et les jalousies de Burbage, et les huées et les pommes cuites à lui jetées par la cabale des montreurs d'ours! Regardez ce beau et fier visage où le fard de la dernière farce est à peine essuyé : comme il rayonne à présent ! comme ce front immense s'illumine ! comme les narines de ce nez aquilin se dilatent! comme ces yeux profonds rayonnent! Quel bonheur d'entendre la femme aimée faire de la musique! Shakespeare est tellement ravi que lui, le poète des harmonies éternelles, il devient jaloux de cette épinette. Il envie <c ces touches effrontées » qui sautent ainsi aux mains de son adorée. « Soit! lui dit-il, donne-leur tes doigts à baiser, » mais donne-moi tes lèvres. » Mais Will a beau supplier; c'est comme s'il chantait. Tandis qu'il soupire après un baiser, la coquette fait des avances k d'autres. Oui, chose triste à dire, tandis que cet homme de rien sublime, qui a fait Othello et Hamlet^ est à ses pieds, cette femme promet tout à un autre, sans doute à quelque beau gentilhomme comme celui que nous apercevons dans Peines d'amour perdues : a Un galant qui attache les 9 filles avec une épingle sur sa manche, un singe de la)i mode, un monsieur le charmant !» Oh ! comme Shakes/■■■ [::■.'. _ I I ■

30 SONNETS ET POÈMES. peare souffre alors! avec quel désesp^cûr il 4it à sa bien-aimée : a Dis-moi que tu aimes ailleurs, mais ne fais pas » les yeux doux à d'autres devant moi ! x> Au yiii^e sonnet, cependant, WiU &iit par perdre patience. Son humilité tourne visiblement à Texaspération. » Sois prudente, s'écrie-t-il; ne me réduis pas aju déses» po^r, car je deviendrais fou, et, dans ma folie, je pourrais i> mal parier de toi. » Ainsi notre amoureux passe turusquameat de la supplication k l'intimidation. Mais, eUe, elle n'en tient pas compte : elle ne croit pas à la révolte possible de cet homme jusqu'ici si agenouillé. Shakespeare insiste c i^e l'avertit encore du danger qu'elle court : « Prends ^ garde! ^u a'es pas assez belle pour éjlre si cruelle. x> Ceci n'est plus une dédaration d'amour ; c'est presque une déclaration de guerre. Mais l'imprudente persiste dans se^s dédains entelés, et un beau matin, au lieu de l'élégie accoutumée, voici le sonnet qu'elle reçoit : « Les yeux 4e ma » maîtresse n'ont rien de l'éclat du soleil; le corail est » beaucoup plus rouge que le rouge de ses lèvres; ^ia)» neige est blanche, certes, sa gorge est brune... J'ai vu » des roses de Daipas rouges et blanches, mais je n'en ai x) pas vu de pareilles sur ses joues ; et certains parfums » sont plus délicieux <[ue celui qui s'exhale de ma mat» tresse. » Si nous ne nous trompons, ceci est bel et bien une épigramme. Or, il est des femmes sur qui le sarcasme a plus de prise que la prière, et celle-ci est du nombre. Elle fait une scène à WiU : « Voi^s ne m'aimez pas! lui D crie-t-elle. » — <c Cruelle, lui répond-il malicieusement, peux-tu dire que je ne t'aime pas, moi qui adore tes défauts même? » WUl s'aperçoit que ce Jton railleur réussit plus que L'autre; aussi, il n'en change plus. Tous les sonnets qui suivent offrent un curieux mélange d'adorations et de sarcasmes. Il semble que Shakespeare veuille se venger sur la femme qu'il aime de l'amour qu'elle lui inspire, tant il

INTRODUCTION. 31 Taccable à \à ibis 4e tendresses et d'injures,
 a Mes yeux y> savent ce qu'est la beauté, et pourtant ils prennent ce D qu'il
 7 a de pire pour ce qu'il y a de meilleur... Us sont D mouillés dans une baie
 que sillonnent toutes les proues... » Mon cœur prend pour un parc réservé
 ce qu'il sait être 9 le champ commun ouvert à tous (xV^e sonnet). Lorsque »
 ma bien-aimée me jure qu'elle est faite de pureté, je la » crois, bien que je
 sache qu'elle ment (xvi^e sonnet)... Si • celle dont mes yeux prévenus
 radotent est belle, que » prétend le monde en affirmant qu'elle ne Test pas »
 (xvii^e sonnet)? d En réalité, cette ironie du poète masque le désespoir de
 Tamant. Le rire est sur les lèvres, mais le sanglot est au fond du cœur. « Oh!
 s'écrie-t-il comme malgré lui, au xx^e* » sonnet, de quelle puissance tiens-tu
 cette faculté toute» puissante de dominer mon cœur du haut de ton imper»
 fedion? n Dans ce combat extraordinaire qu'il livre à sa passion, Will
 Shakespeare appelle vainement la vérité à son aide. Il a beau se dire : cette
 femme est laide ! il la trouve diabolique. Il a beau se dire : elle ment il la
 croit. Il a beau se dire : elle a un tas d'amants! il la trouve chaste. Chose
 singulière que ces démentis continuels donnés par la passion à l'évidence !
 Que de (bis n'a-t-on pas ri de ces insensés qui, devant une courtisane, se
 croient devant une Yfège, et qui, épris de Marion de Lorme, se figurent
 l'être de Jeanne d'Arc? E^e pourtant ce sont de nobles erreurs après tout : car
 elles naissent de l'insatiable besoin d'idéal que l'amour donne à Tflme. Ces
 illusions-là ne nous étonnent pas 4ans un grand cœur comme Shakespeare :
 c'est en vain qu'il essaie de s'en défendre. Lui, ce misanthrope sublime qui
 s'est peut-être peint dans Timon d'Athènes, il est dominé, lui aussi, par
 cette passion pour une coquette, et le voilà qui pousse le cri lamentable
 à'Alceste :

32 SONNETS ET POÈMES. Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur, Je bénirai le ciel de ce rare bonheur. Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible A rompre de ce cœur rattachement terrible. Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici, Et c'est pour mes péchés que je tous aime ainsi. La Célimène de Shakespeare a la répartie prompte comme celle de Molière. « N'avez-vous pas de honte de m'aimer » ainsi? lui dit-elle. Vous oubliez que vous êtes marié et » que vous avez juré fidélité à une autre. Vous violez votre D serment. Ah! j'ai horreur du parjure! » Et la voilà qui, dans ce reproche de parjure, rappelle au poète éperdu tout ce passé disparu, la chaumière de Wilmcote, le lit nuptial de Stratford, et cet intérieur austère où la femme du poète veille sur trois berceaux ! Mais le doux fantôme de la famille brusquement évoqué n'arrête pas Tamoureux. Mal lui en a pris à cette femme d'accuser Will de parjure. — « Ah! lui réplique-t-il durement, compare seulement ma vie à la tienne, et tu verras » qu'elle ne mérite pas cette réprobation; ou, si elle la mérite, ce n'est pas de tes lèvres qui ont profané leurs orne-
ments écarlates et scellé de faux engagements d'amour » aussi souvent que les miennes (xxi* sonnet). » Après cette foudroyante réplique, la triste créature semble à bout de résistance. Elle est vaincue, sinon convaincue. Sans doute elle a compris le danger qu'il y aurait pour elle à prolonger une lutte où son adversaire aurait toujours le dernier mot. Elle se donne enfin, et le xxv* sonnet est, dans son équivoque anacréontique, le cri de victoire de Shakespeare. Mais ce triomphe n'est pas de longue durée. Au moment où Will croit avoir trouvé le bonheur, une effroyable catastrophe se prépare pour lui. En effet, on l'entend tout à coup, au xxvii* sonnet, jeter une exclamation de douleur :

INTRODUCTION. 33 ce Maudit soit le cœur qui fait gémir mon cœur de la double 9 blessure faite à mon ami et k moi ! n> N'entrevoiez-vous pas d'ici l'horrible représaille? Cette femme, que Shakespeare croit posséder, ne s'est donnée à lui que pour se venger. A peine l'a-t-il eue qu'elle se dérobe et se jette aux bras d'un autre. Et satez-vous qui elle veut pour amant? ce n'est pas le premier venu» comme d'habitude ; ce n'est pas tel petit maître ou tel gros financier pris au hasard. Cela serait déjà bien assez cruel, dites-vous ? Non, la vengeance ne serait pas suffisante ainsi. Celui qu'il faut à cette Célimène, celui qu'elle veut séduire y c'est ce tout jeune homme que Shakespeare vient de lui présenter, c'est l'ami intime du poète ! Pour avoir une idée de la façon dont Shakespeare aime cet ami, il faut avoir lu les cent et quelques sonnets qu'il lui adresse plus tard. Qu'on se figure, réunis dans le même cœur, le dévouement du vassal pour le suzerain, l'admiration du paria pour le brahmine, l'affection de l'amant pour la maîtresse, la reconnaissance du protégé pour le protecteur, la tendresse du père pour le fils, et l'on pourra à peine se rendre compte du sentiment que Shakespeare éprouve pour cet ami. Il l'appelle de tous les noms possibles : son doux enfant, son bien-aimé, le lord de son amour, son dieu! Eh bien, c'est justement cet ami de Shakespeare que la mattresse de Shakespeare veut pour amant. <c Cruelle, lui ditlo y^ poète au xxvii"" sonnet, ce n'était pas assez de m'avoir en» levé à moi-même, tu as accaparé mon autre moi-même ! » Mais le pauvre Will ne sait pas encore à quoi s'en tenir sur la double infidélité de son ami et de sa maîtresse ; il n'a pas encore cette preuve que le More de Venise réclame d'Iago en lui serrant la gorge. Le xxix* sonnet est l'expression de cette anxiété, ce J'ai deux amours, l'un, ma conso» lation, l'autre, mon désespoir, qui, comme deux esprits, » ne cessent de me tenter. Mon bon ange est un homme » vraiment beau, et mon mauvais est une femme fardée...

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

34 SONNETS KT POÈMES.)> Élon déiûOQ feidelle tftche de sédaire tnah hbri àtigè... i Maisttfoii bofii àngeeàt-il devenu déinoti? JetmisIèsoQp-> if confiât stfns l'affirmer directivemèfit. h Qtiellè situatiòd poignatite que celle de Shakespeftfè alors ! Ce (Jti'il éproute; ce n'est pas la douleur d'Alèeàte, jalOtiti d'Oroùtè qu'il hait; c'est lé désespoir d'Othello, jalôtii de son cher Cassio ! Alcèste, an iiiioins, pedt encore stlr vivre & sa douleur; il {iMt encore chercher siir terre nti endroit écarté Où d*être homme d'honneur on ait la liberté. M&is Othello, jaiodx à la fois de sa femme et de son iilétl'^ leur «tmi, ne peut pas surn¥^e S tant de iorttires ; il folut qu'il itie et qu'il meure ! Ces angoisses intolérables qu'il a si tnerveilleuseiient décrites dans son drame, il j étH un moment où l'auteur d'O^thello les éprouva lui-même. Ces doutes, ces défiances, ceK drédulités enfantines^ ces soupçons infatigables qui se fotft cauchetfaëf , la nuit, et tiglou, le jour, 11 les a subis ! Là jalousie, cet éponVantail des heureux, la jalousie, cette chative-sodHs des crépuscules d'amôor, Shakespeare l'a tdë Ybler dans l'azùr de ses illusions, et il s'est. sehti pfedditf aux cheveux par ces griffes hideuses ! Enfiti, l'incertitude cesse. L'ami qui l'avait trompé atoue tout en pleurant. Que fait Shakespeare? Il trouvé danâ la tendresse infinie de son cœur un dénofltièiit subliifie. Il pardon tie. Il iie fait péis Une récHmination, pas un reproche } il û*i [jas une parole amère. a Le chagrin de l'ofiFensëur; dit-il » tristement à son ami au xxxi* sonnet, n'apporte qu'utr t6 faible sôulagëmetit à celui qui porte la lourde croit de » l'offense. Ah ! mais les larmes c[ue tu verses soht U riche x> rançon de tous tes torts.)> Et il ajoute datis le sounet suivant : « N'aie ^lus de chagrin de ce que tu as fait. Les 3> roses ont les épines, et les fontaines d'argent, la fange...

The text on this page is estimated to be only 20.16% accurate

WTRÔDDCTIOIf. 35 » Tonsr lè9 bcnntntfs font des fouler } »
Shakespeare «bef cbe ainsi dans son génie la consolationr de son casût; il
tdit toajoars les ehoses dé haut : il a cette indaigefiee sonveraline qne donne
aux grands homnies le spectacle d*ùd horizon snpériear. Telle est la
générosité An |K)ète offetf^ qd'il se fait, erâûAe il le dit lui-même, Yavocat
de Toffetisetir. Quant à la féinffle <faA l'a trompé; Shakespeare! a le
courage de he pkis hr toir; mais ce n'est pas sans an serremeot de cœtfr qa'il
s'y résigne : « Pourtant^ s'écfie-t-il au txxv sonriët; % on peut dire (pie je
l'ai bien aimée ! * C'est léi derriire parole qii'll lui adresse. Dès ce moment,
il ne parlé plus d'elle. Cette femme adorée est désormais pour lui ccKn mre
ntorte. De Yinjttte qu'il a reçue» le poète se vengé pat lé silence. Trdfnpé en
atdonr, Shakespedre 6e jette éperdu danfil l'ftmitié. C'est à l'tfniitié qu'il
demande ee bôiiheur imlilô^iible qn'il a vainemfent cherché ailleurs. Il
renoncé déâfôrriâis A cette affection matérielle qui A lèè instincts
changesitits de là bête : ce qu'il cherche, c'est une affection immuable,
idépùlstfble, idéale; Par uh dé ces retours soudalitid, si ffé^ittebts cbeil \es
natures absolues, il passe tout à éoup d'un eitrédié èTâiltre :il était épris
d'une courtisane, le toili quis'éprébd d'une âme; dans Son désespoir d'aroir
tant aimé pit IH cbair,' il se met à n'aimer que par l'esprit; et Donne ton
corps » aux femmes, dit-il è son ami dans le xxxit* soÈdétj mais » doùnè-
moi ton Ame. A moi ton amour, à eUes leê trisôre D de joUissàncei de tm
amour* % Dftds ces termes-là^ ce ne sont plus deux amis qui se serrent Isi
main ; ce sont deùt âtnes qui s'épousent. « Oh I puissé-jé^ s'écrie le poète
plus loin, ne jamais itiettre d'obstacle au mariage de nos flmcs Odèles ^ ! b
Ce mariage, Shakespeare ne veut pas seulement qu'il soit * Sonnet cxuv.

36 SONNETS ET POÈMES. heDreox ; il veut qu'il soit étemel.

La grande préoccupation du poète, celle qu'on retrouve à chaque page dans ses sonnets, c'est la brièveté de cette vie. Vieilli avant Tâge par la misère, la lutte et le chagrin, il n'a qu'une idée, c'est de combattre l'action délétère du temps. « Je déclare la guerre au temps, dit-il fièrement quelque part. » Chose remarquable, cet homme, que tant de critiques ont accusé de ne s'être pas soucié de l'avenir, ne songe qu'à l'avenir. Pour lui, vivre n'est rien, se survivre est tout; et se survivre, non-seulement dans l'autre monde, mais dans celui-ci. En effet, l'homme ici-bas a deux moyens de prolonger son existence, la procréation physique et la procréation intellectuelle, la famille et la poésie. Par la famille, l'homme reproduit indéfiniment soq image ; par la poésie, il immortalise sa mémoire. Par la famille, il perpétue sa beauté matérielle ; par la poésie , il éternise sa beauté immatérielle. Son corps se survit dans la génération physique ; son Ame, dans la génération morale. Créer moralement , créer physiquement, voilà donc la double mission de l'homme sur la terre. C'est cette double perpétuité que Shakespeare veut assurer à son ami. — A toi, lui répète-t-il sous toutes les formes, de perpétuer ton corps ; à moi, de perpétuer ton Ame. Marie-toi et je te chanterai. Fais des enfants, toi ! moi je te ferai des vers. <k Ainsi tu vivras deux fois : dans tes fils et dans mes rimes ^ » Les quarante derniers sonnets sont le développement de cette idée. Rien n'est plus grand, selon nous, que cette confiance du poète dans sa propre puissance et que la manière toute simple avec laquelle il promet à son ami l'immortalité. Ah ! c'est que, pour Shakespeare, la poésie a un caractère auguste et religieux : elle a, comme l'amour, cette faculté mystérieuse d'engendrer. La muse aussi est mère. * Sonnet cxxxvii.

IHTRODUCnOS. 37 Nous n'avons pas eu la prétention d'analyser ici les sonnets de Shakespeare : on n'analyse pas de pareilles œuvres, on les lit. Nous avons voulu seulement appeler l'attention du public sur la partie dramatique que les sonnets contiennent et indiquer à grands traits l'encbainement moral qui les relie les uns aux autres ; nous avons voulu prouver ainsi , en dépit des dénégations de la critique puritaine et doctrinaire , que ces poèmes ne sont pas, malgré leur désordre apparent, des inspirations jetées au hasard, et montrer jusqu'à l'évidence cette unité cachée, qui jusqu'ici n'avait été que confusément entrevue. Mais, nous objectera-t-on, si cette unité a jamais existé réellement , comment se fait-il qu'elle n'ait pas été respectée? Pourquoi ces mêmes sonnets, que vous nous présentez aujourd'hui dans un ordre logique, ont-ils été livrés tout d'abord au public dans un désordre incompréhensible? Pour répondre à cette objection, il est nécessaire, eu premier lieu, d'éclaircir un point, resté jusqu'ici très-obscur, de l'histoire littéraire du seizième siècle. À qui les sonnets de Shakespeare furent-ils dédiés? Sur ce point important, les antiquaires, les critiques et les commentateurs ont accumulé les conjectures les plus contradictoires. On sait déjà que les sonnets ont été publiés pour la première fois en 1609. Voici la dédicace énigmatique qui les précédait : TO TUE OMLY BEGETTER OF THEiie ENSUIKG SO>NETS^ M^ W. H., ALL HAPPIXESS AND THAT ETERKITY PROMISE!) BY OUR EVER LIVING POET, WISHETH THE WELL WISHING ADVENTURER IN SETTING FORTH. T. T. XV. 3

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

il! .m I "•i

INTRODUCTION. 39 D'après la troisième hypothèse, soutenue successivement par quatre commentateurs, MM. Bright, Boaden, Brown et Hunter, et adoptée par le célèbre historien Hallam, les initiales W. H. désigneraient William Herbert, comte de Pembroke. Les partisans de cette hypothèse rappellent que la première édition complète des pièces de Shakespeare a été dédiée par Heminge et Condell au comte de Pembroke, et que dans la dédicace, écrite en 1623 (c'est-à-dire sept ans après la mort du poète), William Herbert est désigné, ainsi que son frère Philippe, comme ayant poursuivi Shakespeare vivant de sa fveur» Cette conjecture, qui semble plausible au premier abord, est réfutée par un fait bien simple : la date même de la naissance du comte de Pembroke. William Herbert est né en 1580. Or, les sonnets, quoique publiés en 1609, étaient déjà célèbres en Angleterre en 1598, quand Mères en fit l'éloge dans son Trésor de l'esprit. En supposant qu'ils aient été tous composés dans la seule année 1597, William n'aurait eu encore que dix-sept ans, ce qui rend déjà l'hypothèse assez invraisemblable. Mais les sonnets n'ont pas été tous écrits dans la même année ; ils ont été composés à diverses époques de la vie du poète. Shakespeare mentionne lui-même un intervalle de plusieurs années entre ses premiers sonnets et ses derniers. Ainsi il dit «a cxiii*" sonnet- : <c Notre amour était tout nouveau quand j'avais coutume de le fêter de mes chants, i> et il ajoute au cxx* : <c Le parfum de trois avrils a été brûlé à la flamme de trois juins depuis que je vous ai vu pour la première fois. » Le Gxi* sonnet commence par ce vers : « Où es-tu, » Muse, pour avoir oublié si longtemps de parler de celui » qui te donne toute ta puissance? d Conséquemment, en admettant seulement un espace de trois ans entre le premier sonnet et le dernier, c'est en 1594 que Shakespeare aurait commencé à célébrer sa liaison avec William Herbert. Or, en 1594, William Herbert avait treize ou quatorze ans.

INTRODUCTION. 41 sommes donc convaincu, pour notre part, que le poème de Vénus et Adonis n'est que la formule symbolique de l'idée si longuement développée dans les derniers sonnets : la nécessité du mariage. Dans ce poème où Shakespeare nous montre Adonis obsédé par les sollicitations de Vénus» c'est-à-dire la beauté tentée par l'amour, Adonis est, selon nous, la personnification de Soutbampton lui-même. Or, une chose singulière, c'est que Shakespeare dit justement à son mystérieux ami dans le lxxv*' sonnet : Describe Adonis, and the counterfeil U poorly imitated after you. Qu'on décrive Adonis, et le portrait ne sera qu'une pauvre imitation de Yons. Henry Wriotbesly, comte de Soutbampton, naquit le 6 octobre 1573. Il avait donc de vingt à vingt-cinq ans à l'époque où les sonnets furent composés. C'est bien l'âge qu'on doit donner à ce tout jeune homme que Shakespeare appelle parfois paternellement : a Sweet boy^ mon doux enfant! d Tout le portrait que le poète nous fait de son ami concorde parfaitement avec celui que l'histoire nous a laissé de Soutbampton. Soutbampton était beau, riche, noble; son père, ancien partisan de Marie Stuart, mort dès 1581, était de ces seigneurs de vieille roche qui avaient conservé, en dépit de la despotique Elisabeth, les antiques croyances catho'îques et les mœurs féodales, ce Le comte, dit Markbam, » avait pour suite, non pas quatre laquais, mais une troupe » d'au moins cent gentilshommes et vassaux bien montés; il ne se faisait pas précéder dans les rues par douze » singes en livrée, mais par des huissiers à chaînes d'or ; » non par des papillons bariolés, toujours courant comme si » quelque monstre les poursuivait, mais par de grands beaux » gaillards, marchant toujours du même pas, qui gardaient » sa personne. » On retrouve quelque chose de cette fidélité

42 SONNETS ET POÈMES. lié aux vieilles traditions dans cette haine des modes nouvelles dont Shakespeare félicite son ami dans plusieurs de ses sonnets. Le jeune Henry de Southampton, élevé rigide par sa mère au collège Saint-John, maître ès-arts à l'âge de seize ans, avait gardé de ses fortes études un goût passionné pour les lettres. Il était bien, en effet, ce Mécène des poètes que Shakespeare chante dans ses sonnets. Nashe, le pamphlétaire, lui disait dans la dédicace d'un de ses livres [^] : « Incompréhensible est la hauteur de votre esprit. .. Il est perdu sans retour le livre qui naufrage sur le rocher de votre jugement. » Le poète Markham, en lui dédiant une tragédie, l'appelait, dans un sonnet, ((la lampe brillante » de vertu à la clarté de laquelle les hommes mélodieux » puisent leur inspiration. » Camden écrivait de lui qu'il était aussi célèbre par son amour de la littérature que par ses exploits militaires. Sir John Beaumont vantait en vers « cet amour de la science que Southampton exprimait dans sa conversation et par ses égards pour ceux qui avaient un nom dans les arts, en vers et en prose. » Le vieux Florio, dédiant au comte son Monde des mots lui disait en 1598 : « Vraiment je me reconnais débiteur non-seulement » de toute ma science, mais de tout ce que je suis, et de » plus encore, envers votre généreuse seigneurie à la paye » et sous la protection de laquelle j'ai vécu plusieurs années. Sur moi et sur beaucoup d'autres, le glorieux et » gracieux rayon de votre honneur a répandu la vie avec » la lumière. » Voilà bien ce noble Mécène « sous le patronage duquel toutes les plumes répandaient la poésie. » Ne reconnaît-on pas Henry de Southampton dans ce M. W. H. qui, au dire du poète des sonnets, ajoutait des plumes à l'aile de la science ^{^f} Une fois ceci établi que Henry de Southampton est bien The life of Jack Willon. 1594. [^] Sonnet cxix.

HfTRODUCnON. 43 l'homme auquel furent adressés et dédiés les sonnets, le mys* tère avec lequel ceux-ci furent publiés s'explique aisément. On Terra à la fin des sonnets avec quelle insistance Shakespeare presse son jeune ami de se marier. Il lui représente sous toutes les formes et avec une incroyable profusion d'images la nécessité du mariage. Or, on sait qu'en 1598, peu de temps après que ces sonnets furent composés, Southampton épousa, malgré la défense formelle de la reine, une femme dont il était épris depuis plusieurs années \ la belle mistress Vamon, proche parente du comte d*Essex. La reine Elisabeth qui, pour des raisons diverses, n'avait jamais voulu ou pu se marier, était plus sévère encore pour la virginité d'autrui que pour la sienne. Ainsi que le roi de Navarre, dans Peines d'amour perdues^ elle avait imposé le célibat comme loi à toute sa cour; elle voulait, elle aussi, que son palais fût ce une petite académie consacrée au repos et à la contemplation. » Comme le roi de la comédie à ses courtisans, Elisabeth avait défendu à Essex et à Southampton d'approcher d'une femme. Le pauvre Southampton se trouvait donc placé, comme Longueville et Dnmaine, entre son respect pour la volonté royale et sa passion pour sa belle, entre sa loyauté et son amour. La poésie venait en aide à la beauté pour entraîner le comte à * Dès le 3 septembre 1595, Rowland Whytc écrivait confidentiellement à sir Robert Sydney : « Milord Southampton courtise avec ime excessive fa» miliarité la belle mistress Varnon, tandis que ses amis, observant l'humeur » de la reine envers le comte d*Essex, font ce qu'ils peuvent pour la décider » à favoriser ces amours ; mais c'est en vain. » L'hostilité constante de la reine au mariage de Southampton est constatée par ce passage d'une autre lettre du même au même, datée du 1*" février 1597 : « Milord de Southampton est fort troublé de l'étrange manière » dont le traite Sa Majesté. Quelqu'un lui a joué quelque mauvais tour. » M' !• secrétaire (Gécil) lui a procuré un permis de voyager. Sa belle maî» tresse (Elisabeth Vamon) ne cesse de mouiller de larmes son joli visage. » Dieu veuille que le départ du comte ne la frappe pas d'une infirmité (la » folie) qui est pour ainsi dire héréditaire dans sa famille, »

44 SONNETS ET POÈMES. la rébellion ; Shakespeare plaidait pour le mariage presque aussi éloquemment que mistress Yaroon. Dans ses sonnets, dans son poème allégorique de Vénus et Adonis, dans sa comédie de Peines d'amour perdues^ Shakespeare, montrant à Southampton les charmes de la femme, lui disait : a Marie-toi ! » Mais la reine, lui montrant la Tour de Londres, lui disait : « Ne te marie pas. » Or, c'était une chose grave que de désobéir à la reine-vierge. Walter Scott a admirablement peint, dans Kenilworth^ la terreur du favori Leicester qui, pour dissimuler jusqu'au bout son union secrète avec Amy Robsart, finit, le misérable ! par la faire tuer dans un guet-apens. C'est sous l'empire de cette même terreur qu'était placé Southampton. Dans une situation aussi critique, le malheureux courtisan résista pendant quatre années aux tentations de l'amour. Mais Shakespeare était là qui lui disait, comme Biron dans la comédie : Les femmes lancent les étincelles du vrai feu prométhéen, elles sont tous les livres, tous les arts, toutes les académies : elles enseignent, elles élèvent, elles font vivre le monde entier. Sans elles il n'y a personne qui devienne parfait. Fou que vous êtes de renoncer aux femmes ! Ah ! comment résister indéfiniment aux vers éloquents de Shakespeare ? Comment résister toujours aux yeux doux de la belle VarnonT C'en était trop pour l'infortuné célibataire. Comme dans Peines d'amour perdues, la nature finit par l'emporter ; et Southampton finit, comme Longueville, par épouser sa bien-aimée. Toutefois le dénouement fut beaucoup plus grave dans l'histoire que dans la comédie. Le roi de Navarre, coupable lui-même du crime d'aimer, finit par pardonner à Longueville. Mais la reine d'Angleterre fut impitoyable ; elle envoya Southampton contempler à la Tour de Londres la lune de miel ; et peu s'en fallut, sous prétexte d'un complot imaginaire, que l'ami de Shakespeare n'expiât sur Téchafaud son mariage insurrectionnel.

INTRODUCTION. 45 On comprend maintenant comment les libraires, fort peu audacieux en général, mirent si peu d'empressement à publier les sonnets où cette union téméraire avait été conseillée et où Shakespeare attaquait avec tant de hardiesse le célibat ordonné par la reine. Ce ne fut qu'après la mort d'Elisabeth, quand la terreur inspirée par la fille de Henry VIII fut passée, que les sonnets de Shakespeare trouvèrent un éditeur. Mais alors la haute position qu'occupait Southampton et des considérations de famille durent empêcher qu'on livrât sans réserve à la publicité le drame intime où figurait un des premiers personnages de l'Angleterre. Pour dérouter la curiosité des contemporains, l'éditeur imagina la mystérieuse dédicace où les initiales de Henry Wriothesly, comte de Southampton, étaient maintenues, mais interverties ; il fit mieux encore : il publia les sonnets dans un désordre prémédité qui en rompait l'unité logique et les rendait presque incompréhensibles, laissant à la postérité patiente le soin d'en deviner l'énigme. C'est cette énigme que nous avons essayé ici de pénétrer. III Placé par sa naissance et par sa profession au niveau de toutes les souffrances, Shakespeare les a toutes connues. Fils d'un artisan sur une terre d'aristocratie, longtemps pauvre dans un pays d'argent, comédien au milieu d'un peuple puritain, il eut à lutter de toutes parts contre des préjugés impitoyables. Il faut lire ses sonnets pour savoir combien lui pesaient cette livrée de bouffon dont le besoin l'avait affublé , et ce métier qui laisse toujours une marque, comme celui du teinturier * . Le théâtre de Shakespeare, comme celui de Molière, est fait de toutes ces * Voyez le c sonnet.

46 SONNETS ET POÈMES. douleurs. Mais Shakespeare ne souffrait pas seulement de ses propres malheurs, il souffrait surtout des malheurs d'autrui ; il trouvait dans son grand cœur une solidarité infinie avec toutes les afflictions ; il se sentait le frère de tous les déshérités, et alors il s'écriait : Lassé de tout, j'appelle à grands cris le repos de la mort : lassé de voir le mérite né mendiant, et le dénûment affamé travesti en drôlerie, et la foi la plus pure douloureusement parjurée, et Thonneur d*or honteusement déplacé, et la vertu vierge prostituée à la brutalité, et le juste mérite à tort disgracié, et la force paralysée par le pouvoir boiteux, et l'art bâillonné par l'autorité, et la niaiserie, vêtue en docteur, contrôlant le talent, et le bien captif esclave du capitaine mal * . Merci, poète, de ta douleur ! merci de ces larmes que tu as versées sur tant de plaies vives ! Merci de cette protestation contre la prostitution et la misère ! Merci de ce cri sympathique pour ces vertus vierges que la faim livre à la brutalité, pour ces dénûments que le besoin travestit en drôleries, pour ces mérites nés mendiants qui, travailleurs souvent obscurs, luttent avec tant de courage contre l'iniquité du berceau ! Merci de Tanathème que tu as jeté au pouvoir boiteux paralysant la force, au parjure violant la foi la plus pure, à l'autorité bâillonnant l'art, à la niaiserie pédante contrôlant le génie, au mal triomphant ! Hélas ! à l'aspect de tant d'injustices et d'inégalités, il y a donc eu une heure où tu t'es senti découragé ! En voyant tant de souffrances chez les uns, tant d'indifférence ou de perversité chez les autres, tu t'es donc pris à douter de l'avenir ! L'avenir, de quel côté était-il ? tu le cherchais en vain à tous les coins de l'horizon. Tu invoquais la tolérance, et partout le fanatisme te répondait. Tu jetais du haut de ton théâtre ce grand cri : Humanité ! et la moitié de l'Europe se ruait sur l'autre au nom d'un Dieu * Voyez le xlviii* sonnet.

INTRODUCTION. 47 d'amour ; et les catholiques faisaient la Saint-Barthélémy, et les protestants brûlaient Michel Seryet, et décapitaient Marie Stuart ! Tu faisais ta propagande sublime, et le peuple pour qui tu la faisais courait aux combats de coqs; et les plus avancés te reniaient ; et les puritains voulaient fermer ton théâtre, ta chaire, à toi. Alors tu te voilais la face, et tu te sentais désespéré, et tu prenais la vie en dégoût, et tu voulais mourir ! Ah ! c'est qu'on n'apercevait pas alors comme aujourd'hui les solutions imminentes. Perdu dans la nuit profonde du moyen âge, tu ne voyais pas poindre encore l'aube sainte du progrès. Les idées dont tu étais épris, les idées de justice, de liberté, de fraternité, ne t'apparaissaient que comme des utopies insaisissables. Tu ne les voyais pas, comme nous, transformées par quatre révolutions en réalités nécessaires. Et voilà pourquoi cet amour de l'humanité, qui fait notre ardeur, faisait ton accablement. Voilà pourquoi tu n'avais pas, comme nous, cette force que donne l'espérance, cette sérénité que donne la foi. Guernesey, Hauteville bouse, novembre 185G.

SONNETS

I A d'autres la satiété! Toi, tu gardes ton désir, désir exubérant qui déborde toujours : moi qui te poursuis sans cesse, je viens par-dessus le marché faire addition à tes tendres caprices. Toi, dont le désir est si large et si spacieux, ne daigneras-tu pas une fois absorber mon désir dans le tien? Ton désir sera-t-il toujours si gracieux aux autres sans jeter sur mon désir un rayon de consentement? ta mer, qui est toute eau, reçoit pourtant la pluie encore, et ajoute abondamment à ses réservoirs : ainsi toi, riche de désir, ajoute à tes désirs la goutte du mien, et élargis ton caprice. Ne te laisse pas accabler par tant de tentations, bonnes ou mauvaises : confonds-les toutes en une, et aime Will dans ce désir unique (1). II Si ton cœur te gronde de me laisser pénétrer ainsi, jure à ton cœur aveugle que Will est ton désir; et ton cœur sait

52 SONNETS. que le désir est toujours admis chez lui. Donc, ô ma charmante, exauce mon amour au nom de l'amour. Will remplira toujours le trésor de ton cœur et, en le remplissant de désirs, le remplira de moi. On est à l'aise dans de vastes espaces : dans le nombre un ne se remarque pas. Laisse-moi donc passer inaperçu dans la foule, bien que je doive compter pour un au total de tes caprices. Regardemoi comme rien, pourvu que tu daignes regarder ce rien comme quelque chose qui t'est doux. N'aimasses-tu de moi que mon nom, aime-le toujours : c'est encore moi que tu aimeras ; car mon nom est Désir. III Vois comme la femelle inquiète s'élance pour rattraper un de ses poussins envolés, et, laissant là le nouveauné, se précipite à tire d'ailes à la poursuite de celui qu'elle voudrait retenir. Vois comme le petit abandonné la cherche partout et pleure après sa mère dont l'unique souci est d'atteindre celui qui fuit devant elle, sans s'occuper de la douleur de son pauvre nourrisson. Tu cours, toi aussi, après celui qui fuit loin de toi, tandis que moi, ton marmot, je te poursuis de loin en arrière. Au moins, si tu attrappes celui que tu espères, retourne vers moi, et fais comme une mère ; embrasse-moi, sois bonne.

80NJJN£TS. 53 Je souhaiterai que tu obtiennes ton désir» si tu reviens calmer les lamentations de Wlll. IV Ces lèvres, que la main même de l'Amour a faites, m'ont dans un murmure jeté ces mots : je hais^ à moi qui languissais près d'elle ; mais quand elle a vu mon déplorable état, Vite du fond de son cœur la compassion est venue pour gronder cette langue qui, suave toujours, était en train de prononcer un doux arrêt, et lui en a fait changer la teneur. Elle a modifié ce je hais par une conclusion qui l'a suivi comme un beau jour suit la nuit chassée» ainsi qu'un démon du ciel dans l'enfer. <i(Je hais, x> avait-elle dit; mais, reprenant ces mots h la haine, elle m'a sauvé la vie en ajoutant : — Pas vous! Que de fois, ô ma vivante musique, quand tu joues de la musique sur ce bois bienheureux dont la vibration résonne sous tes doigts harmonieux, quand tu règles si doucement l'accord métallique qui ravit mon oreille. J'envie les touches (3) qui, dans leurs bonds agiles, baisent le tendre creux de ta main, tandis que mes pauvres lèvres, qui devraient recueillir [cette récolte, restent près de toi toutes rouges de la hardiesse du bois! Pour être ainsi caressées, elles changeraient bien d'état XV. 4

54 SONNETS. et de place avec les touches dansantes sur lesquelles tes doigts se promènent d'une si douce allure, rendant le bois mort plus heureux que des lèvres vivantes. Puisque ces petites effrontées en sont si joyeuses, donneleur tes doigts à baiser, mais donne-moi tes lèvres.

VI (3) Si musique et douce poésie s'accordent comme le doivent deux sœurs, alors nous devons bien nous aimer, toi et moi, car tu aimes Tune et j'aime Tautre. Ton goût est pour Dowland (4) dont la touche céleste sur le luth ravit les sens humains, le mien est pour Spenser (5) dont la pensée est si profonde que, dépassant toute pensée, elle échappe à l'éloge. Tu aimes entendre le doux son mélodieux que Phébus tire de son luth, ce roi de la musique, et moi je suis surtout noyé dans des délices profondes quand il se met à chanter. Poésie et musique ont le même Dieu, dit la fable: toutes deux ont le même amoureux, car toutes deux vivent en toi.

VII Oh ! ne me demande pas d'excuser le mal que ta cruauté fait subir à mon cœur. Blesse-moi, non avec tes yeux, mais avec ta langue : use puissamment de ta puissance, mais ne mets pas d'art à me tuer.

SOLFNETS. 55 Dis-moi que tu aimes ailleurs, mais, devant moi, cher cœur, abstiens-toi de jeter de côté tes œillades. Qu'as-tu besoin de ruse pour me blesser, quand ton pouvoir excède déjà mes trop faibles moyens de défense? Faut-il pour t'excuser que je dise : ah ! elle sait, ma bien-aimée, que ses jolis regards sont mes pires ennemis, aussi les détourne-t-elle de ma face pour en diriger les coups ailleurs? ^ Va, n'en fais rien; mais, puisque tu m'as presque tué, achève-moi sous tes regards et termine ma souffrance.

VIII Sois prudente dans ta cruauté : n'accable pas ma patience jusqu'ici muette de trop de dédains, de peur que le désespoir ne me prête des paroles, et que ces paroles n'expriment le ressentiment de ma douleur méprisée. Si je pouvais t'enseigner la prudence, mieux vaudrait, vois-tu, amour, quand tu ne m'aimerais pas, me dire que tum'aimes; de même qu'aux malades moroses, dont la mort est proche, les médecins ne parlent que de guérison. Car, si je désespérais, je deviendrais fou, et dans ma folie je pourrais mal parler de toi. Maintenant le monde pervers est devenu si méchant que de folles médisances sont crues par ses folles oreilles. Oh ! pour qu'il n'en soit pas ainsi et que tu ne sois pas calomniée, regarde-moi en face, quand même la coquetterie égarerait ton cœur.

56 SONNETS. IX Dans le vieux temps la brune n'était pas trouvée belle, ou, si elle l'était, elle ne portait pas le nom de la beauté (6). Mais aujourd'hui la brune hérite de la beauté par succession et la calomnie par des attraites bâtards. Depuis que la main humaine a usurpé le pouvoir de la nature, en embellissant la laideur par un masque mensonger, la beauté idéale n'a plus de nom, plus de moment sacré, mais elle est profanée, si elle ne vit pas en disgrâce. Les yeux de ma maîtresse sont noirs comme le corbeau, et cette couleur leur sied ; car ils semblent porter le deuil de toutes ces beautés qui, n'étant pas nées blondes, calomnient la création par une fausse apparence. Mais la couleur du deuil va si bien à ses yeux chagrins que tout le monde dit : « La beauté devrait être brune » x » X Telle que tu es, tu es aussi tyrannique que celles que rend cruelles l'orgueil de leur beauté : car tu sais bien que, pour mon pauvre cœur qui radote, tu es le plus charmant et le plus précieux bijou. Pourtant, il faut l'avouer, il en est qui disent en te voyant que ton visage n'a pas le pouvoir de faire soupirer l'amour ; je n'ose pas dire qu'ils se trompent, bien que je me le jure à moi-même.

SONNITS. 57 Et, pour prouver que je jure la vérité, mille soupirs, k la seule pensée de ta personne, viennent, les uns à la suite des autres, témoigner que tes yeux noirs sont pour moi les plus beaux. Tu n*es noire en rien, si ce n*est en tes actions : et ce sont elles, à mon avis, qui donnent lieu à la calomnie. XI J'aime tes yeux, et eux, comme s'ils sympathisaient avec moi, en voyant ton cœur m'accabler de dédains, ils ont pris le noir, et, sous ce deuil adorable, ils jettent sur ma peine leur joli regard attendri. Et vraiment le rayon de soleil du matin ne sied pas mieux aux joues grises de TOrient, et l'astre épanoui, qui annonce le soir, ne donne pas autant d'éclat à Taustère couchant Que ces deux yeux en deuil à ton visage. Ob! puisse ton cœur aussi se mettre en deuil pour moi, puisque le deuil te va si bien ! Et puisse la pitié te parer tout entière ! Alors je jurerais qu'il n'y a de beauté que la brune, et qu'elles sont toutes laides celles qui n'ont pas ton teint. XII Les yeux de ma maîtresse n'ont rien de l'éclat du soleil. Le corail est beaucoup plus rouge que le rouge de ses lèvres; si la neige est blanche, certes sa gorge est brune.

58 SONNKTS. S'il faut pour cheveux des fils d'or^ des fils noirs poussent sur sa tête. J'ai vu des roses de Damas, rouges et blanches, mais je n'ai pas vu sur ses joues de roses pareilles : et certains parfums ont plus de charme que Thaleine qui s'exhale de ma maîtresse. J'aime à l'entendre parler, et pourtant je sais bien que la musique est beaucoup mieux harmonieuse. J'accorde que je n'ai jamais vu marcher une déesse : ma maîtresse, en se promenant, reste pied à terre. Et cependant, par le ciel ! je trouve ma bien-aimée aussi gracieuse que toutes les donzelles calomniées par une fausse comparaison. XIII Ainsi, il n'en est pas de moi comme de cette muse dont une beauté peinte exalte le vers, qui emploie le ciel même comme ornement, et rapproche les plus charmantes choses des charmes de l'objet aimé ; L'accouplant dans une comparaison ambitieuse avec le soleil et la lune, avec les pierres précieuses de la terre et de la mer, avec les fleurs premières nées d'avril et toutes les choses rares que Tair du ciel enserre sur ce globe immense. Oh! que du moins, vrai en amour, je n'écrive que la vérité; et crois-moi alors, l'être que j'aime est aussi charmant que peut l'être une créature née d'une mère, bien

SONNETS. 59 que moins splendide que les flambeaux d'or fixés dans le ciel éthéré. Que ceux-là en disent plus qui se plaisent aux belles paroles; moi, je ne veux pas tant vanter ce que je n'entends pas vendre. XIV Peux-tu dire, ô cruelle, que je ne t'aime pas, quand coDtre moi-même je prends ton parti? Est-ce que je ne pense pas à toi quand je m'oublie tout entier pour toi, ô despote? Quel ennemi as-tu que j'appelle mon ami? Quel est celui auquel tu montres un front sévère que je flatte? Si tu me menaces d'un orage, ne fais-je pas tomber ce châtiment sur moi-même en larmes subites? Quel mérite estimé-je en moi, qui soit assez superbe pour dédaigner ton service, lorsque co que j'ai de plus noble adore tes défauts même, obéissant à un mouvement de tes yeux? Mais non, hais-moi, amour! je connais maintenant ton goût; tu aimes ceux qui voient clair, et je suis aveugle. XV 0 toi, aveugle fou. Amour, que fais-tu à mes yeux, pour qu'ils regardent ainsi sans voir ce qu'ils voient? Ils savent ce qu'est la beauté, ils voient où elle se trouve ; pourtant

60 SONNETS. pour ce qu'il y a de meilleur ils preoDent ce qu'il y a de pire. Si mes yeux, corrompus par un regard plus que partial, sont ainsi mouillés dans une baie que sillonnent toutes les proues, pourquoi as-tu forgé d'illusions l'ancre où est lié le jugement de mon cœur? Pourquoi mon cœur considère-t-il comme un parc réservé ce qu'il sait bien être la place publique de l'univers? Pourquoi mes yeux voyant cela disent-ils : cela n'est pas, et revêtent-ils d'éclatante pureté une face si noire? C'est que mon cœur et mes yeux ont perdu le chemin du vrai et sont maintenant égarés par une fausseté fatale. XVI Quand ma bien-aimée me jure qu'elle est faite de pureté, je la crois, bien que je sache qu'elle ment, afin qu'elle puisse me prendre pour quelque jeune novice, ignorant les fausses subtilités du monde. Ainsi me figurant vainement qu'elle se figure que je suis eune, bien qu'elle sache que mes plus beaux jours sont passés, je me fie simplement h sa parole menteuse : des deux côtés ainsi la simple vérité est bannie. Mais pourquoi ne dit-elle pas qu'elle est impure, et pourquoi ne dis-je pas que je ne suis plus jeune? Ah ! c'est que la meilleure habitude en amour est la confiance apparente, et que l'âge amoureux n'aime pas qu'on lui dise se» années.

SONNETS. 61 Aossi je mens avec elle» et elle ment avec moi» et nous nous leurrions sur nos défauts par des mensonges. XVII Mon amour est comme une fièvre toujours altérée de ce qui Talimente incessamment : il se nourrit de ce qui perpétue sa souffrance pour satisfaire son appétit troublé et morbide. Ma raison» médecin de mon amour, fâchée de ce que ses prescriptions ne sont pas suivies, m'a abandonné, et moi» désormais désespéré» je reconnais que l'affection, que combattait la science» est mortelle. Ma raison étant impuissante, je suis désormais incurable» et je délire frénétiquement dans une incessante agitation. Mes pensées et mes paroles sont» comme celles des fous» de vaines et fausses divagations. Car j'ai juré que tu es blanche et cru que tu es radieuse, toi qui es noire comme l'enfer et ténébreuse comme la nuit. XVIII Hélas ! comment l'amour m'a-t-il mis en tête ces yeux qui ne sont pas en rapport avec la réalité? Ou» s'ils y sont» où mon jugement s'égare-t-il pour apprécier si faussement ce qu'ils voient juste? Si celle dont mes yeux prévenus radotent est belle, que

62 SONNBTS. prétend le monde en déclarant qu'elle ne Test pas?
Si elle ne l'est pas^ alors l'amour prouve bien que son oui est loin d'être
aussi juste que le non de tous les hommes. Comment le serait-il ? Oh !
comment l'amour verrait-il juste, lorsque ses yeux sont ainsi fatigués par
l'insomnie et par les pleurs? Rien d'étonnant alors que je me méprenne sur
ce que je vois : le soleil même n'y voit pas jusqu'à ce que le ciel
s'éclaircisse. O rusée bien-aimée ! tu m'aveugles de larmes , de peur que mes
yeux clairvoyants ne découvrent tes noirs défauts. XIX En vérité, je ne
t'aime pas avec mes yeux, car ils remarquent en toi mille défauts : mais c'est
mon cœur qui, aimant ce que mes yeux méprisent, se plaît à radoter en dépit
de ma vue. Mes oreilles ne sont pas non plus charmées par le son de ta voix
; chez moi ni le tact délicat, sensible aux attouchements grossiers, ni le
goût, ni l'odorat ne désirent être invités à une orgie sensuelle en tête-à-tête
avec toi. Ni mes cinq esprits, ni mes cinq sens ne peuvent dissuader de te
servir ce cœur imbécile qui, laissant libre en moi l'homme extérieur, se fait
l'esclave et le vassal misérable de ton cœur hautain. Tout ce que je gagne à
mon mal est que celle qui me fait pécher m'inflige aussi la peine.

SONNETS. 63 XX Oh ! de quelle puissance tiens-tu cette faculté toute-puissante de dominer mon cœur du haut de ton insuffisance, de me forcer à donner un démenti à l'évidence et à jurer que le jour brille de moins d'éclat que toi? D'où tires -tu le charme que tu prêtes aux choses mauvaises? Comment dans le rebut même de tes actions y a-t-il tant de force et tant de prestige qu'à mes yeux tes défauts sont supérieurs à toutes les perfections? Par quel art te fais-tu aimer de moi d'autant plus que j'apprends et que je vois en toi de nouveaux sujets de haine ? Oh ! quoique j'aime ce que d'autres abhorrent, tu ne devrais pas comme d'autres voir ma condition avec horreur. Si ton indignité m'a inspiré l'amour, je n'en suis que plus digne d'être aimé de toi. XXI L'amour est mon péché, et ta vertu profonde est la haine, haine de mon péché fondé sur un amour pécheur. Oh ! compare seulement ma situation à la tienne, et tu verras qu'elle ne mérite pas cette réprobation ; Ou, si elle la mérite, ce n'est pas de tes lèvres qui ont profané leurs ornements écartâtes, et scellé de faux engagements d'amour aussi souvent que les miennes, volant aux lits des autres leur légitime revenu.

64 SONNETS. • Sache-le, monamoar pour toi est aussi justifiable que ton amour pour ceux que tes yeux courtisent, comme les miens t'importunent. Enracine la pitié dans ton cœur afin que, lorsqu'elle y croîtra, ta pitié puisse te valoir la pitié des autres. Autrement, quand tu chercheras ce bonheur que tu me dérobes, puisses-tu, d'après ton exemple, n'essuyer que refus ! XXII En t'aimant tu sais que je suis parjure ; mais toi, en me jurant ton amour, tu es parjure deux fois ; déloyale envers le lit d'un autre, tu as déchiré ta foi nouvelle, en me vouant ta haine après m'avoir promis ton amour. Mais pourquoi t'accuserais-je de deux serments violés, quand j'en viole vingt ? C'est moi qui suis le plus parjure : car je jure par tous les vœux de te réprouver, et tu me fais oublier toutes mes paroles d'honneur ; Car j'ai attesté par des serments profonds ta profonde tendresse, ton amour, ta sincérité, ta constance, et, pour te faire lumineuse, j'ai aveuglé mes yeux, ou je leur ai fait jurer le contraire de ce qu'ils voyaient. Car j'ai juré que tu es belle, me parjurant encore pour jurer contre la vérité une fausseté si noire ! XXIII Cupidon, ayant posé près de lui sa torche, s'endormit : une des vierges de Diane saisit cette occasion et plongea

SONNETS. 65 Tite la torche de Tamour dans la froide fontaine
d'une vallée dapays. La source emprunta à ce feu sacré de Tamour une
chaleur vitale inépuisable, éternelle» et devint un bain bouillant où les
hommes trouvent encore un remède souverain contre d'étranges maladies.
Mais l'enfant a rallumé sa torche aux yeux de ma maltresse et a voulu
absolument, pour l'essayer, toucher mon cœur. Pris d'un mal intérieur, j'ai
voulu recourir à ce bain, et j'y suis vite allé, hôte triste et fiévreux. Mais je
n'y ai pas trouvé la guérison; le bain qu'il me faut se trouve là même où
Cupidon a rallumé sa torche : — dans les yeux de ma maîtresse. IXIV Le
petit dieu d'amour, gisant un jour endormi, déposa à son côté sa torche qui
enflamme les cœurs. Cependant une foule de nymphes, qui avaient juré de
garder chaste vie, vinrent h pas légers près de lui : puis, de sa main
virginale, La plus belle vestale enleva ce flambeau qui avait embrasé des
légions de cœurs innocents, et ainsi le général du chaud désir dormait
désarmé par une main de vierge. Elle éteignit ce flambeau dans une source
glacée d'alentour, qui reçut du feu de Tamour une perpétuelle chaleur et
devint un bain fort salulaire pour les hommes malades : moi pourtant,
esclave de ma maîtresse, J'y suis allé pour me guérir, et j'ai trouvé que le feu

66 SONNETS. de l'amour échauffe l'eau, et que l'eau ne refroidit pas Tamour. XXV L'amour est trop jeune pour savoir ce que c'est que le remords, et qui ne sait pourtant que le remords est né de Tamour? Alors, gentille délatrice, ne me reproche pas ma faiblesse, de peur que tu ne sois toi-même reconnue coupable de mes fautes. Car c'est parce que tu m'entraînes que j'entraîne la plus noble partie de moi-même aux trahisons de mon corps grossier ; mon âme dit à mon corps qu'il peut triompher en amour; ma chair n'attend pas d'autre raison; Mais, se dressant à ton nom, elle te vise comme sa prise triomphante. Dans la fierté de cette ardeur, elle se contente d'être ton humble manœuvre, debout pour ton service, puis retombant à ton côté. Ne me reproche donc pas un manque de conscience, si j'appelle ma bien-aimée celle pour qui je suis prêt ainsi à l'élévation comme à la chute. XXVI La satisfaction de la luxure, c'est l'épuisement de l'âme en prodigalité de honte : jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite, la luxure est parjure, meurtrière, sanguinaire, infâme, sauvage, extrême, brutale, cruelle, déloyale. Aussitôt assouvie, aussitôt méprisée. Poursuivi hors de raison, à peine son désir est-il atteint qu'il est maudit hors

SONNETS. 67 de raison, comme une fatale amorce mise exprès pour rendre fou celui qui Tavale. Folle dans la poursuite, elle Test aussi dans la possession : ayant eu, elle veut encore, extrême dans son exigence : béatitude, à l'épreuve ; après Tépreuve, vraie douleur; d'abord, Joyeux projet ; rêve ensuite ! Le monde sait tout cela, et pourtant nul ne sait éviter le ciel qui mène les hommes à cet enfer. XXVII Maudit soit le cœur qui fait gémir mou cœur delà double blessure faite à mon ami et à moi ! M'était-ce pas assez de me torturer seul, sans que mon meilleur ami fût asservi à cette servitude ? Tes yeux cruels m'ont enlevé à moi-même ; mais, ce qui est plus dur, tu as accaparé mon autre moi-même. Je suis abandonné de lui, de moi-même et de toi, — triple tourment à subir. Emprisonne mon cœur dans le cachot de ton cœur d'acier, mais qu'alors mon pauvre cœur serve de caution au cœur de mon ami ! Si je suis captif, que, lui du moins, mon cœur le garde ; tu ne pourras plus alors rendre ma prison si rigoureuse. Et pourtant tu le feras toujours ; car, puisque je suis enfermé en toi, tu me possèdes forcément, moi et tout ce qui est en moi.

68 SONNETS. XXVIII Ainsi, je viens de Tavouer, mon anri
t'appartient^ et je me suis moi-même hypothéqué à ton caprice. Je
m'abandonne à toi tout entier, si tu veux me restituer mon autre moi-même
pour ma perpétuelle consolation. Mais tu ne veux pas, toi, le laisser libre, et
il ne veut pas Tètre, car tu es cupide et il est généreux. Il n'a voulu que me
prêter sa garantie en souscrivant l'engagement qui le lie ainsi envers toi. Tu
veux toucher le billet passé à Tordre dé ta beauté, 6 usurière qui places tout
à intérêt, et tu poursuis mon ami qui ne s'est endetté que pour moi : ainsi je
le perds par ma cruelle ind iscrétion . C'est moi qui l'ai perdu : nous
t'appartenons tous deux : et il a beau tout payer, je n'en suis pas plus libre.
XXIX J'ai deux amours, l'un, ma consolation, l'autre, mon désespoir, qui
comme deux esprits ne cessent de me tenter. Mon bon ange est un homme
vraiment beau, et mon mauvais est une femme fardée. Pour m'attirer vite en
enfer, mon démon femelle entraîne loin de moi mon bon ange et tâche de
séduire mon saint pour en faire un diable» poursuivant sa pureté de sa
ténébreuse ardeur.

SONNETS. 69 Mon bon ange est-il devenu démon, je puis le
soupçonner sans l'affirmer directement. Mais tous deux s'étant éloignés de
moi et tous deux étant amis, j'imagine que le bon ange est dans Tenfer de
l'autre. Pourtant je n'en serai jamais sûr, et je vivrai dans le doute, jusqu'à ce
que mon mauvais ange ait embrasé le bon. XXX J'ai bien vu maintes fois
l'aurore glorieuse caresser le sommet des monts d'un regard souverain,
effleurant de sa im d'or les prairies vertes et dorant les p&les rivières par
une céleste alchimie ; Puis tout à coup laisser les plus infimes nuages
écraser de leur roue hideuse sa figure céleste et, cachant son visage au
monde désolé, s'enfuir, inaperçue, dans l'ouest avec cet affront. Ainsi, à
l'aube d'une matinée, mon soleil a jeté sur mon iront sa triomphante
splendeur. Mais c'est fini, hélas! je neTaieu qu'une heure; les nuages me
l'ont masqué désormais. Pourtant mon amour ne le dédaigne nullement pour
cela ; les soleils de ce monde peuvent s'éclipser quand le soleil du ciel
s'éclipse. XXXI Pourquoi, ami, m*as-lu promis un si beau jour et m'asXV. 5

70 SONNETS. tu fait sortir sans mon manteau, si c'est pour
laisser d*in^ — fimes nuages me surprendre en route et cacher ta splendeur
dans leur fumée corrompue? Il ne suffit pas que tu perces à travers le nuage
pour sécher la pluie sur ma face battue des tempêtes : car nul ne peut bénir
le baume qui cicatrise la blessure sans guérir la souffrance. Ton remords
n'est pas un remède à ma douleur; tous tes regrets ne réparent pas ma perte.
Le chagrin de l'offenseur ne cause qu'un faible soulagement à celui qui
porte la lourde croix de l'offense. Ah ! mais ces larmes sont des perles qv
ton affection répand, et ces riches perles sont la rançon de tous tes torts.
XXXII N'aie plus de chagrin de ce que tu as fait : les roses ont l'épine, et les
sources d'argent, la boue ; les nuages et les éclipses cachent le soleil et la
lune; et le chancre répugnant vit dans le plus suave bourgeon. Tout homme
fait des fautes, et j'en fais une moi-même en autorisant tes torts de mes
comparaisons, me corrompant moi-même pour panser tes coups et trouvant
à tes méfaits une excuse qui les dépasse. Car je donne une explication à ta
faute sensuelle, ton adversaire se fait ton avocat, et je commence contre
moimême une plaidoirie en forme. La guerre civile est entre man affection
et ma rancune.

SONKETS. 71 Si bien que je ne puis m'empêcher d'être
l'auxiliaire de ce doux fripon qui me vole amèrement. XXXIII Prends toutes
mes amours, mon amour, va, prends-les toutes : qu'auras-tu donc de plus
que ce que tu avais d'abord? Il n'est pas d'amour, mon amour, qui
m'appartienne réellement. Tout ce qui est à moi était à toi, avant que tu me
prisses cela encore. Si tu comprends mes affections dans mon affection, je
ne puis te blâmer, car tu disposes de mon affection ; mais sois blâmé si tu
te trahis toi-même en goûtant complaisamment de ce que toi-même tu
réprouves. Je te pardonne ton larcin, gentil voleur, bien que tu fasses main
basse sur tout mon pauvre avoir ; et pourtant l'affection sait que c'est une
plus grande douleur de subir l'outrage de l'affection que l'injure prévue de la
baine. O grâce lascive qui donnes du charme au mal même ! Va, tue-moi de
dépit ; nous ne pouvons pas être ennemis. XXXIV Que ton caprice
commette tous ces péchés mignons, quand parfois je suis absent de ton
cœur, c'est chose naturelle à ton âge et à ta beauté : car la tentation te suit
partout où tu es. Tu es tendre, donc fait pour être séduit; tu es beau, donc

72 SONNETS. fait pour être assailli (7). Et, quand une femme le courtise, quel est le fils de femme assez revêche pour la quitter avant qu'elle ait prévalu? Hélas ! pourtant tu aurais pu respecter mon domaine et gronder ta beauté et ta jeunesse vagabonde de t'entratner dans leur débauche là ot tu es forcé de violer une double foi : Celle qu'elle me doit, par la tentation ot ta beauté l'entratne; celle que tu me dois, par ton infidélité. XXXV Qu'elle soit à toi, ce n'est pas là tout mon chagrin; et cependant on peut dire que je Tai bien aimée ; mais que ta sois à elle, voilà ma suprême douleur : cette perte d'amourlà me touche de bien plus près. O mes oITenseurs chéris, voici comment je vous excuse ; toi, tu l'aimes, parce que tu sais que je l'aime; elle, c'est encore pour moi qu'elle me trompe en permettant à mon ami de l'apprécier à cause de moi. Si je te perds, ma perte fait le gain de ma bien-aimée; et, si je la perds, c'est mon ami qui profite de la perte; si je vous perds tous deux, tous deux vous vous trouvez ensemble, et c'est encore pour mon bénéfice que vous me faites porter cette croix. Ce qui me console, c'est que mon ami et moi, nous ne faisons qu'un : douce flatterie! il n'y a donc que moi qu'elle aime.

SONNETS. 73 XXXVI Lord de mon amour (S), toi dont le mérite
a impérieusement réduit mon dévouement en vasselage» je t'envoie cette
ambassade écrite, comme hommage de mon attachement, non comme
preuve de mon esprit ; Attachement si grand qu'un pauvre esprit comme le
mien peut le faire paraître nu, manquant de mots pour le présenter. Mais
j'espère que quelque bonne pensée l'abritera, tout DU qu'il est, au fond de
ton âme, Jusqu'au jour où l'étoile inconnue, dont les mouvements me
guident, jettera gracieusement sur moi quelque brillant rayon et parera mon
amour déguenillé de façon à le rendre cligne de ton ineffable attention.
Alors j'oserai te dire hautement comme je t'aime; jusque-là je ne
m'exposerai pas à ce que tu me mettes à Tépreuve. XXXVII Semblable à un
acteur imparfait qui en scène est jeté par sa timidité hors de son rôle, ou à
un être en délire qui, emporté par trop de frénésie, sent son cœur s'affaiblir
par l'excès de la force, J'oublie, par manque de confiance, de parler
exactement suivant les formes prescrites par le rite d'amour, et je semble

74 SONHKTS. défaillir sous la force de mon amour, accablé de tout le poids de sa puissance. Oh I que mes écrits soient donc les éloquents et muets interprètes de mon cœur qui te parle : ils plaident mieux pour mon amour et méritent plus d'^rds que cette langue qui en a déjà trop dit/ Oh! apprends à lire ce que inon amour silencieux a écrit : il appartient à l'esprit sublime de l'amour d'entendre avec les yeux. XXXVIII Que ceux qui sont en faveur auprès de leur étoile se parent des honneurs publics et des titres superbes, tandis que moi, que la fortune prive de tels triomphes, je jouis d'un bonheur inespéré qui est pour moi l'honneur suprême. Les favoris des grands princes n'étaient leurs belles feuilles que comme le souci sous l'œil du soleil ; leur orgueil gît enseveli en eux-mêmes, car ils meurent à leur gloire sur un froncement de sourcil. Le guerrier éprouvé, fameux dans les batailles, s'il est vaincu une fois après mille victoires, voit son nom rayé du livre de l'honneur et tous ses travaux oubliés. Heureux suis-je donc, moi qui aime et suis aimé, sans pouvoir infliger la disgrâce ni la subir!

SONNETS. 75 XXXIX Tu as une figure de femme, peinte de la main même de la nature, ô toi, mattre-maltresse de ma passion (9) ! Tu as UD tendre cœur de femme, mais ne connaissant pas t'bumeur changeante à la mode chez ces trompeuses ; Tu as des yeux plus brillants que les leurs, et moins faux dans leurs œillades, qui dorent l'objet sur lequel ils se fixent : homme, tu domines tout éclat de ton éclat suprême, ravissant les yeux des hommes, fascinant Tâme des femmes. Tu fus d'abord créé pour être femme. Puis, quand la nature t'eut fait, elle raffola, et par une addition elle me dérouta de toi, en t'a joutant une chose qui ne me sert dé rien. Mais, puisqu'elle t*a armé pour le plaisir des femmes, à moi ton amour, à elles les trésors de jouissanoes de ton amour ! XL Mon œiî s'est fait peintre et a fait resplendir la forme de ta beauté sur le tableau de mon cœur ; ma personne est le cadre qui l'enferme; et c'est un chef-d'œuvre de perspective : Car, habileté suprême, c'est dans le peintre même qu'il faut regarder pour trouver ton vivant portrait, pendu dans

76 SONNETS. l'échoppe de mon cœur, dont les fenêtres ont tes yeux pour ▼îtres. Vois donc comme tes yeux et les miens s'aident réciproquement ! Mes yeux ont dessiné tes traits, et tes yeux sont les fenêtres de mon cœur, à travers lesquelles le soleil aime à se glisser pour t'y contempler. Pourtant il manque à mes yeux une science pour embellir leur art. Ils ne dessinent que ce qui se voit ; ils ne connaissent pas mon cœur.

XLI Mes yeux et mon cœur se font une guerre à mort pour se disputer la conquête de ton image. Mes yeux refusent à mon cœur la vue de tes traits, et mon cœur refuse ce privilège à mes yeux. Mon cœur allègue que tu Tas pris à demeure, retraite oix n'ont jamais pénétré des yeux de cristal. Mais les défendants repoussent cette plaidoirie en disant que ta charmante image est fixée en eux. Un jury de pensers, tous tenanciers de mon cœur, s'est assemblé pour décider le cas, et a adjugé par son verdict une moitié à mes yeux limpides, l'autre à mon tendre cœur. En vertu de quoi, ta beauté extérieure revient à mes yeux, et mon cœur a droit à l'affection intime de ton cœur.

SONNETS. 77 XLII Mes yeux et mon cœur ont conclu une ligue et se rendent maintenant de mutuels services : quand mes yeux ont faim d'un regard, ou que mon cœur épris étouffe sous les soupirs , Alors mes yeux se repaissent de ton image bien-aimée et invitent mon cœur à ce banquet en effigie ; une autre fois, mes yeux sont les convives de mon cœur et prennent leur part de ses pensées d'amour. Ainsi, grâce à ma vue ou grAce à mon affection, tu ne cesses, même absent, d'être présent pour moi. Car tu ne peux aller plus loin que n^es pensées, et je suis toujours avec elles, et elles sont toujours avec toi ; Ou, si elles sommeillent, ton image, en m'apparaissant, réveille mon cœur pour la joie de mon cœur et de mes yeux. XLIII Lorsque, en disgrAce auprès de la fortune et des hommes, je pleure tout seul sur ma destinée proscrite ; lorsque, troublant le ciel sourd de mes cris stériles, je me regarde et maudis mon sort; * Quand, jaloux d'un autre plus riche d'espérance, je lui envie ses traits et les amis qui l'entourent, me souhaitant le talent de celui-ci et la puissance de celui-là, satisfait le moins de ce dont je suis le plus doué ;

78 SONNETS. Si, au milieu de ces pensées où je vais me mépriser moi-même, je pense par hasard à toi; — alors, comme l'alouette s'envolant au lever du jour de la sombre terre, ma vie chante un hymne à la porte du ciel. Car le souvenir de ton doux amour m'apporte une telle richesse que je dédaignerais de changer avec les rois. XLIV Quand aux assises de ma pensée doucement recueillie j'assigne le souvenir des choses passées, je soupire au défaut de plus d'un être aimé^ et je pleure de nouveau, avec mes vieilles douleurs, ces doux moments disparus. Alors je sens se noyer mes yeux inhabitués aux larmes, en songeant aux précieux amis perdus dans la nuit sans fin de la mort. Je donne de fraîches larmes à des chagrins de cœur dès longtemps effacés, et je gémiss sur l'absence de plus d'une image évanouie. Alors je me lamente sur les lamentations passées, et je refais péniblement de douleur eu douleur le triste compte des souffrances déjà souffertes, et je le solde de nouveau comme s'il n'était pas déjà soldé. Mais si pendant ce temps je pense à toi, cher ami, toutes mes pertes sont réparées et tous mes chagrins finis. XLV Ton sein s'est enrichi de tous ces cœurs que je supposais morts parce qu'ils me manquaient; en toi je retrouve mes

SONNETS. 79 aifionrs, et toutes les tendres effusions de ma tendresse, et toutes ces affections que je croyais ensevelies. Que de larmes saintes et funèbres a dérobées à mes yeux un tendre et religieux attachement, intérêt payé à des morts qui ne sont maintenant pour moi que des êtres lointains qui gisent cachés en toi ! Tu es la tombe où vit mon amour enseveli*, décorée du trophée de mes affections passées qui t'ont rendu chacune la part qu'elles avaient de moi. Le bien de tant d'autres est désormais tout à toi. Je vois en toi les images que j'ai aimées , et toi, les réunissant toutes, tu me possèdes tout entier. XLVI Mieux vaut ici-bas être vil que de passer pour vil, alors que ne l'étant pas on subit le reproche de l'être. Le bonheur le plus légitime est condamné, quand il est jugé, non par notre conscience, mais par l'opinion d'autrui. Pourquoi faut-il que les regards faux et viciés du monde s'inclinent sur ma fantaisie, ou que dans mes faiblesses j'aie des espions plus faibles que moi qui selon leur caprice jugent mauvais ce que je trouve bon? Non, je suis ce que je suis : et ceux qui s'attaquent à mes fautes ne font que me prêter les leurs. Je puis encore être droit, bien qu'eux-mêmes soient tortueux, et mes actions ne doivent pas être jugées sur leurs pensées grossières.

80 SONNETS. A moins qu'ils n'affirment cette loi universelle du mal : L'humanité est pécheresse et règne dans son péché. XLVII Laisse-moi te dire que tous deux nous devons rester deux, bien que nos cœurs indivis ne fassent qu'un : ainsi les flétrissures qui s'attachent à moi, je les supporterai seul et sans ton aide. Dans nos deux amours nous n'avons qu'une dignité, malgré la fatalité qui sépare nos deux vies et qui, sans altérer en rien l'effet unique de l'affection, dérobe à ses jouissances tant de douces heures. Je dois désormais cesser de te reconnaître, de peur que mon ignominie pleurée ne te fasse honte. Et tu ne peux plus m'honorer d'une bienveillance publique sans retirer cet honneur à ton nom. Ne fais pas cela : je t'aime de telle sorte que, comme tu es à moi, à moi est ta réputation. XLVIII Lassé de tout, j'invoque le repos de la mort : lassé de voir le mérite né mendiant, et la pénurie besoigneuse affublée en drôlerie, et la foi la plus pure douloureusement violée. Et l'honneur d'or honteusement déplacé, et la vertu vierge brutalement prostituée, et le juste mérite à tort disgracié, et la force paralysée par un pouvoir boiteux,

SONNETS. 81 Et l'art bâillonné par l'autorité, et la folie, vêtue en docteur, contrôlant le talent, et la simple loyauté traitée de simplicité, et le Bien captif serviteur du capitaine Mal... Lassé de tout cela, je voudrais m'y soustraire, si pour mourir je ne devais laisser seul mon amour. XLIX Oh ! comment pourrais-je chanter tes mérites avec convenance, quand tu es la meilleure partie de moi-même ? Que me servirait de faire mon propre éloge, et ne fais-je pas mon éloge en faisant le tien ? Ne fût-ce que pour cela, vivons donc séparés ; que noire tendre affection ne soit plus l'identité ; et, grAce à cette séparation, je pourrai te payer le tribut que toi seul mérites. O absence ! quelle torture tu serais, si tes loisirs amers ne me permettaient pas de charmer le temps par la pensée de mon amour, et de tromper dans cette douce rêverie le temps et ma pensée. Si tu ne savais faire deux êtres d'un seul pour faire louer celui qui reste par celui qui s'en va ! Comme j'avance péniblement sur la route, quand le lieu où je vais, but de mon pénible voyage, fait dire à mon repos, fait dire à mon bonheur : ce Tous les milles que tu mesures t'éloignent d'autant de ton ami. $x > y$

82 SONNETS. La bête qui me porte, accablée de ma douleur, se traite tristement pour porter ce poids en moi ; comme si par quelque instinct la malheureuse savait que son cavalier n'aime pas la vitesse qui l'éloigné de toi. L'éperon sanglant ne peut plus Texciter, quand parfois ma colère l'enfonce dans sa peau ; elle y répond par un gémissement pénible, plus douloureux pour moi que l'éperon pour son côté. Car ce gémissement me rappelle que mon ennui est en avant, et ma joie en arrière. LI Ainsi mon affection sait excuser la fastidieuse lenteur de ma triste monture, quand je m'éloigne de toi : car pourquoi m'enfuirais-je en hâte des lieux où tu es ? Avant que je revienne, il n'est pas besoin d'un train de poste. Oh ! quelle excuse ma pauvre bête trouvera-t-elle à cette heure du retour, où la vitesse extrême ne pourra que me sembler lente ? Alors j'emploierais l'éperon, fusse-je monté sur le vent, car sa course ailée me paraîtrait immobile. Alors, pas de cheval qui puisse emboîter le pas avec mon désir ; aussi mon désir, fait du plus pur amour, hennira-t-il, coursier idéal, dans toute l'ardeur de son élan ; et mon amour, trouvant en lui-même l'excuse de mon haridelle, dira : « Puisqu'en quittant l'être aimé elle allait si volontiers tout doucement, moi, je cours vers lui, qu'elle aille comme elle voudra ! »

SONNETS. 83 LU Quel soin j'ai eu, quand je me suis mis en voyage, de serrer sous les plus solides verrous la moindre bagatelle, afin qu'elle restât intacte pour mon usage dans un dépôt sûr, à l'abri du larcin ! Mais toi, près de qui mes bijoux sont bagatelles, toi, ma plus précieuse joie, maintenant mon plus grand souci , toi, le meilleur de mon trésor et mon unique préoccupation, je t'ai laissé en proie au plus vulgaire voleur. Je ne t'ai serré dans aucun coffre-fort , sinon en un oii tu n'es pas , bien que je sente que tu y es, dans le doux écrin de mon cœur que tu peux quitter à ton gré. Encore ai-je bien peur qu'on ne t'enlève do là, car la probité se fait voleuse pour une si chère prise. LUI Je suis comme le riche qu'une clef bénie peut mettre en présence du doux trésor qu'il cache, et qui ne veut pas le contempler à toute heure de peur d'émousser le piquant aiguillon du plaisir rare. Aussi bien les fêtes sont d'autant plus solennelles et recherchées qu'elles sont placées dans l'étendue de l'année à de lointains intervalles ; elles sont espacées comme des pierres précieuses, ou comme les joyaux à effet dans un collier.

84 SONNETS. Ainsi le temps où je vous possède est comme ma cassette, à moi ; il est comme la garde-robe où est cachée ma robe d'apparat, et je réserve pour quelque instant spécial le spécial bonheur de dévoiler de nouveau ces splendeurs emprisonnées. Vous êtes béni, vous dont la perfection donne la béatitude à qui vous a, et Tespérance à qui ne vous a plus. LIV Ainsi, vous êtes pour ma pensée ce qu'est la nourriture pour la vie, ou la pluie bien distribuée pour la terre; et je me débats pour la pacifique possession de vous-même comme un avaro avec ses richesses : Tantôt ayant la fierté de la jouissance, et tantôt ayant peur que le monde fripon ne vole mon trésor; aimant mieux parfois être avec vous seul, parfois préférant que l'univers puisse voir mon bonheur; Tantôt tout enivré de votre vue, tantôt tout affamé d'un regard; ne possédant ou ne cherchant d'autres joies que celles que je tiens ou dois recevoir de vous. Ainsi je suis tour à tour languissant ou rassasié, ou dévorant tout, ou privé de tout. LV Doux amour, renouvelle ta force; qu'il ne soit pas dit que tu t'émousses plus vite que l'appétit qui aujourd'hui

SONNKTS. 85 est amorti par la nourriture, mais qui demain reprend son premier aiguillon. Sois ainsi, toi, amour! Quand tu rassasierais aujourd'hui tes yeux affamés jusqu'à ce que la satiété les ferme, regarde demain encore, et n'éteins pas Tardeur de l'amour par un incessant refroidissement. Que ce triste intérim soit comme l'Océan qui sépare les mes où deux nouveaux fiancés viennent chaque jour, en sorte qu'au moment où ils doivent se rapprocher l'entrevue soit plus délicieuse encore ! Oa comparons-le à l'hiver qui» plein d'ennui, donne à la bienvenue de l'été trois fois plus d'attrait et de prix. LVI Épuisé de fatigue, je me mets vite au lit, reposoir cher à lues membres harassés; mais alors commence un voyage <)ans ma tête qui fait travailler mon esprit, quand expire le *^avail de mon corps ; Car alors mes pensées, loin du lieu où je suis, entreprennent vers toi un pieux pèlerinage et tiennent mes paupières languissantes toutes grandes ouvertes, fixées sur *^s ténèbres que les aveugles voient. Là, la vision imaginaire de mon âme présente ton ombre ^ ma vue sans yeux, et ton ombre, comme un bijou pendu ^ la nuit spectrale, fait belle cette nuit noire et en rajeunit i^ vieille face. XV. 6

86 SONNETS. Ainsi, le jour, mon esprit, la nuit, mon flme, à cause de toi, pour moi ne trouvent pas de repos. LVII Comment puis-je revenir en heureuse santé, quand le bienfait du repos m'est refusé, quand l'accablement du jour n'est pas réparé par la nuit, quand mes jours accablent mes nuits, et mes nuits, mes jours? Le jour et la nuit, quoique puissances ennemies, se tendent mutuellement la main pour me torturer, l'un, en me fatiguant, l'autre, en me faisant regretter que cette fatigue n'ait servi qu'à m'éloigner de toi. Je dis au jour, pour lui plaire, que tu brilles et que ta l'embellis, quand les nuages ternissent le ciel : je flatte de même la nuit au teint sombre en lui disant que, quand les astres ne scintillent pas, tu dorés la soirée. Mais, chaque jour, le jour allonge mes chagrins, et, chaque nuit, la nuit fait paraître plus grande l'étendue de ma douleur. LVIII Est-ce ta volonté que ton image tienne mes lourdes paupières ouvertes à la nuit fastidieuse? Désires-tu rompre mon sommeil, quand des ombres qui te ressemblent viennent se jouer de ma vue? Est-ce ton esprit même que tu envoies hors de toi pour

SONNETS. 87 épier mes actes, pour roe surprendre en de honteux et friToles passe-temps, dans un élan impérieux de ta jalousie? Oh! non, ton amour, quel qu'il soit, n'est pas si grand; c'est mon amour qui tient mes yeux éveillés, oui, c'est mon amour profond qui ruine mon repos en se faisant sans oesse pour toi guetteur de nuit : Tu me fais faire le guet, tandis que tu veilles ailleurs, loin de moi et trop près de bien d'autres. LIX C'est surtout quand mes yeux se ferment qu'ils voient le mieux, car tout le jour ils tombent sur des choses indifférentes; mais, quand je dors, ils te contemplent en rêve et, s'éclairant des ténèbres, deviennent lucides dans la nuit. O toi, dont l'ombre rend si lumineuses les ombres, quelle apparition splendide formerait ta forme réelle à la clarté du jour agrandie de ta propre clarté, puisque ton ombre brille ainsi aux yeux qui ne voient pas! Oui, quel éblouissement pour mes yeux de te regarder h la lumière vive du jour, puisque dans la nuit sépulcrale Tombre imparfaite de ta beauté apparaîât ainsi à travers le sommeil accablant à mes yeux aveuglés ! Tous les jours sont nuits pour moi tant que je ne te vois pas; et ce sont de brillants jours que les nuits où le rêve te inontre à moi.

88 SONNETS. LX Si mon être grossier n'était fait que de pensée, la distance injurieuse n'arrêterait pas ma marche ; car alors, en dépit de l'espace, je me transporterais des limites les plus reculées au lieu oii tu résides. Qu'importerait alors que mon pied reposât sur la terre la plus éloignée de toi? ma pensée agile franchirait la terre et la mer aussi vite qu'elle penserait au lieu souhaité. Mais, hélas ! cette pensée me tue que je ne suis pas fait de pensée pour traverser d'un bond les longs milles qui nous séparent, et qu'au contraire» si lourdement composé de terre et d'eau, je dois attendre dans ma douleur le bon plaisir du temps ; Ne tirant rien de ces éléments inertes (10) que des larmes pesantes, insignes de ma double servitude. LXI Les deux autres éléments, l'air subtil et le feu purifiant, sont avec toi partout oii tu résides : le premier, ma pensée ! le second, mon désir! présents-absents, ils filent d'un mouvement rapide. Aussi, quand, plus prompt que les autres, ils sont partis vers toi en tendre ambassade d'amour, mon être, formé de quatre éléments, n'en ayant plus que deux, reste mortellement affaissé sous le poids de la mélancolie,

SONNETS. 89 Jusqu'à ce qu'il recouvre toutes ses forces vives au retour de ces messagers rapides qui reviennent, dès qu'ils sont sûrs que tu vas bien, aussitôt me le raconter. Cela dit, je suis heureux ; mais, à peine satisfait, je les renvoie encore, et vite me voilà triste. LUI Quel hiver a été pour moi ton absence, ô toi, joie de l'année fugitive! quels froids glacés j'ai sentis! quels sombres jours j'ai vus ! partout quel désert gris de décembre ! Et pourtant le temps de notre séparation était le plein été, c'était l'époque où l'automne féconde, chargée de riches moissons, portait dans son sein le gage d'amour du printemps, comme une veuve restée grosse après son mari mort. Mais moi je ne voyais dans cet abondant enfantement qu'une génération orpheline et des fruits sans parents; car c'est près de toi qu'est l'été avec ses plaisirs, et, toi absent, les oiseaux même sont muets. Ou, s'ils chantent, c'est d'un ton si triste que les feuilles pâlisent, craignant que Thiver ne soit proche. LXIII C'est au printemps que j'étais éloigné de vous, alors qu'Avril aux éclatantes couleurs, paré de tous ses atours, animait toute chose d'un tel esprit de jeunesse que le lourd Saturne riait et dansait avec lui.

90 SONNETS. Et pourtant ni les chants des oiseaux, ni les suaves parfums des fleurs les plus diverses en odeur et en nuance, ne pouvaient me faire dire un conte d'été» ou cueillir un seul bouton au giron coquet qui l'offrait ; Je ne m'extasiais pas sur la blancheur des lis, et je n'admirais pas le vermillon profond des roses ; je ne les aimais que comme des formes charmantes dessinées d'après vous, leur modèle à toutes. Mais je me croyais toujours en hiver» et» vous absent» j'ai joué avec elles comme avec votre ombre. LXIV J'ai grondé ainsi la violette précoce : « Suave friponne, où as-tu volé le parfum que tu exhalas » si ce n'est au souffle de mon amour ? Cet éclat empourpré » qui fait le teint de ta joue si douce, tu l'as pris trop grossièrement à ses veines.)o J'ai condamné le lis au nom de ta main » et le bourgeon de la marjolaine comme plagiaire de tes cheveux. Deux roses effarées se dressaient sur leurs épines, Tune, rouge de honte » l'autre, blanche de désespoir : Une troisième » ni rouge ni blanche » les avait volées toutes deux » et à cette dépouille avait ajouté ton parfum ; mais » pour punition, dans tout l'éclat de son épanouissement » elle est dévorée à mort par un ver vengeur. J'ai remarqué d'autres fleurs encore, mais je n'en ai vu aucune qui ne t'ait volé son parfum ou sa couleur.

SONNETS. 91 LIV De quelle substance êtes- vous doué fait,
vous qu'escortent des millions d'ombres étranges? Chaque être n'a qu'une
ombre unique, et vous, qui n'êtes qu'un pourtant, vous prêtez votre ombre à
tout. Qu'on décrive Adonis, et le portrait n'est qu'une pauvre imitation de
vous-même ; qu'on déploie toutes les beautés de l'art sur la joue d'Hélène, et
vous voilà peint à nouveau sous le costume grec ; Qu'on parle du printemps
et de la saison féconde, l'un n'est qu'une ombre de votre beauté, l'autre que
le reflet de votre bonté; et nous vous reconnaissons sous toute forme bénie.
Il n'est pas de grâce extérieure où vous n'ayez quelque part ; mais nul ne
vous ressemble et vous ne ressemblez à nul par la constance du cœur. LIVI
Oh! ne dis jamais que mon cœur t'a trahi, bien que l'absence ait semblé
modérer ma flamme! Je ne puis pas plus facilement me séparer de moi-
même que de mon Ame qui vit dans ton sein. En toi est mon logis d'amour;
et, si j'ai vagabondé comme le voyageur, j'y reviens de nouveau, me
détournant à temps sans que le temps m'ait détourné, et rapportant avec moi
le remède à l'amère qui doit laver ma faute.

92 SONNETS. Ne crois pas, quoique ma nature soit sujette aux faiblesses qui assiègent toutes les créatures de chair, qu'elle fasse jamais la faute extravagante de quitter pour néant tous tes trésors. Car je tiens pour néant ce vaste univers, hormis toi, ma rose ; en lui, tu es tout pour moi.

LXVII Hélas ! c'est vrai, je suis allé de côté et d'autre, et je me suis travesti comme un paillasse; j'ai blessé mes propres sentiments, fait bon marché de ce qu'il y a de plus cher, commis de vieux péchés avec de nouvelles affections. Cela n'est que trop vrai : j'ai jeté à la bonne foi un regard oblique et étranger ; mais, après tout, ces écarts ont donné à mon cœur une jeunesse nouvelle, et les essais du pire ont prouvé ta supériorité. C'est fini maintenant. A toi désormais mon dévouement sans terme. Jamais je ne forcerai plus mon cœur à une expérience nouvelle pour éprouver cette vieille amitié. Tu es le dieu d'amour à qui je me consacre. Donne-moi donc la bienvenue au seuil de mon ciel idéal, à la place la plus pure et la plus aimante de ton cœur.

LIVIII Oh! grondez à mon sujet la fortune, cette déesse coupable de tous mes torts, qui ne m'a laissé d'autre moyen

SONNETS. 93 d'existence que la ressource publique qui nourrit une vie publique. C'est là ce qui fait que mon nom porte un stigmat, et que ma nature est, pour ainsi dire, marquée du métier qu'elle fait» comme la main du teinturier. Ayez donc pitié de moi et souhaitez que je sois régénéré, • Alors que» patient soumis, je boirai la potion de vinaigre prescrite h mon infection. Car il n'est pas d'amertume que je trouve amère, pas de pénitence trop redoublée pour la juste correction de mon mal. Ayez donc pitié de moi, cher ami, et, je vous assure, ce sera assez de votre pitié pour me guérir.

LUX Votre amour et votre pitié couvrent la marque que le scandale vulgaire a imprimée sur mon front. Pourquoi m'inquiéterais-je que d'autres me traitent bien ou mal, si vous jetez l'ombre sur mon imperfection et si vous reconnaissez ma valeur? Vous êtes pour moi tout le monde, et je dois m'efforcer de connaître de votre bouche ou mon blâme ou mon éloge. Comme nul autre n'existe pour moi et que je n'existe pour nul autre, vous seul pouvez modifier en bien ou en mal ma volonté d'acier. Je jette dans un si profond abtme le souci de l'opinion des autres, que je suis sourd, comme la couleuvre, à leurs

94 SONNETS. critiques ou à leurs flatteries. Voyez comme je prends mon parti de leur abandon. Vous dominez si puissamment ma pensée qu'en dehors de vous il me semble que tout le monde est mort. LIX Depuis que je vous ai quitté, mes yeux sont dans mon esprit ; Torgane, qui me dirige en mes mouvements, ne remplit plus qu'imparfaitement sa fonction et est presque aveugle : il semble voir encore, mais en réalité il n'y voit plus; Car il ne transmet plus à mon esprit l'image d'un oiseau, d'une fleur, de la forme quelconque qu'il saisit; mon esprit reste étranger à ces vivants objets, ou du moins il ne s'approprie pas l'impression qu'il reçoit ; Car, s'il voit la chose la plus grossière ou la plus charmante, la plus suave beauté ou la créature la plus difforme, la montagne ou la mer, le jour ou la nuit, le corbeau ou la colombe, il la transforme à votre image. Mon âme, remplie de vous, ne peut contenir rien de plus, et si vrai est mon amour qu'il me fait tout voir à faux. LXXI Est-ce mon âme qui, couronnée en vous, avale ce poison monarchique, l'illusion? ou dois-je croire que mes yeux disent vrai et qu'ils apprennent de mon amour l'alchimie.

SONNSTS. 95 Par laquelle ils changent les monstres et les êtres informes en autant de chérubins qui vous ressemblent, 6 doux être, et transfigurent la laideur en beauté suprême aussi vite que les objets s'assemblent sous leurs rayons? Oh! la première conjecture est la vraie : c'est dans mes regards qu'est l'illusion, et mon âme exaltée s'en enivre très-royalement. Mes yeux savent bien ce qu'elle aime, et ils lui préparent la coupe selon ses goûts. Si c'est du poison qu'ils y mettent, leur crime a pour excuse qu'ils aiment ce poison-là et en boivent les premiers. LIII Os en ont menti, les vers, écrits par moi naguère, qui disaient que je ne pouvais pas vous aimer plus tendrement; c'est qu'alors mon jugement ne voyait pas de motif pour que ma flamme toute incandescente brillât jamais de plus d'éclat. Alors je songeais au temps, à ces millions d'accidents qui se glissent entre les serments, changent les décrets des rois» hflleut la beauté sacrée, émoussent les projets les mieux trempés, et détournent les âmes fortes au cours changeant des choses. Hélas! si je redoutais si fort la tyrannie du temps, que ne me bomais-je à dire : « Je vous aime immensément? d Pourquoi, certain de l'incertitude, ne consacrais-je pas le présent en laissant l'avenir dans le doute? L'amour est un enfant : ne pouvais-je pas parler alors en réservant toute latitude à ce qui grandit encore?

96 SONNETS. LXXIII N'apportons pas d'entraves au mariage de nos âmes loyales. Ce n'est pas de l'amour que l'amour qui change quand il voit un changement, et qui répond toujours à un pas en arrière par un pas en arrière. Oh ! non ! l'amour est un fanal permanent qui regarde les tempêtes sans être ébranlé par elles; c'est l'étoile brillant pour toute barque errante, dont la valeur est inconnue de celui même qui en consulte la hauteur. L'amour n'est pas le jouet du Temps, bien que les lèvres et les joues roses soient dans le cercle de sa faux recourbée ; l'amour ne change pas avec les heures et les semaines éphémères, mais il reste immuable jusqu'au jour du jugement. Si ma vie dément jamais ce que je dis là, je n'ai jamais écrit, je n'ai jamais aimé. LXXIV Dites, pour m'accuser, que je n'ai payé à vos grands mérites qu'un tribut mesquin, que j'ai oublié parfois de rendre hommage à cette amitié si chère à laquelle tous les liens m'enchaînent de jour en jour, Que j'ai fréquenté des esprits inconnus, et concédé au monde vos droits chèrement acquis, que j'ai hissé ma voile à tous les vents qui devaient m'emporter le plus loin possible de votre vue.

SONNETS. 97 Enregistrez et mes fautes volontaires et mes erreurs ; accumulez les présomptions sur les preuves évidentes ; fixez sur moi un regard sévère, mais ne me frappez pas de votre haine éclatante. Car j'allègue pour ma défense que mon but unique était d'éprouver la constance et la vertu de mon amour pour vous. LXXV De même que, pour rendre l'appétit plus vif» on s'excite le palais avec des breuvages acides, et que, voulant prévenir un malaise inconnu, on s'indispose en se purgeant pour éviter une indisposition ; De même, plein de votre inépuisable douceur, j'ai assaisonné ma nourriture de sauces amères, et, gorgé de bien-être, j'ai trouvé une sorte de soulagement à me rendre malade pour recouvrer mon goût naturel. Ainsi, la prévoyance de ma tendresse, pour conjurer des maux qui n'existaient pas encore, a eu recours à des fautes certaines et a fait prendre médecine à une santé qui, excédée du bien, voulait être guérie par le mal. Mais j'ai appris par là, et je trouve la leçon bonne, que les drogues empoisonnent celui qui est tombé malade de vous. LXXVI Que de fois je me suis abreuvé de larmes de sirène, distillées d'alambics aussi noirs que l'enfer! appliquant les

98 SONNETS. craintes sur les espérances, les espérances sur les craintes, perdant toujours à chacune de mes victoires ! Quelles misérables erreurs mon cœur a commises, alors qu'il se croyait au comble du bonheur! Comme mes yeux ont été jetés hors de leur sphère, dans la distraction de cette fièvre délirante ! 0 bénéfice du mal! j'ai reconnu ainsi que le pire fait paraître le bien meilleur, et que l'amour en ruine, une fois restauré, reparaît plus beau, plus fort, plus grand qu'il n'était d'abord. Ainsi, je reviens par rebut à mon bonheur, et je gagne par le mal trois fois plus que je n'ai perdu.

LXXVII Les torts que vous eûtes un jour me réconcilient avec vous maintenant. Le souvenir du chagrin que vous me fîtes sentir alors doit forcément me faire plier sous le remords, si mes nerfs ne sont pas de cuivre ou d'acier. Car, pour peu que vous ayez souffert de mes torts ce que j'ai souffert des vôtres, vous avez passé des heures d'enfer. Et moi, cruel, qui n'ai pas un seul instant songé à tout le mal que m'avait fait votre faute ! Ah! pourquoi Tombre de mon désespoir n'a-t-elle pas rappelé à ma sensibilité profonde quelle blessure fait une vraie douleur, et ne vous a-t-elle pas offert plus tôt, comme vous-même me l'aviez offert, le baume du repentir qui panse les cœurs blessés?

SONNETS. 99 Mais enfin votre faute devient une rançon : la mienne rachète la vôtre, la vôtre doit racheter la mienne. LIIVIII Ta glace te montrera comment s'usent tes beautés ; ton cadran, comment se perdent tes minutes précieuses. Ces feuilles blanches porteront l'empreinte de ton esprit, et ce livre contiendra pour toi une science (11). Les rides, que ta glace te montrera fidèlement, te feront souvenir des tombes béantes : le pas furtif de l'ombre sur le cadran te fera connaître la marche clandestine du temps vers l'éternité. Eh bien, ce que ton souvenir ne peut garder, confie-le à ces pages vides : tu y retrouveras bercés les enfants sortis de ton cerveau, en prenant de ton Ame une connaissance nouvelle. Ces mémoires, chaque fois que tu les consulteras , te seront utiles et feront la richesse de ce livre. LXXIX Les tablettes que tu m'as données, toi, sont dans mon cerveau, toutes remplies de mémoires ineffaçables qui survivront à ce vain état de choses, par delà toutes les dates, jusqu'à éternité; Ou qui dureront, du moins, tant que ma cervelle et mon cœur garderont de la nature la faculté de subsister ; jus

100 SONNETS. qu'au jour où Tune et l'autre livreront à la rature de l'oubli sa part de toi, ton souvenir ne peut se perdre. Ce pauvre registre que je te donne ne peut en tenir autant que celui de mon âme, et je n'ai pas besoin de memento pour faire le bilan de ta chère amitié. Je serais bien imprudent de l'extraire de moi, pour le confier en double à ces tablettes. Avoir un auxiliaire pour me souvenir de toi, ce serait admettre que je puis t'oublier. LXXX Non y tu ne te vanteras pas de me faire changer, 6 Temps ! Tes pyramides, reconstruites sur de nouvelles assises, n'ont pour moi rien de surprenant, rien d'extraordinaire : elles ne sont que les revêtements d'une matière antérieure. Notre destinée est brève, et c'est ce qui fait que nous admirons ces choses que tu nous donnes comme antiques; et nous les croirions faites tout exprès pour nous, plutôt que de nous rappeler qu'elles étaient connues auparavant. Je fais fi de toi et de tes registres, et je ne m'étonne ni de ton présent ni de ton passé. Je ne vois que mensonge dans ces monuments que tu défais et refais dans ta hâte continuelle. Pour moi, je fais le vœu, le vœu pour toujours, d'être constant, en dépit de toi et de ta faux.

SONNETS. ;iOi LXXXI Si mon amour n'était qu'un enfant royal,
il pourrait être déshérité comme un bAtard de la fortune; il subirait
l'alternative de la faveur et de la fureur du temps, comme les ronces ou
comme les fleurs qui s'entassent sous la faucille. Non» mon amour a été
élevé loin de tout accident. U n'est pas gêné par la pompe souriante, et ne
peut tomber sous le souffle du mécontentement servile, dont notre époque
semble provoquer chez nous la mode. Il ne craint pas la politique, cette
hérétique, qui no travaille que sur des contrats de quelques heures : dans les
régions supérieures où il se dresse, la chaleur ne peut pas plus le grandir,
que la pluie le noyer. Je laisse l'épreuve de ces vicissitudes aux bouffons du
temps dont la mort est un bien et dont la vie n'a été qu'un crime. LXXXII A
quoi me servirait-il déporter un dais au-dessus de mon amour, et de rendre à
ce qui est extérieur des honneurs superficiels? Â quoi bon poser de vastes
assises pour une éternité à laquelle couperont court la ruine et la mort? N'ai-
je pas vu les fermiers de la forme et de la beauté s'épuiser complètement à
leur payer une renie trop forte, XV. 7

102 SONNETS. et, perdant leur grâce naturelle sous des charmes
frelatés, se ruiner, riches pitoyables, dans l'admiration d'eux-mêmes? Non !
laisse-moi seulement te sentir dans ton cœur. Accepte mon affection, pauvre
mais sincère offrande, où nul autre que toi n'a part et où l'art n'est pour rien,
simple doti de mon âme en échange de ton âme ! Arrière, temps, délateur
suborné! c'est quand ta l'accuses le plus violemment, qu'une âme fidèle
reconnaît le moins ton contrdile. LXXXIU Ceux qui ont le pouvoir de faire
le mal et ne le font pas, ceux qui n'exercent pas la puissance qu'ils semblent
le plus avoir, ceux qui, remuant les autres, sont eux-mêmes comme la
pierre, immuables, froids-et lents à la tentation, Ceux-là héritent
légitimement des grâces du ciel et économisent les richesses de la nature.
Us sont les seigneurs et maîtres de leur visage, et les autres ne sont que les
intendants de leur excellence. La fleur de l'été est un parfum pour l'été, bien
que pour elle-même elle ne fasse que vivre et mourir. Mais que cette fleur
viene à se flétrir, la plus vile ivraie en éolipsera la valeur. Car les plus
douces choses s'aigrissent par Tabus, et les lis qui pourrissent sont plus
fétides que les ronces.

SONNETS. IOS LXXXIV Qael charme et quelle grâce tu donnes à la faute, qui, comme le ver dans la rose odorante, fait tache & la beauté de ton nom florissant ! Oh ! de quels parfums tu embaumes tes péchés ! La langue, qui raconte l'histoire de tes jours, en faisant sur tes fantaisies de lascifs commentaires, ne peut te déprécier que par une sorte de louange ; car ton nom qu'elle nomme sanctifie la médisance. Oh ! quelle résidence splendide ont les défauts qui t'ont choisi pour demeure ! Là, un voile de beauté couvre toutes les taches et tout ce que l'œil peut voir prend de la séduction. Ménage, cher cœur, ce large privilège : la lame la mieux trempée, mal employée, s'émousse. LXXXV Pour les uns, ton défaut est la jeunesse ; pour d'autres, la coquetterie ; pour d'autres, ta grâce est dans ta jeunesse et tes doux caprices ; mais grâces et défauts, quels qu'ils soient, sont plus ou moins aimés : tu fais de tes défauts des grâces dont tu te pares. Au doigt d'une reine qui trône, le plus vil bijou est toujours estimé : de même, les erreurs que l'on découvre en toi se transforment en vérités et passent pour louables.

104 SONNETS. Oh! combien d'agneaux attraperait le loup cruel»
s'il pouvait se déguiser en agneau ! Et combien d'admirateurs tu pourrais
égarer» si tu usais pleinement de tout ton prestige! Mais n'en fais rien : je
t'aime de telle sorte que» comme tu es à moi» à moi est ta réputation (12).
LXXXVI Ce que les yeux du monde voient de toi» n'a rien que la pensée
intime puisse réformer : toutes les langues, qui sont voix de l'Ame» te
rendent cet hommage, forcées à la vérité par l'aveu même de tes ennemis.
Ta personne extérieure est donc couronnée de la louange extérieure ; mais
ces mêmes langues, qui t'accordent ainsi ce qui t'est dû, étouffent cet éloge
sous des exclamations toutes différentes, quand la critique se porte au delà
de ce qui s'offre aux yeux. Le monde veut juger la beauté de ton Ame» et,
dans ses conjectures, il la mesure à tes actions ; alors, quelque favorables
que te soient ses yeux, ses pensées malveillantes prêtent à ta fleur
charmante l'odeur de la ronce nauséabonde. Mais pourquoi son parfum
n'est-il pas apprécié comme son éclat? La raison» c'est qu'elle devient
commune. LXXXVII. Ah! pourquoi mon bien-aimé vivrait-il avec la
corruption» et honorerait-il le sacrilège de son patronage» en

SONNETS. 105 sorte que le péché obtiendrait par lui un avantage décisif et se parerait de sa société ? Pourquoi le fard imiterait-il le teint de ses joues, et plagierait-il, par une copie inanimée, leurs vives couleurs? Pourquoi la pauvre beaufé chercherait-elle indirectement les reflets de la rose, quand elle a la rose vraie? Pourquoi, maintenant que la nature est ruinée partout, irait-il l'appauvrir du sang qui rougit ses veines vivantes? Il est la dernière ressource de la nature, qui, de tous les trésors dont elle était fière, n'a plus que les siens pour vivre. Oh! elle le garde, lui, pour montrer comme elle était riche, au temps jadis, avant ces jours désastreux.

LXXXVIII Ainsi, sa joue est la mappemonde du passé, de l'époque où la beauté vivait et mourait comme les fleurs, avant que ces ornements bâtards que Ton porte osassent se montrer sur un front vivant; Avant que les tresses d'or des morts, propriété des sépulcres, fussent coupées pour vivre une seconde vie sur une seconde tête, et que la toison de la beauté morte fît la panire d'une autre (13). En lui apparaissent encore ces temps antiques et sacrés où la beauté sans ornements était elle-même et naturelle, ne faisant pas son été d'un printemps étranger, et ne volant pas au passé sa décoration neuve.

106 SOMNSTS. Lui, la nature le garde oomme la carte qui montre à Tart menteur ce qu'était la beauté autrefois. • LXXXIX Que tu sois blâmé, ce n'est pas un défaut chez toi, car la supériorité a toujours été la cible de la calomnie. La beauté a pour ornement le soupçon, ce corbeau qui vole dans l'air le plus pur du ciel. Pourvu qu'il soit réel, la calomnie ne fait que rendre plus évident un mérite que le temps consacre ; car le ver du mal aime les plus suaves bourgeons, et tu lui présentes un printemps pur et sans tache. Tu as traversé les embûches de la jeunesse ; tu en as évité les attaques ou les as supportées en vainqueur. Pourtant l'éloge qui te revient ne peut t'appartenir au point d'enchatner l'envie qui va grandissant toujours. 8i le soupçon de la malveillance ne masquait pas ta splendeur, tq posséderais seul le royaume des cœurs. XC Contre le temps, si jamais ce temps arrive, où je te verrai sévère pour mes défauts, où ton affection réglera son compte avec moi, poussée à ce calcul par des considérations réfléchies ; Contre le temps où tu passeras devant moi comme un étranger, et où tu me salueras à peine d'un rayon de tes

SONNETS. 107 yeux ; où ton amour, cessant d'être ce qu'il était, invoquera les arguments d'un grave parti pris; Contre ce temps-là, je me fortifie dès h présent dans la connaissance du peu que je vaux, et je lève la main contre moi-même pour maintenir le bon droit de ton côté. Pour m'abandonner à ma misère, tu as la force des lois, puisque je ne puis alléguer de motif pour que tu m'aimes. XCI Quand tu seras d'humeur à me dédaigner, et que tu verras mon mérite de l'œil du mépris, je combattrai de ton côté contre moi-même, et je prouverai ta vertu en dépit même de ton parjure. Parfaitement éclairé sur ma propre faiblesse, je pourrai faire à ta décharge le récit des fautes cachées dont je suis coupable, afin qu'en me perdant tu gagnes une nouvelle gloire. Et moi aussi, je gagnerai à ta décision : car, concentrant sur toi toutes mes pensées aimantes, le tort que je me ferai à moi-même, faisant ton avantage, fera le mien par contrecoup. Tel est mon amour, et je t'appartiens de telle façon que, pour ton bien, je prendrai sur moi tout le mal. XGII « Dis que tu m'as quitté pour un défaut quelconque, et j'ajouterai un commentaire à ton accusation. Dis que je suis

108 SONNETS. boiteux, et je trébucherai soudain, sans faire aucune défense contre tes arguments. Afin de couvrir d'un prétexte une rupture désirée, tu ne pourras, amour, faire pour ma disgrâce la moitié de ce que je ferai : sachant ta volonté, j'étranglerai notre liaison, et j'aurai l'air d'un étranger. Je serai absent de tes promenades ; et, sur mes lèvres, ton doux nom bien-aimé ne se posera plus jamais, de peur, indigne profane, que je ne lui fasse tort, en parlant par hasard de notre vieille liaison. Pour toi, contre moi-même, je m'engage à un réquisitoire, car je ne dois jamais aimer qui tu hais. XCIII Donc hais-moi, si tu veux; maintenant, si jamais. Maintenant que le monde est ligué pour contrarier ma vie, joins-toi à la rancune du sort, fais-moi plier tout de suite, et ne viens pas m' accabler après coup. Ah ! quand une fois mon cœur aura échappé à ce désastre, n'arrive pas à Tarrière-garde du malheur vaincu. Ne donne pas à une nuit de vent un lendemain de pluie, en ajournant la catastrophe préméditée. Si tu veux m'abandonner, ne tarde pas à le faire; n'attends pas que les autres petites misères aient satisfait leur dépit, mais arrive au premier rang. Ainsi je goûterai tout d'abord le pire de ce que me réserve la fortune.

SONNETS. 109 Et les autres coups du malheur, qui me font
l'effet de malheurs, ne me le paraîtront plus, quand je t'aurai perdu. XGIV
Les uns se glorifient de leur naissance, d'autres de leur talent, d'autres de
leur richesse, d'autres de leur vigueur corporelle, d'autres de leurs vêtements
enlaidis à la mode nouvelle, ceux-ci de leurs faucons et de leurs chiens,
ceux-là de leurs chevaux ; Il n'est pas de goût qui ne comporte une
satisfaction à laquelle il trouve une joie sans égale; mais aucune de ces
jouissances n'est la mesure de la mienne, et je les centuple toutes dans un
bonheur suprême. Ton affection me rend plus noble qu'une haute naissance,
plus riche que l'opulence, plus élégant que les vêtements coûteux, plus
joyeux que faucons ou que chevaux. En te possédant, je me vante de toutes
les fiertés humaines. Misérable en ceci seulement que tu peux m'enlever
tout cela et me faire le plus misérable du monde ! xcv Mais va, démène-toi
pour te dérober à moi. Tu m'appartiens sûrement jusqu'au terme de ma vie.
Ma vie ne durera pas plus longtemps que ton affection, car c'est de ton
affection pour moi qu'elle dépend. Donc quel besoin ai-je de craindre la
pire de tes cruautés

110 SONNETS. téSy puisque la moindre d'entre elles doit
terminer ma vie? Je le vois, mon existence n'est pas de celles qui dépendent
de ton humeur. Tu ne peux pas me torturer de ton inconstance, puisque je
dois succomber à ta première désertion. Oh! l'heureux privilège que j'ai là»
heureux d'avoir ton affection» ou heureux de mourir ! Mais quel bonheur
est assez pur pour n'avoir pas de tache à craindre? Tu peux me trahir sans
que j'en sachfi rien. XCVI Ainsi je pourrai vivre en te supposant fidèle,
comme un mari trompé ; ainsi, le visage de l'amour pourra me sembler
encore l'amour, malgré ton inconstance» et ton regard être avec moi, et ton
cœur être ailleurs. Car la haine ne pouvant vivre dans tes yeux, je ne pourrai
pas lire en eux ton changement. Chez beaucoup, l'histoire des trahisons du
cœur est écrite dans un regard, une moue, un froncement, une ride étrange ;
Mais le ciel a décrété, en te créant, qu'une douce sympathie respirerait
toujours sur ta face ; quelles que soient tes pensées ou les épotions de ton
cœur^ ton regard ne peut jamais exprimer que la douceur. Oh ! comme ta
beauté serait pareille à la pomme d'Eve» si tQ çuavg vert)! ne répondait p\$\$
à ton appdrenpç !

SONNETS. 1 1 1 XCVII. Étant votre serf, ai-je autre chose à faire qu'à attendre les heures et les moments de votre caprice? Je n'ai pas de temps précieux à dépenser, pas de service à faire, jusqu'à ce que vous les réclamiez. Et je n'ose pas gronder l'heure qui n'en finit pas, quand, ô mon souverain, je regarde l'horloge en vous espérant, et je n'accuse pas les amertumes de l'acre absence, quand une fois vous avez dit adieu à votre serviteur. Et je n'ose demander à ma pensée jalouse où vous pouvez être et où vos affaires vous supposent. Mais, comme un triste serf, j'attends et ne pense rien, sinon comme vous rendez heureux ceux avec qui vous êtes. Si fou est mon amour que dans ce qui vous plait, quoi que vous fassiez, il ne voit rien de mal. XGVIII Que Dieu, qui tout d'abord me fit votre serf, me garde de contrôler même par la pensée vos heures de plaisir, ou d'implorer de vous le compte de vos moments ! ne suis-je pas votre vassal, tenu d'attendre votre loisir? Oh ! puissé-je, soumis à un signe de vous, supporter la prison d'absence que me fait votre liberté! puisse ma patience, apprivoisée à la souffrance, subir chaque contretemps sans vous accuser d'un tort ! Allez où il vous plaira : votre charte est si large que vous

112 SONNETS. avez à vous seul le privilège de votre temps.

Faîtes ce que vous voudrez ; c'est à vous de vous pardonner à vous-même le crime d'égoïsme. Moi, je suis fait pour attendre, bien que l'attente soit un enfer, et je ne blâme pas votre plaisir, innocent ou coupable. XCIX Je t'ai si souvent invoqué pour ma muse, et tu as donné à mes vers une aide si éclatante, que toutes les autres plumes ont pris exemple sur moi et répandent leur poésie sous ton patronage. Tes yeux qui ont appris à un muet à chanter si haut et à la lourde ignorance à voler dans les airs, ont ajouté des plumes à l'aile de la science et donné au talent une double majesté. Toutefois sois fier surtout de mon œuvre, car elle est due à ton influence et née de toi. Dans les travaux des autres tu ne fais qu'élever le style et ennoblir leur art de tes grâces suaves. Mais tu es tout mon art, à moi, et tu exaltes jusqu'à la science mon ignorance grossière. Tant que seul j'ai invoqué ton aide, mon vers seul a possédé toute ta gentille grâce ; mais maintenant mes nombres gracieux sont déçus, et ma muse malade cède la place à une autre.

SONNETS. 113 Je conviens, doux amour, que ton aimable sujet
mérite le travail d'une plume plus digne ; pourtant ce qu'invente sur toi ton
poète, c'est à toi qu'il le dérobe pour te le restituer. Il te prête la vertu, et il a
volé ce mot-là à ta conduite ; il te donne la beauté, et il l'a trouvée sur ta
joue : il ne peut t'apporter un éloge qui ne respire en toi. Donc, ne le
remercie pas de ce qu'il dit, puisque c'est toi-même qui acquittes sa dette
envers toi. CI Comment ma muse pourrait-elle manquer de sujet tant que de
ton soufQe tu verses dans mon vers ton ineffable argument, trop parfait
pour être confié à un papier vulgaire? Oh ! remercie-toi toi-même, si tu
trouves chez moi rien qui vaille la peine que tu le lises ; car quel est l'être
assez muet pour ne rien pouvoir te dire, quand toi-même tu donnes la
lumière à son invention ? Sois pour lui la dixième muse, dix fois plus
puissante que ces neuf vieilles, invoquées par les rimeurs : et celui qui
t'invoquera produira des nombres éternels qui survivront aux dates
lointaines. Si ma muse légère charme l'avenir curieux, qu'à moi en soit la
peine, mais à toi l'éloge ! Cil Oh ! que je me sens faible en écrivant sur
vous, quand

1 1 4 SONNRTS. je sais qu'un esprit supérieur fait usa^ de totre nom et emploie toute sa puissance à le chanter , enchaînant ma langue en parlant de votre gloire ! Mais puisque votre perfection , vaste comme l'océan, peut porter la plus humble comme la plus fière voile, ma barque impertinente, bien inférieure à la sienne, se hasarde volontiers sur votre 'immensité. Votre plus mince appui sufQt à me tenir à flot, tandis qu'il vogue sur votre abime insondable. Si je naufrage, je ne suis qu'un mauvais bateau; lui, il est de haut bord et de grandiose voilure. Si donc il réussit et si je chavire, mon pire malheur aura été de périr par amour. cm Je conviens que tu n'es pas marié à ma muse, et qu'ainsi tu peux sans crime jeter les yeux sur ces phrases de dédicace que les écrivains adressent à leur héros, — bénédictions de tous les livres ! Tu es aussi accompli par la science que par la beauté , et tu trouves tes mérites au-dessus de mes éloges ; aussi estu forcé de demander un portrait plus éclatant à des peintres plus en vogue. Fais, amour! mais quand ils auront imaginé toutes les touches forcées que peut fournir la rhétorique, tu n'auras trouvé de vraie sympathie pour ta perfection si vraie que dans le langage simplement vrai de ton véridique ami.

SONNETS. 115 Et leur peinture grossière conyiendrait mieux à des Joues oii le sang manque : chez toi, elle fait abus. CIV Je n'ai jamais vu que vous eussiez besoin de fard ; aussi n'en mets-je point à votre belle figure. J'ai trouvé ou cru trouver que votre créance excédait l'offre misérable de la poésie. Aussi ai-je endormi ma muse à votre sujet, afin que vous-même, resté debout, vous pussiez bien démontrer combien une plume vulgaire est insuffisante pour parler des mérites qui fleurissent en vous. Ce silence, vous me l'avez imputé à crime, mais ce sera ma plus grande gloire d'être resté muet ; car, en ne disant rien, je ne dépare pas cette beauté à qui tant d'autres, en voulant donner la vie, n'apportent qu'une tombe. Il y a plus de vie dans un seul de vos beaux yeux que dans tous les éloges imaginés par deux de vos poètes. CV Quel est le plus éloquent ? qui en peut dire plus que ce riche éloge : Vous seul êtes vous ? C'est dans ces termes-là qu'est muré le trésor qui peut offrir du vôtre un équivalent. Elle est d'une pénurie misérable, la plume qui ne prête pas un peu d'éclat à son sujet ; mais celui qui parle de vous, s'il peut dire que vous êtes vous, ennoblit assez son récit. Qu'il se borne à copier ce qui est écrit en vous^ sans

116 SONNETS. empirer les traits que la nature a bits si purs ; et un tel portrait fera acclamer son génie et partout admirer son style. Vous ajoutez une malédiction aux bénédictions de votre beauté par cet amour do Téloge qui vous vaut des éloges indignes. CVI Ma muse, bouche close, garde discrètement le silence, tandis que votre louange, compilée en riches commentaires, est gravée à jamais avec une plume d'or sur une phrase précieuse taillée par toutes les muses. Je pense de belles pensées, tandis que les autres écrivent de belles paroles, et, comme un clerc illettré, je crie toujours : Amen! à chaque hymne qu'un esprit supérieur vous apporte sous la forme achevée d'une plume raCQnée. Quand je vous entends louer, je dis : Cest cela ! c'est vrai! et j'ajoute quelque chose au dernier mot de l'éloge, mais c'est dans ma pensée, oîi mon amour pour vous, refoulant toute parole, garde toujours le premier rang. Donc, appréciez chez les autres le souffle des paroles, et chez moi le langage réel des pensées muettes. CVII Est ce cette poésie grandiose, dont la voile flère a entrepris la capture de vos trop précieux trésors, qui a enterré dans

SONNETS. 117 mon cerveau mes mûres pensées, et leur a donné pour tombe la matrice où elles étaient nées? Est-ce cet esprit, à qui les esprits ont appris à écrire des choses surhumaines, qui m'a frappé à mort? Non, ni lui, ni les compères qui la nuit lui prêtent leur aide, n'ont effaré ma poésie (14). Ni lui, ni cet affable spectre familier qui le leurre nuitamment de ses inspirations, ne peuvent, en vainqueurs, se vanter de mon silence. Ce n'est pas la crainte de ce rival qui m'a paralysé. Hais» dès que votre patronage a rehaussé sa poésie, la mienne n'a plus eu de sujet ; et c'est ce qui l'a fait languir. / CVIII Adieu ! tu es un bien trop précieux pour moi, et tu sais trop sans doute ce que tu vaux : la charte de ta valeur te donne la liberté, et tes engagements envers moi sont tous terminés. Car ai-je d'autres droits sur toi que ceux que tu m'accordes? Et oh sont mes titres à tant de richesses? Rien en moi ne peut justifier ce don splendide, et aussi ma patente m'est-elle retirée. Tu t'étais donné à moi par ignorance de ce que tu vaux ou par une méprise sur mon compte. Aussi, cette grande concession, fondée sur un malentendu, tu la révoques en te ravissant. XV. 8 y •■-:■ . \ « f ..■< ' I* ' ..." » • ." . . ^

118 SONNETS. Ainsi, je t'aurai possédé, comme dans l'illusion
ihtàï rôve : roi, dans le sommeil, mais, Àù réveil, plus iiebl CIX Si tu survis
à mon existence résignée^ tilOrs HfÊiè It tilMt brutale couvrira mes os de
poussière, et si par hasard tu relis une fois encore ces ^auvr^s ittéchUAts
fèfs v!e Wa toi disparu. Compare-les aux meilleures œuvres du jtyur, %l\
ftidlletMv ils au-dessous de toutes, garde-les par égard pour moi, sinon pour
leur poésre, dé{Mi9\$é^ par Tei^sor de plui !ièurerux fentes. Oh ! daigne
alors en ma faveur faire seulement cette réflexion charitable : « Si la muse
de mon ami avait grandi en même temps que ce siècle^ ^n amour lui aurait
donné un enfant plus beau, digne de marcher dans les rangs d'un meilleur
équipage; « Mais, puisqu'il est moii et que les poètes font mieux que lui, je
veux les lire, eux, pour leur style, et lui, pour son amour ! » ex Pauvre âme,
centre 4e ^Ëia Wrfe ^ëctfèl^e, jdttfet ^es puissances rebelles qui
t'enveloppent, '^poofqu* pMfe-te intérienrement et te laisses-tu dépérir,
en'j>eignarit*testHttft extérieurs de si coûteuses couleurs ?

SONNETS. 119 Pourquoi, ayant un loyer si court , fais-tu de si grandes dépenses pour ta demeure éphémère ? Est-ce pour que les vers, héritiers de ce superflu, mangent à tes frais? La fin de ton corps est-elle la tienne ? Ame, vis donc aux dépens de ton esclave, et laisse-le languir pour augmenter tes trésors. Achète la durée divine en Tendant des heures de poussière. Nourris- toi au dedans, et ne t'enrichis plus au dehors. Ainsi tu te nourriras de la mort qui se nourrit des hommes ; et, la mort une fois morte, tu n'auras plus rien de mortel. CXI Où donc es-tu, muse, pour oublier si longtemps de parler de celui qui te donne toute ta puissance? Dépenses-tu ta furie à quelque indigne chant, couvrant d'ombre ta poésie pour mettre la lumière sur de vils sujets ? Reviens, muse oublieuse^ «et vite rachète par de nobles accents le temps si futillement passé ; chante à l'oreille de ceci 'Qui estime tes lais et qui adonne à ta plume talent «et «rgument. Debout, muse rétive. Vois, sur le doux fïmage de tton bien-aimé, si le Temps n'a pas gravé quelque ride. S'il l'a fsit, couvre ses ravages de ta satire, et fais de ses «trophées la risée de l'univers.

120 SONNETS. Donne la gloire à mon ami plus vite que le Temps ne lui retire la vie, et pare ainsi les coups de sa faux crochue. CXII 0 muse truande ! quelle sera ta pénitence pour avoir ainsi négligé tant de vertu colorée de tant de beauté? Beauté et vertu appartiennent toutes deux à mon amour ; toi, tu lui appartiens aussi, et c'est ce qui t'ennoblit. Réponds, muse ; vas-tu par hasard me dire que la vertu n'a pas besoin de couleur pour en couvrir sa couleur, ni la beauté de pinceau pour manifester sa réalité, mais que la perfection, pour être la perfection, doit toujours être sans mélange? Quoi! parce qu'il n'a pas besoin d'éloge, vas-tu devenir muette? Ne donne pas ce prétexte à ton silence, car il ne tient qu'à toi de faire vivre mon ami au delà d'une tombe dorée, et de le faire louer par les siècles futurs. Allons! muse, à l'œuvre ! je vais t'apprendre à le faire voir à l'avenir tel qu'il apparaît aujourd'hui. CXIII Mon amour s'est fortifié, quoique plus faible en apparence : je n'aime pas moins, bien que je semble moins aimer. C'est faire marchandise de ce qu'on] aime que d'en publier partout à haute voix la riche estimation. Notre amour, tout nouveau, n'était encore qu'à son printemps, quand j'avais coutume de le saluer de mes. lais,

SONNETS. 121 semblable à Philomèle qui chante au front de Tété et qui retient sa voix à la venue d'une saison plus mûre. Non pas que Tété soit moins charmant alors qu'à l'époque où elle berçait la nuit de ses hymnes douloureux ; mais c'est que toutes les branches fredonnent une musique rustique, et que les plus suaves choses perdent leur charme à devenir communes. Aussi, comme l'oiseau, je retiens quelque temps ma langue de peur que vous ne vous lassiez de mes chants. CXIV Hélas! quelle pauvreté montre ma muse, pour que, présentant une telle ampleur à son inspiration, mon sujet soit plus beau dans sa nudité que sous les éloges dont elle le couvre! Oh! ne me blâmez pas si je ne puis plus écrire ! Regardez dans votre miroir, et vous y verrez un visage dont la perfection excède absolument mon invention grossière, énerve ma poésie et fait ma confusion. Ne serait-il pas coupable, en tâchant de l'embellir, de dégrader un sujet si beau par lui-même ? Car mes vers n'ont pas d'autre but que de parler de vos grâces et de vos dons . Et tout ce qu'il en peut tenir dans mon vers n'est rien, non, rien, à côté de ce que vous montre votre glace, quand vous y regardez.

122 SCHILLER. CŒV Qu'on De traite pas mon amour d'idolâtrie,
ni mon bien-aimé d'idole, parce que mes chants et mes louanges, sans cesse
dédiés à lui, ne parlent que de lui, encore et toujours les mêmes ! Charmant
est mon bien-aimé, aujourd'hui comme demain, constant à jamais dans sa
merveilleuse excellence: aussi ma poésie, forcée à la constance, n'exprimant
qu'une seule chose, ne connaît pas la digression. Beauté, bonté, vertu, voilà
tout mon sujet. Beauté, bonté, vertu, voilà mon refrain en mots divers, et
c'est dans la variante que je dépense mon imagination. Thème merveilleux
que cette trinité en une seule personne ! Beauté, bonté, vertu, ont longtemps
vécu séparées; et c'est la première fois que toutes trois sont réunies. CXVI
Pourquoi ma poésie est-elle ainsi dénuée des caprices nouveaux, et se
garde-t-elle ainsi des variations et des changements subits ? Pourquoi, selon
la mode du moment, ne tourné-je pas les regards vers les méthodes
nouvelles et les formules étrangères (18) ? ^ Pourquoi suis-je un écrivain
toujours un, toujours identique, et fais-je garder à mon idée son vêtement
habituel, si bien que chaque mot dit presque mon nom, en trahissant sa
naissance et son origine ?

The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate

SONNETS. 1 23 0\k ! sac^ez-4Q, dûUJç amour» p'est quo you\$ m'inspiruz tonJOQPS, fi\ que TOUS êtes, »vee moQ ^mour, won itnique argument. Aussi, tout mon mérite se borne à habiller les Tîaiiz mot9à B^uf et à fairç servir d^raehf oe quia servi déjà. Gftr, semblable au soleil qui est chaque jour neuf et vieu^, mop «niQur r^t tOHJQunt le» cMe^ iik dites. CXVII Lorsque, dans la chronique des temps évanouis, je vois la description des plus obarmantes créatures, et les vieilles riies qqe la beauté a inspirées en l'honneur de nobles dames et d'aimables chevaliers qui ne sont plus, Alors, dans l'esquisse oh sont peintes les formes suprêmes de la beauté, la main, le pied, la lèvre, l'œil, le front, je sens que les mattres aPPJeps essayaient d'exprimer la beauté dont vous êtes aujourd'hui Tidéal. Aifud, toutes leurs louanges ne sont que des prophéties da notre temps et des ébauches de vous. Et, comme ils ne vous voyaient qu'avec les yeux qui devinent, ils n'en savaient pas assez pour vous chanter dignement. Qunt h nous, qui maintenant vous contemplons face à faMf flous ayons des yeux pour admirer, mais pas de langue pour louer. CXVIII S'il ^t vrai qn'U n'y a ^ieq de nouveau, mais que tout ce qui existe a existé d'abprd, qu^U^ décaptipn fo^r QOtf^

124 SONNETS. cerveaa qui, dans le trayail de l'inventioD, porte à son insa pour la seconde fois le fardeau d'un enfant déjà né! Oh ! que l'histoire ne peut-elle, en ramenant mes regards dans le passé, par delà cinq cents révolutions de soleil, me montrer votre image dans quelque livre ancien, daté des premiers temps où la pensée fut fixée par des caractères ! Que ne puis-je voir ce qu'a pu inspirer au monde antique cette prodigieuse apparition de votre personne, et savoir ainsi si nous sommes en progrès ou en décadence, ou si la révolution n'est qu'une répétition ! Oh ! j'en suis sûr, les esprits des époques primitives ont donné la louange de l'admiration à des objets moins parfaits que vous. CXIX 0 mon aimable enfant, toi qui tiens en ton pouvoir le sablier capricieux et qui joues avec l'heure, cette faux du temps, toi qui vis de ravages et ne montres autour de toi que des cœurs flétris à mesure que tu grandis ! Si la nature , cette souveraine qui règne sur des ruines, te retient près d'elle à chaque pas que tu fais en avant, c'est qu'elle te garde dans le but de tromper par la ruse le temps et de tuer les heures misérables. Pourtant ne te fie pas à elle, ô toi, favori de son caprice. Elle peut retenir, mais non pas garder toujours son trésor : il faut , malgré tous les délais, qu'elle paye sa dette, et elle ne peut être quitte qu'en te livrant.

SONNETS. 125 cxx Pour moi , charmant ami , vous ne pouvez vieillir ; car, tel vous étiez quand mes yeux rencontrèrent les vôtres pour la première fois , telle votre beauté m'apparatt encore. Le froid de trois hivers a arraché aux forêts la parure de trois étés; Trois beaux printemps se sont changés en jaunes automnes, dans la marche des saisons que j'ai vues ; les parfums de trois avrils ont été brûlés au feu de trois juins, depuis le premier jour où je vous ai vu dans toute la fraîcheur de votre jeunesse ; et elle est toujours aussi verte. Ah ! songez pourtant que la beauté , comme Taiguille du cadran, dévie furtivement sans qu'on la voie bouger; ainsi, votre doux éclat, que je me figure immuable, subit un changement, sans que mes yeux l'aperçoivent. Sachez donc, pour vous mettre en garde, ô jeune inexpérimenté , qu'avant que vous fussiez né , l'été de bien des beautés était mort ! CXXI Nous demandons une postérité aux plus belles créatures, afin que la rose de la beauté ne puisse jamais mourir et que, fatalement flétrie par la maturité , elle perpétue son image dans un tendre rejeton. Mais toi , fiancé à tes brillants regards , tu nourris la flamme de ton foyer de ta propre substance ; tu fais une famine là où l'abondance est cachée, ennemi de toi-même, trop cruel pour ton doux être.

128 SONNETS. CXIV Ces mêmes Heures, qui ont formé par un travail exquis ce type admirable où se plaisent tous les yeux , deviendront impitoyables pour lui, et disgracieront ce qui est la gr&ce suprême. Car le temps infatigable traîne l'été au hideux hiver et Ty absorbe : la gelée fige la sève , les feuilles les plus vigoureuses tombent toutes , la beauté est sous l'avalanche , la désolation partout ! Alors, si la goutte distillée par l'été ne restait, prisonnière liquide, enfermée dans des parois cristallines, la beauté ne se reproduirait pas ; et rien ne resterait d'elle, pas même le souvenir ! Mais les fleurs, qui ont distillé leur sève, ont beau subir l'hiver ; elles ne perdent que leur feuillage et gardent toujours vivace leur essence parfumée. CXXVI Donc , ne laisse pas la rude main de l'hiver déflorer en toi ton été, avant que tu aies distillé ta sève. Verse ton parfum en quelque fiole. Thésaurise en un lieu choisi les trésors de ta beauté, et ne la laisse pas se suicider. Ce n'est pas une usure défendue que l'usance qu'il ait le bonheur de quiconque lui paie intérêt. Tu seras heureux de t'acquitter ainsi en créant un autre toi-même, dix fois plus heureux si tu rends dix pour un ; car dix autres toi

SONNETS/ 129 même multiplierait d'autant ton bonheur , si dix enfants te reproduisaient dix fois. Que pourrait donc faire la mort si tu quittais ce monde , en y restant vivant dans ta postérité ? Ne sois pas égoïste ; car tu es trop beau pour être la conquête de la mort et faire des vers tes héritiers. CXXVII Regarde ! à Torient, quand le soleil gracieux lève sa tête brûlante» tous les yeux ici-bas rendent hommage à son apparition nouvelle, en saluant du regard sa majesté sacrée ; Et même , quand il a gravi la hauteur escarpée du ciel, semblable à la forte jeunesse dans sa plénitude» les regards mortels adorent encore sa beauté et l'escortent dans son pèlerinage d'or. Mais, quand du zénith suprême, sur son char alourdi, il va» comme la vieillesse, chancelant au crépuscule» les yeux jusque-là respectueux se détournent de ce météore déchu et regardent ailleurs. Toi , de même , quand tu auras dépassé ton midi , tu mourras inaperçu, à moins que tu n'aies un fils. CXXVIII Toi dont la voix est une musique, pourquoi écoutes-tu si mélancoliquement la musique ? Ce qui est doux ne heurte pas ce qui est doux ; la joie se plaît à la joie. Pourquoi aimes-tu ce que tu goûtes ainsi sans gaité, ou du moins goûtes-tu avec plaisir ce qui t'attriste ?

130 sbNRVrs. St lô juste accoh) des notes assorties , mariées par la mesure , bleisàe ton ofeille , ce n'est que parce (p^ettes te grondent nlélodièusetnent de perdre dans un solo la partie que tu dois au concert. Remarque comme les cordes, ces suaves épousées, vibrent Tune contre l'autre par une mutuelle harmonie ; on dirait le père et l'enfant et la mère hêtti^use, qui, tous ne faisant qu'un, chantent une même note charmante : Voix smft ^iK)le doot le chant , multiple quoiqm setn» bfamt «tiic^e, té murmure ceci : « Solitaire, tu t'anéantis, n CXXIX Est-ce par crainte de mouiller l'œil d'une Teuv6 tpie tu te consumes dans une vie solitaire? Ah ! si tu viens à mourir âins entants, la création te pleurera, comme une épodse son époui. La création sera ta veuve et se désolera toujours de 'ce que tu n'aies pas laissé d'image de toi derrière toi : tandis qu'il est donné à toute veuve de retrouver dans le visage de ses enfants les traits de son mari. Écoute ! ce qu'un prodigue d^nse dans ce monde ne fait que changer de place, car le monde en jouit toujours ; tnaïs te %iea!uftè «tërile à sa fin dans fce tnôndë, et c^e^ la défWiîre kfw de ne pas l^mployer. t^atoKmr d'authii n-est p«s dans le cœur de cdm XfA commet sur lui-même ce i^cide hoïïteut.

sonnets". 131 CXXI 0 honte ! avoue que tu n'aimes personne, puisse tû '^ si imprévoyant pour toi-même. J'accorde, si tu veux, que tta es aitié ^r beauco\ip ; mais que tu n'aimes personne, cela es(t ^p évident. Car tu es tellement possédé de haine meurtrière que tu n'hésites pas à conspirer contre toi-même, en cherchant à hiiner ce Istle splendide qu'il devrait être ton pl«s tiwr déHT w8 ropftr6ir* Oh! change d'idée, que je puisse changer d'opiaion! La haine sera-t-elle donc mieux logée que le doux amour? Sé»i ix)mme est ton extérieur, gracieux fA amaUe ; on Mis, èa moins» aimable pour toi-même. Crée fin autre toi-même pour l'amour de moi\$ qoé ta beauté vive en ton enfant, comme en toi. CXXXI À ttescrfè'^uè tu déclineras, tn grandhns dans XOn "etrfant de tout ce dont tu auras décru ; et ce iM^ Vif qtte, jeune, tu auras transmis, tu pourras dire que c'est le tien, qtilmâfù ^éloigneras de la jeunesse. Ainsi vivent la sagesse, la beauté, la postérité ; hofr^ 'Aè là, tout est foUe, vieillesse et ruine glacée. Si tous pensaient comme toi, les temps s'arrêteraient, et soixante ans feraient la fin du monde. Oué tous ceux que la nature n'a pas voulu 'fnetHr^ éH i'è

132 SONNETS. serve, les êtres bruts, informes, grossiers, péricissent stériles! Mais regarde ceux qu'elle a le mieux doués, elle t'a donné plus encore. Fais donc valoir, en les prodiguant, ces dons qu'elle t'a prodigués. Tu es le sceau qu'elle a gravé avec l'intention de mettre ton empreinte sur d'autres et de faire vivre ton type. CXXXII Quand je compte les heures qui marquent le temps et les jours splendides sombres dans la nuit hideuse; quand je vois la violette hors de saison et les noires chevelures tout argentées de blanc ; Quand je contemple, dépouillés de feuilles, les grands arbres dont naguère le dais protégeait le p&tre de la chaleur ; quand je vois la verdure de l'été, toute nouée en gerbes, portée sur la civière avec une barbe blanche et hérissée ; Alors, mettant en question, ta beauté, je songe que ta dois disparaître parmi les ravages du temps, puisque tant de grâces et de beautés se flétrissent et meurent à mesure que d'autres naissent; Je me dis que rien ne peut te sauver de la faux du temps, si ce n'est une famille qui le brave quand il voudra t'emporter. CXXXIII Oh! si vous existiez par vous-même! mais, ami, vous ne vous appartiendrez plus dès que vous aurez vécu votre vie

SONNKTS. 1 33 ici-bas. Préparez-vous contre cette fin fatale, et donnez votre douce ressemblance à quelque autre. Par là» cette beauté, que vous avez à bail, n'aura pas de terme : ainsi vous vous survivrez, après votre décès même, dans cette douce famille qui gardera votre forme douce. Qui donc laisserait tomber en ruines une maison si belle, quand les soins du ménage pourraient la conserver en honneur contre les rafales des jours d'hiver et la rage funeste de cette bise éternelle, la mort? Oh ! nul autre qu'un prodigue ! Cher amour, vous savez, vous avez eu un père : puisse votre fils en dire autant ! CXIIIV Ce n'est pas des étoiles que je tire mon jugement ; et pourtant, je t'assure, je possède une astronomie ; non pas pour prédire l'heur et le malheur, les pertes, les disettes et le temps qu'il fera ; Non pas pour dire l'avenir à courte échéance, en annonçant à chacun son tonnerre, sa pluie et son vent, ni pour dire si les princes seront heureux, d'après les présages multipliés que je trouve dans le ciel. Mais c'est de tes yeux que je dérive ma science : voilà les étoiles fixes oti je lis cet enseignement que la vertu et la beauté prospéreront à la fois, si tu fais une réserve de toi-même. Sinon, je tire de toi ce pronostic que ta fin sera Tarrét &ta1 de la vertu et de la beauté. 9

134 SONNETS. cxxxv Quand je considère que tout ce qui croît par sa perfection qu'un petit moment et qu'un état supérieur ne présente que des apparences soumises aux influences mystérieuses des astres ; Quand je réfléchis que les hommes croissent et tombent comme les plantes, réjouis et abattus par le même soleil ; qu'ils s'épanouissent dans leur jeune sève, décroissent dans la maturité, et usent leur force vive jusqu'à l'oubli ; Alors la pensée de cette condition inconstante reporte mes yeux sur vous, si riche en jeunesse, et je vois le temps ravageur se liguier avec la ruine pour changer en une nuit hideuse le jour de votre jeunesse. Alors, pour l'amour de vous, je fais au ciel vœux à outrance, et, à mesure qu'il vous éprouve, je tends vers une vie nouvelle. CXIXVI Mais pourquoi ne prenez-vous pas un moyen plus sûr de faire la guerre au temps, ce sanglant despote ? Pourquoi ne vous fortifiez-vous pas vous-même contre la ruine avec des armes plus heureuses que la prière ? Vous voilà maintenant au faîte des heures fortunées ; les fleurs des jardins vierges, encore incultes, vous donneraient dans un vertueux désir de vivantes fleurs, plus semblables à vous que votre portrait peint.

SONNSTS. 13K Ainsi revivrait dans de vivants contours votre
personne» que ni le crayon éphémère ni ma plume écolière ne peuvent faire
vivre aux yeux des hommes dans sa perfection intérieure et ses grâces
extérieures. Vous épaucher au dehors, c'est vous conserver à jamais ; et vous
vivrez nécessairement dans un doux portrait fait par vous-même. cxxxvii
Qui croira mon vers dans les temps à venir, si je le remplis de vos mérites
transcendants? Il n'est pourtant, le ciel le sait ! qu'un tombeau qui cache
votre vie, et ne montre pas la moitié de vos qualités. Si je pouvais écrire la)
[)eaufé de vos yeux et dénombrer toutes vos grftces en nombres immortels,
l'avenir dirait : « Ge poëte ment, des touches »i célestes n'ont jao^ais touché
de terrestres visages. » Ainsi, on se moquerait de mes papiers, jaunies par
râp[e, comme de vieillards plus bavards que véridiques ; et la justice à vous
rendue passerait pour furip poétique» ef poijs le l^efiram exagéré d'une
antique chapsoi^. Tandis que, si ypus aviez pn enfant vjvant alors, vous
vivriez doublement, en lui et dans mes rimes. CXXXVIII ie comparerai-je à
un jour d'été? Tu es plus aimable et plus tempéré. Les vents violents font
tomb^ les tendras

136 SONNETS. bourgeons de mai, et le bail de Tété est de trop coarte durée. Tantôt l'œil du ciel brille trop ardemment, et tantôt son teint d'or se ternit. Tout ce qui est beau finit par déchoir du beau, dégradé, soit par un accident, soit par le cours changeant de la nature. Mais ton étemel été ne se flétrira pas et ne sera pas dépossédé de tes grâces. La mort ne se vantera pas de ce que tu erres sous son ombre, quand tu grandiras dans ravenir en vers éternels. Tant que les hommes respireront et que les yeux pourront voir, ceci vivra et te donnera la vie. CXIXIX Temps'dévorant, émousseles pattes du lion, et fais dévorer par la terre ses propres couvées ; arrache la dent aiguë de la mâchoire du tigre féroce, et brûle dans son sang le phénix séculaire. Fais les saisons gaies et tristes dans ton vol rapide, et dispose à ta guise, Temps au pied léger, du monde immense et de toutes ses délices éphémères. Mais il est un crime que je te défends, le plus odieux de tous : Oh ! ne creuse pas avec tes heures le front pur de mon amour, et n'y trace pas de lignes avec ton antique plume : laisse-le passer immaculé dans ton cours, comme un type de beauté pour les générations futures. Mais non ! acharne-toi, vieux Temps : en dépit de tes injures, mon amour vivra dans mes vers à jamais jeune!

SONNETS. 137 CXL Comme les vagues se jettent sur les galets de la plage, nos minutes se précipitent vers leur fin, chacune prenant la place de celle qui la précédait; et toutes se pressent en avant dans une pénible procession. La nativité, une fois dans les flots de la lumière, monte jusqu'à la maturité et s'y couronne. Alors les éclipses tortueuses s'acharnent contre sa splendeur, et le temps détruit les dons dont il l'avait comblée. Le temps balafre la fleur de la jeunesse, et creuse les parallèles sur le front de la beauté : il ronge les merveilles les plus pures de la création, et rien ne reste debout que sa faux ne tranche. Et pourtant dans l'avenir mon vers restera debout, chantant tes louanges, en dépit de sa main cruelle. CXLI Tu peux voir en moi ce temps de l'année où il ne pend plus que quelques rares feuilles jaunes aux branches qui tremblent sous le souffle de l'hiver, orchestres nus et ruinés où chantaient naguère les doux oiseaux. En moi tu vois le crépuscule du jour, qui s'évanouit dans l'occident avec le soleil couchant et va tout à l'heure être emporté par la nuit noire, cet aller ego de la mort qui scelle tout dans le repos. En moi tu vois la lueur d'un feu qui agonise sur les

138 SONNBTS. cendres de sa jeunesse, lit de mort où il doit
expirer, éteint par Taliment dont il se nourrissait. Tu t'en aperçois, et c'est ce
qui [fait ton amour plus fort pour aimer celui que tu vas si tôt perdre. CÏLII
Comme un père en sa décrépitude prend plaisir à voir son enfant alerte faire
acte de jeunesse^ de même, moi^ que la rancune acharnée. de la fortune a
rendu boiteux (16), je trouve toute ma consolation dans ton mérite et dans ta
perfection. Car, quel que soit celui des biens de ce monde, beauté,
naissance, richesse, esprit, qui, ennobli en ta personne, ah sa couronne en
toi, je greffe mon amour à ces trésors. Alors je ne suis plus boiteux, pauvre,
ni méprisé; car je trouve sous ton ombre une telle sève que je suis rassasié
par ton abondance, et que je vis d'un peu de toute ta gloire. Pense à ce qu'il
y a de meilleur, je le désire en toi ; et mon désir est d'avance exaucé ;donc je
suis dix fois heureux! cîLin Ma glace ne me persuadera pas que suis vieux,
tant que la jeunesse et toi vous serez du même âge ; ce n'est que quand je
remarquerai sur toi les sillons du temps que je m'attendrai à voir la mort
terminer mes jours. Car toute cette beauté qui te couvre n'est que le vêtement

SONNETS. 139 ment visible de mon cœur, qui bât dans ta poitrine cortime ton cœur dans la mienne. Comment dôtic puis-je être plds l'vieux que toi? Ainsi y ô mon amour, veille sur toi-même, comme je veille sur toi, non pour moi-même, mais pour toi. Car je porte ton cœur, et je le préserverai de tout mal, avec la vigilance d'une tendre nourrice pour son marmot. Ne réclame pas ton cœur quand je n'ai plus le mieh. Tu me l'as donné, ce n'est pas pour le reprendre. CXLIV Le péché d'aitloir-propre possède mes yeû tout entiers, et toute mon âme, et toutes les parties de mon être : et pour ce péché il n'est pas de remède, tant il est profondément enraciné dans mon cœur. Il me semble qu'il n'est pas de visage aussi gracieux que le mien, pas de forme aussi pure, pas de perfection égale, et, dans l'opinion que je me fais de ma propre valeur, je me place à tous égards au-d« ssiis de tous les autres. Mais, quand ma glace me montre à moi tel que je suis, flétri et altéré par le h&le des années, j'y lis le démenti donné à mon amour-propre, et l'inique méprise do ma vanité. C'est toi, autre moi-même, que je louais au lieu de moi, fardant mes années de la beauté de tes jours. CXLV Quand je serai mort, cessez de me pleurer aussitôt que

140 SONNETS. le glas sinistre aura averti le monde que je me suis enfui de ce vil monde pour demeurer avec les vers le plus vils. Non , si vous lisez ces lignes, ne vous souvenez pas de la main qui les a écrites, car je vous aime tant que je voudrais être oublié dans votre douce pensée, si cela doit vous attrister de penser alors à moi. Oh ! je le répète , si vous jetez l'œil sur ces vers , quand peut-être je serai confondu avec l'argile , n'allez pas même redire mon pauvre nom : mais que votre amour pour moi finisse avec ma vie même ; De peur que le monde sage, en regardant vos larmes, ne vous raille à mon sujet, quand je ne serai plus là. CXLVI Oh ! de peur que le monde ne vous somme de raconter quel mérite vivait en moi pour que vous m'aimiez ainsi après ma mort, — cher amour, oubliez-moi tout à fait ; car vous ne pourriez montrer en moi rien qui vaille, A moins que vous n'inventiez quelque vertueux mensonge, pour m'attribuer plus que je ne mérite, et que vous ne couvriez ma vie éteinte de plus de louange que n'en accorderait spontanément l'avare vérité. Oh ! pour que votre amour si vrai ne paraisse pas menteur dans un éloge immérité fait de moi par votre indulgence , que mon nom soit enterré avec mon corps, plutôt que de me survivre pour votre confusion et pour la mienne. Car j'ai honte du peu que je vaudrais, et vous auriez honte aussi de votre amour pour un être indigne.

SONNETS. 141 CXLVII Mais résigne-toi : quand le fatal arrêt,
qui n'admet pas de caution, m'emportera de ce monde, ma vie se retrouvera
dans ces vers qui resteront toujours avec toi comme un mé* morial. Quand
tu les reverras, tu reconnaîtras la part même de mon être qui t'a été
consacrée. La terre ne peut avoir de moi que le peu de terre qui lui est dû ;
toi, tu auras mon esprit, la meilleure partie de moi-même. Ainsi tu n'auras
perdu de ma vie que la lie, la proie des vers, mon corps mort, l&che
conquête du couteau d'un misérable (17), trop vile pour mériter ton
souvenir. La seule chose précieuse est ce que ce corps contient ; et cette
chose est à toi, et elle te reste à jamais. CXLVIII Ou je vivrai pour faire
votre épitaphe, ou vous me survivrez quand je serai pourri en terre ; ainsi la
mort ne peut effacer d'ici votre mémoire, quand même tout mon être serait
livré à l'oubli. Votre nom tirera de mes vers l'immortalité, lors même qu'une
fois disparu je devrais mourir au monde entier. La terre ne peut me fournir
qu'une fosse vulgaire, tandis que vous serez enseveli à la vue de toute
l'humanité. Vous aurez pour monument mon gentil vers, que liront

142 SONNETS. les yeux à venir : et les langues futures rediront
votre exis* tence, quand tous les souffles de notre génération seront éteints.
Et vous vivrez toujours (telle est la vertu de ma plume!)^ là où le souffle a
le plus de puissance» sur la bouche même de l'humanité. CILÎÎ Quand je
vois la maib cruelle du teid^s dégfâdér âëhs te sépulcre la coûteuse par tite
de Ik vieillesse tiàëë ; (}tiatl d je vois les hautes tours rasées, et le bronze
éternel sujet à la rage de la mort ; Quand je vois l'dfeéan afiattié etnpiéier
èHr \é rdyfltiïïië an rivage, et la terre ferme s'étendre sur le domaine liquide,
augmenté de la perié ou diminué dii gaitl de l'^lillt'é ; Quand je vois tous
ces changements d'état, et les États eux-mêmes s'écrouler ; ces ruines me
font songer que le temps viendra pour emporter mon bien-aimé. Cette
pensée me met la mort dans l'âme^ eu M réduisant h pleurer d'avoir ce
qu'elle craint tant de perdre. CL Un jour viendra où mon bien-aimé sera,
comme je le suis maintenant, écrasé et épuisé par la main injurieuse du
temps. Un jour viendra où les heures auront tari son sang et couvert son
front de lignes et de rides ; où le matin de sa jeunesse

SONNETS. 1 43 Aura gravi la nuit escarpée de Fflge ; où toutes ces beautés, dont il est roi aujourd'hui, iront s'évanouissant ou seront évanouies des yeux du monde, déroband le trésor de son printemps. Pour ce jour-là , je me fortifie dès à présent contre le couteau cruel de Tâge destructeur, afin que, s'il tranche la vie de mon bien-aimé, il ne retranche pas du moins sa beauté de la mémoire humaine. Sa beauté sera vue dans ces lignes noires, à jamais vivantes, et il vivra en elles d'une éternelle jeunesse. CLI Puisque le bronze, la pierre, la terre, la mer sans bornes, ne peuvent résister à la triste mortalité, comment la beauté se défendrait-elle contre cette furie, elle qui en action n'est pas plus forte qu'une fleur ? Oh ! comment le souffle einmiellé d'un été tiendrait-il contre Tassaut destructeur des jours en batterie, quand les rocs imprenables ne sont pas assez solides ni les portes d'acier assez fortes pour braver les coups du temps ? O éfiOrayante réflexion ! Comment, hélas ! dérober à jamais à récrin du temps son plus beau bijou ? quelle main est assez forte pour repousser son pied rapide ? quel moyen de sauver la beauté de ses ravages ? Âh ! aucun, si ce n'est ce miracle que mon amour resplendisse à jamais dans Tencre noire I

144 SONNETS. CLII Oh ! comme la beauté semble plus belle
lorsqu'elle est embaumée par la vérité ! La rose paraît charmante, mais nous
la trouvons plus charmante à cause du suave parfum qu'elle recèle.
L'églaïne a des couleurs aussi vives que la teinte parfumée de la rose ;
hérissée d'épines comme la rose, elle a la même coquetterie, quand Tété
soulève de son souffle le masque de ses bourgeons. Mais, comme
l'apparence est sa seule vertu, elle vit dans le délaissement et se fane dans
l'indifférence. Elle meurt tout entière ! Il n'en est pas ainsi de la rose suave ;
car de ses feuilles mortes est faite la plus suave odeur. De même, quand
votre belle et aimable jeunesse sera fanée, mon vers en distillera l'essence.
CLIII Ni le marbre, ni les mausolées dorés des princes ne dureront plus
longtemps que ma rime puissante. Vous conserverez plus d'éclat dans ces
mesures que sous la dalle non balayée que le temps barbouille de sa lie.
Quand la guerre dévastatrice renversera les statues, et que les tumultes
déracineront l'œuvre de la maçonnerie, ni répée de Mars, ni le feu ardent de
la guerre n'entameront la tradition vivante de votre renommée. En dépit de
la mort et de la rage de l'oubli, vous avancerez

SONNETS. 145 dans l'avenir; votre gloire trouvera place incessamment sous les yeux de toutes les générations qui doivent user ce monde jusqu'au jugement dernier. Ainsi» jusqu'à l'appel suprême auquel vous vous lèverez vous-même , vous vivrez ici sous le regard épris de la postérité. CLIV Est-il dans le cerveau humain une idée, que puisse fixer l'encre, qui n'ait été employée à te représenter mes vrais sentiments ? Reste-t-il maintenant rien de nouveau à dire ou à écrire pour exprimer mon amour ou ton rare mérite ? Non, doux enfant. Comme dans nos prières à Dieu, je suis forcé chaque jour de redire la même chose, en trouvant neuve cette vieillerie : « tues à moi, je suis à toi, » comme le premier jour où j'ai sanctifié ton beau nom. Aussi» notre amour» dans son revêtement d'éternelle jeunesse» est à l'abri de la poussière injurieuse des siècles; il ne donne pas prise aux rides fatales, et à jamais il fait du temps son page ; Devant retrouver toujours vivante ici l'image première du bien-aimé, alors qu'elle sera morte apparemment sous les formes extérieures de ce monde éphémère. CLV Ni mes propres pressentiments, ni l'âme prophétique de l'univers immense rêvant aux choses à venir» ne peuvent

146 SONNETS. désormais fixer de terme au bail de mon amour,
qu'on supposait condamné à une résiliation fatale. La lune condamnée a
survécu à son éclipse, et les augures de malheur se moquent maintenant de
leurs présages. Les doutes se couronnent enfin dans la certitude, et la paix
arbore l'olivier des âges sans fin. Mon amour est à jamais rafraîchi sous les
gouttes d'un baume inépuisable, et la mort se soumet à moi. En dépit d'elle,
je vivrai dans ces pauvres rimes, tandis qu'elle écrasera les masses hébétées
et sans voix. Et toi, tu auras ici ton monument, ami, quand seront détruites
les couronnes et les tombes de cuivre des tyrans ! FIN DES SONNETS
(18).

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

YÉNUS ET ADONIS

AU TRÈS HONORABLE HENRY WRIOTHESLY COMTE DE
SOUTHAMPTON ET BARON DE TIGHFIELD. Très'honorable^ Je ne
sais pas combien je me rendrai coupable en dédiant mes vers imparfaits à
Votre Seigneurie^ et combien le monde me blâmera de choisir un si fort
soutien pour un si faible fardeau. Si Votre Honneur paraît seulement
satisfait, je me regarde comme hautement loué, et je fais vœu de mettre à
profit toutes mes heures de loisir pour vous offrir l'hommage d'un plus
sérieux travail. Mais, si le premier -né de mon invention est reconnu
difforme, je regretterai de lui avoir donné un si noble parrain, et je
renoncerai désormais à labourer un terrain si stérile, de peur qu'il ne me
donne toujours une aussi mauvaise récolte. Je livre ceci à votre honorable
examen, et Votre Seigneurie au contentement de son cœur : puisse-t-il
répondre toujours à vos propres désirs et aux espérances impatientes du
monde! De Votre Seigneurie le tout dévoué serviteur ^ WILUAM
SHAKESPEARE. XV. 10

VÉNUS ET ADONIS. riUa mkreiw ffulgm, niik4 JUtvm Jpoil
PociUa Ccutaliaplana minittret 9qua. OviD. A peine le soleil à la face
empourprée avait-il r^ça le dernier adieu de l'aurore en pleurs» qu'Adonis
aux joues roses courut aux halliers : il aimait la chasse, mais, l'amour, il en
riaait jusqu'au dédain. La languissante Vénus va droit à lui, et en solliciteuse
hardie se met à le courtiser : II <K Toi qui es trois fois plus beau que moi-
même, dit-elle tout d'abord, fleur souveraine de la prairie, d'upe suavité
incomparable, toi qui éclipses toutes les nymphes, plus aimable qu'un
homme, plus blanc et plus vermeil que colombes ou roses, la nature qui t'a
fait, en lutte avec ellemême, a dit que le monde doit finir avec ta vie. III D
Daigne, ô merveille, descendre de ton destrier, et rône sa fête altièrè à
Tarçoû de ta selle. Si' tu m*accordes cette faveur, pour ta récompense, tu
connaîtras mille seci*ets emmiellés. Viens t'asseoir ici, où jamais le serpent
ne siffle, et aussitôt je t'étoufferai de baisers.

152 VÉNUS ST ADONIS. IV 1» Et pourtant je n'affadirai pas tes lèvres par une écœurante satiété ; loin de là, je les affiamerai en pleine abondance, les faisant rougir et pâlir par une inépuisable variété. Dix baisers seront aussi courts qu'un seul, un seul aussi long que vingt ! Un jour d'été ne semblera qu'une heure, passé dans des ébats qui tromperont si bien les moments. x> Sur ce, elle saisit sa main humide d'une sueur qui atteste la fougue et la vie, et, dans le frémissement de sa passion, cette sueur lui semble un baume, un cordial terrestre souverain pour soulager une déesse. Frénétique qu'elle est, le désir lui donne la force et le courage d'enlever Adonis de son cheval. VI Sur un de ses bras est la bride du vigoureux coursier, dans l'autre est le tendre enfant, qui rougit et fait une moue tristement dédaigneuse, insensible aux appétits, incapable d'un caprice ; elle, rouge et embrasée comme un charbon ardent ; lui, rouge de honte, mais glacé dans le désir. VII La bride chamarrée, elle l'attache lestement à un rameau noueux. Oh ! que l'amour est rapide ! Le cheval est à peine installé que déjà elle tâche d'attacher le cavalier ; elle le pousse en arrière, comme elle voudrait être ren

VÉNUS ET ADONIS. 153 versée eUe-même , et le tient par la force , sinon par le désir. VIII Elle est étendue près de lui, dès qu'il est à terre, l'un et l'autre reposant sur un coude et sur une hanche ; bientôt elle lui caresse la joue, et lui , il rougit , et commence à gronder, mais vite elle lui ferme la bouche, et, tout en l'embrassant, lui dit dans la langue entrecoupée de la passion : « Si tu veux gronder, jamais tes lèvres ne s'ouvriront. » IX n brûle d'une pudique honte ; elle avec ses larmes éteint le feu virginal de ses joues ; puis, avec le souffle de ses soupirs et avec l'éventail de ses cheveux d'or, elle tâche de les sécher. Il dit qu'elle est immodeste, et la blâme de ses torts ; ce qu'il va ajouter, elle l'engloutit dans un baiser. X De même qu'un aigle affamé, exaspéré par le jeûne, déchire avec son bec plumes, chair et os, secouant ses ailes, dévorant tout en hâte, jusqu'à ce que son gosier soit plein, ou sa proie détruite ; de même elle lui baise le front, la joue, le menton, et recommence où elle a fini. XI Forcé d'acquiescer, mais non point d'obéir, il est couché pantelant, et effleure de son haleine la face de Vénus :

154 YiSm BT AWHsIB. elle se rajmtt, comme d'aoe proie ^ de cette f apedr , qui est pour elle une motteur céleste, une 'atmosphère ineffijibiè, et voudrait que ses joues fussent des jardins pleins de fleurSy à jamais arrosés par ces bruines embaumées. XII Voyez comme un oiseau reste empêtré dans un filet ; ainsi reste Adonis enchaîné dans ses bras. La pure honte et la résistance dominée le mettent en rage ; ce qui ajoute un surcroît de beauté à ses jeux furieux ; la pluie^ tombant dans un ruisseau déjà plein, le forcera forcément à dé* border. XIII Toujours elle supplie, et supplié délicatement, car elle sAit ttidduléjr son langage pour une otéille délicate. Toujours il est morose, toujours il rechigne et boude, passant de ta tonfusidtt cramoisie à la colère blême et cendrée ; elle le préfère, quand il rougit ; quand il pÂlit, elle oublie cette préférence dans un surcroît de ravissement. XIV Qu'il ptenne l'air qu'il voudra, elle ne peut que Taimer ; et par sa belle main immortelle elle jure de ne pas Téloigner de Ê&û tendre sein qu'il n'ait capitulé avec les larmes acharnées qui n^ont cessé de pleuvoir et d'inonder ses jOtte^ ! un seul doux baiser paiera cette rançon immense. XV A cette promesse il soulève son menton ; tel qu'un oiseau plongeur, apparaissant au-dessus de la vague^ se rcyplogg^

VÉWÉ ET iDONIS. 155 aussi vite qu'il s'est montré, ainsi il fait mine d'accorder ce qu'elle implore ; mais, d^ <Jue les lèvres de Vénus sont prêtes pour le paiement, il ferme les yeux et détourne les iôfres. ÎVI Jamais voyageur dans la chaleur de l'été n'eut soif d'eau fraîche autant qu'elle a soif de cette douce concession. Elle voit ce qui la soulagerait, mais ne peut l'obtenir. Elle est toute mouillée, et pourtant il faut qu'elle se consume dans sa flamme : a Oh ! pitié ! s'écrite-t-elle, enfant au cœur de pierre, ce n^est qu'un baiser que je demande; pourquoi es-tu si iinlide t XVII D J'ai été suppliée, comme je t'adjure à présent, même par le farouche et terrible dieu de la guerre, dont le cou nerveux n'a jamais ployé dans les batailles, qui triomphe dès qu'il arrive» dans toutes les luttes ; eh bioDi il a été mon captif et mon esclave» et il a imploré ce que tu auras sans demande. XVIII » Sur mes autels il a déposé sa lance, son bouclier bossue, son cimier indompté, et pdilr itte plaire il a appris à jouer et à danser, à badiner, à folâtrer, à s'amuser, à sourire et à plaisanter, dédaignant son rude tambour et seA rougtii enseigneSf faisant de met bras ion chtinp de bataille ^1 sa teatide meoUtl

156 VÉNUS ST ADONIS. XIX » Ainsi j'ai dominé ce dominateur, et l'ai conduit captif dans une chaîne de rose. L'acier le plus fortement trempé obéissait à sa force supérieure, et pourtant il était l'esclave de mon froid dédain ! Oh ! ne sois pas vain, et ne fais pas parade de ta puissance pour maîtriser celle qui a vaincu le dieu de la guerre ! XX D Touche seulement mes lèvres de tes belles lèvres ; qu'importe que les miennes soient moins belles, elles sont vermeilles aussi ; le baiser sera tien tout autant que mien... Que considères-tu à terre ? redresse la tête ; regarde dans mes prunelles ; c'est là qu'est ta beauté... Nous voici, les yeux dans les yeux : pourquoi pas lèvres contre lèvres ? XXI y> As-tu honte d'un baiser? Alors ferme encore les yeux, et moi, aussi, je les fermerai, et le jour deviendra la nuit. L'amour institue ses fêtes là où l'on n'est que deux ; abandonne-toi hardiment, nos ébats n'ont pas de témoin ; les violettes aux veines bleues, sur lesquelles nous reposons, ne peuvent pas jaser ni savoir ce que nous voulons. XXII » Le tendre printemps, qui est sur ta lèvre tentante, prouve que tu n'es guère mûr ; pourtant tu peux bien déjà être savouré. Mets à profit le temps, ne laisse pas échapper

VÉNUS ET ADONIS. 157 ToccasioD ; la beauté ne doit pas se consumer en elle-même ; les belles fleurs qui ne sont pas cueillies dans leur primeur se fanent et se flétrissent en peu de temps. ÆXIII » Si j'étais laide, affreuse, ridée par la vieillesse, mal venue, difforme, grossière, la voix rauque, décrépète, méprisée, atrabilaire, froide, le regard trouble, décharnée, maigre, sèche, alors tu pourrais hésiter, car alors je ne serais pas digne de toi ; mais, quand je n'ai pas de défauts, pourquoi m'abhorres-tu ? XXIV » Tu ne peux pas voir une seule ride à mon front ; mes yeux sont azurés, brillants et vifs ; ma beauté, comme le printemps, se renouvelle chaque année ; ma chair est douce et potelée, ma moelle brûlante ; ma main unie et molle, si tu l'étreignais avec la tienne, fondrait ou semblerait se dissoudre entre tes doigts. XXV » Dis-moi de discourir, et j'enchanterai ton oreille ; ordonne et, comme une fée, je folâtrerai sur la pelouse, ou, comme une nymphe aux longues tresses échevelées, je danserai sur le sable d'un pas invisible % l'amour est un esprit tout de feu, sur qui aucune grossièreté ne pèse, mais qui, impondérable, aspire à s'élever. IXVI » Vois ce banc de primevères oii je suis couchée ; ces fragiles fleurs me supportent comme des arbres robustes;

158 rkim ET iDONift. deui ftibles colombes me tretnent à tfaVem
le del, du matin jusqu'au soir» partout où il me pltAi de tn'âHittre. Cet
amour si léger, doux eufaut» de peut-il qu'il te Comble si lourd? XXVII »
Ton cœur est-il affecté à ton visage ? Ta main droite peut-elle ravir Tamour
à ta gauche ? Alors poursuis-toi toi'< même^ et sois repoussé par toi-même
; vole ta propre li" berté, et plains-toi du vol. Ainsi Narcisse lui'- même sV
bandonna lui-même, et mourut pour baiser son ombre dans le ruisseau.
XXVIII)» Les torches sont faites pour éclairer, les bijoux pour parer 9 les
friandises pour être goûtées, la fraîche beauté pour être possédée, les herbes
pour embaumer, les plantes savoureuses pour produire; ce qui ne croît que
pour soi est un abus de la croissance ; les semences naissent des semences,
et la beauté engendre la beauté. Tu fus engendré, engendrer est ton devoir.
XXIX » Pourquoi te nourris-tu des œuvres de la tête, si tu ne nourris pas la
terre de tes œuvres ? Par la loi de la nature tu es tenu de procréer, ûtk fiôrte
que les tiens puissent vivre, quand tu seras mort toi-même. Et ainsi, en dépit
de la mort^ tu survivras dans la vivante image que tu laisseras de toi.)i

YÉHOS ET ADONIS. 150 XXX Cependant la langoureuse reine d'amour était déjà trempée de sueur» car Tombre avait déserté le l^eu où ils étaient couchés, et Titan, paré des feux de midi, les dominait d'un regard brûlant, souhaitant qu'Adonis eût à diriger son char^ pourvu que lui le remplaçât à côté de Yénus^ XXXI Et alors Adonis, avec l'accent de l'indolence, d'un air ennuyé, sombre et dédaigneux, ses sourcils froncés couvrant son clair visage comme ces vapeurs brumeuses qui obscurcissent le ciel, -^ l'amertume aut -joues, s'écrie : (t Fi ! assez d'amour ! Le soleil me brûle la face ; il faut que je me retire. » XXXII « Hélas ! dit Vénus, si jeune et si cruel ! quel chétif prétexte tu prends pour t'en aller ! Je n'ai qu'à respirer, et le doux souffle de ma céleste haleine rafraîchira l'ardeur de ce soleil accablant ; je ferai pour toi une ombre de mes cheveux ; et, s'ils te brûlent aussi, je les mouillerai de mes larmes. XXXIII y> Le soleil qui brille du haut du ciel n'a que de tièdes rayons, et, vois, je suis entre ce soleil et toi. La chaleur que j'en reçois ne me gêne guère, mais tes yeux dardent la flamme qui me brûle ; et, si je n'étais immortelle, ma vie finirait entre ce soleil du ciel et ce soleil terrestre.

160 VÉNUS ET ADONIS. XXXIV » Es-tu donc endurci ? es-tu de roche ? es-tu d'acier T Non, tu es plus dur que la roche, car la pierre s'attendrit à la pluie. Se peut-il que tu sois fils de la femme, et que tu ne sentes pas ce que c'est que d'aimer et quel tourment c'est de ne pas être aimé ! Oh ! si ta mère avait eu un cœur aussi dur, elle ne t'aurait pas mis au monde, elle serait morte stérile ! XXXV)> Qui suis-je, que tu me méprises ainsi ? Quel grand danger y a-t-il dans ma supplique ? Quel mal ferait à tes lèvres un pauvre baiser ? Parle, doux enfant, mais parle un doux langage, ou reste muet. Donne-moi un baiser, je te le rendrai, avec un de plus pour les intérêts, si tu en veux deux. XXXVI x) Fi, effigie inanimée, pierre froide et insensible, idole peinte, image inerte et morte, statue qui ne plais qu'à l'œil, être qui ressembles à un homme sans être enfant de la femme ! Tu n'es pas un homme, bien que tu en aies le visage , car les hommes sont par instinct prompts aux baisers ! » XXXVII Cela dit, l'impatience étouffe sa voix suppliante, et un élan de colère exige d'elle une pause ; ses joues rouges et ses yeux étincelants dardent le ressentiment : elle,

VÉNUS ET ADONIS. 161 qui est juge en amour, elle ne peut gagner sa cause ! Et alors elle pleure, et alors elle voudrait parler, et alors les sanglots lui coupent la parole. XXXVIII Parfois elle agite sa tête, parfois la main d'Adonis ; tantôt elle fixe les yeux sur lui, tantôt à terre. Par moments ses bras l'entourent comme une ceinture ; elle veut l'enlacer dans ses bras, il s'y refuse ; et, quand il tâche de se dégager de là, elle lui serre les doigts entre ses doigts de lis. XXXIX à Mignon, dit-elle, puisque je te tiens ici enfermé dans cet enclos d'ivoire , je serai le parc , et tu seras mon agneau ; rassasie-toi où tu voudras, sur la côte ou au vallon, repais-toi sur mes lèvres ; et, si ces hauteurs sont arides, erre plus bas, là où, sont cachées les sources exquises. XL)) Dans ces limites tu trouveras tout à souhait, suaves pelouses profondes, plaines hautement délicieuses, ronds coteaux, buissons obscurs et touffus, pour te garantir de la tempête et de la pluie. Sois donc mon agneau, puisque je suis un tel parc ; les chiens ne t'y poursuivront pas, quand ils aboieraient par milliers. » XLI À ces mots Adonis sourit comme par dédain, et sur chacune de ses joues apparaît une jolie fossette, que l'amour a

162 ytam et id6ii». creusée là, pour poorôir, au cas où luHnême
suecMabevaH^ elfe enseveli dans «ne tombe si umple ; devifiaBt hien que,
s'il y était jamais déposé, il ne pourrait mourir oft resj^re Tamour. XLII Ces
replis aimables, ces fosses d'une rondeur enchanteresse s'ouvrent pour
engloutir la passion de Vénus. Affolée déjà, comment alors retrouverait-elle
sa raison ? Déjà frappée à mort, <ju'a-t-elle besoin d'un second coup ?
Pauvre reine d'amour, délaissée dans ton propre empire, se peut-il que tu
aimes un visage qui ne te sourit que par dédain ? XLIII Mftntenant quelle
voie prendra-t-elle que dira-t-elle? Elle a épuisé les paroles et n'a ftiit
qu'augmenter ses maux. Le temps s'est écoulé, son amant veut s'enfuir et
tAehe de se dégager de ses deux bras qui l'étreignent : ce Pitié I s'écrie-t-
elle, une faveur ! une tendresse ! » Il s'échappe et se précipite vers son
cheval. XLIV Mais , tenez ! d'un taillis voisin , une cavale de race
espagnole, vigoureuse, jeune et superbe, aperçoit le coursier frémissant
d'Adonis; elle accourt, s'ébroue et hennit bruyamment. Le destrier à la forte
encolure, étant attaché à un arbre, brise ses rênes et va droit à elle. XLV U
s'élance impérieusement, il hennit, il bondit, et fait éclater la trame de ses
sangles. Il blesse de son dur sabot

irÉRUS ET ADONIS. 183 k tmm dont h» entraiUis profondes
résooneiit eomme le tomenre ds mel. U brote eatre mt dents le mors da fir,
maîtrisant ce qui le maîtrisait. XLVI Ses oreilles sont dressées ; les tresses
pendantes de sa crinière se hérissent maintenant sur son col arqué : ses
naseaux aspirent Tair et aussitôt renvoient comme une ▼speur de fournaise
; son œil hautain, qui étincelle comme le feuy montre son ardent courage et
son vif transport. XLVII Parfois il trotte, comme s'il comptait ses pas, avec
une majesté douce et une modeste ûerté ; puis il se cabre, se recourbe et
bondit, comme pour dire : « Voyez ! teUe est ma; force, et je fais tout cela
pour captiver le regard de cette belle jmnHit. i> XL VIII Que lui importe
l'appel irrité de son cavalier, son caressant holà I son halte-là ! Que lui
important maintenant les rênes et l'éperon aigu, le riche caparaçon et le
harnais splendide I II voit sa bien-aimée et ne voit qu'elle ; et seule die platt
à son regard superbe. XLIX Voyez : quand un peintre veut surpasser son
modèle en peignant un coursier bien proportionné, son art rivalise avec
l'œuvre de U nature^ comme si la création inanimée idiait

164 VÉNUS ET ADONIS. éclipser la vivante ; de même le cheval d'Adonis l'emportait sur un cheval ordinaire par la forme, le courage, la couleur, l'allure et l'ossature. Sabot arrondi, articulations souples, fanons velus et longs, large poitrail, œil vaste, petite tête et larges naseaux , haute encolure , oreilles courtes , jambes droites et plus que robustes, crinière épaisse, queue épaisse, large croupe, poil lisse, de tout ce que peut avoir un cheval, rien ne lui manquait, rien, hormis un cavalier superbe sur ce dos superbe ! LI Parfois il se dérobe, et Jette de loin un regard effaré ; parfois il tressaille au mouvement d'une plume ; il se met alors à jouter avec le vent, et l'on ne sait s'il court ou s'il vole. Le grand air chante à travers sa crinière et sa queue, éventant les poils qui oscillent comme des ailes. LU 11 regarde sa bien-aimée et hennit vers elle ; elle lui répond, comme si elle devinait sa pensée. Fièrè, comme toute femelle, de se voir recherchée, elle affecte une apparente aversion, fait la cruelle, résiste à l'amoureux et nargue l'ardeur qu'il ressent, en repoussant avec des ruades ses tendres caresses. LUI Alors, morose mécontent, il baisse sa queue qui, comme un panache retombant, projetait une ombre fraîche

VÉNUS ET ADONIS. 165 sur sa croape en sueur. Il piaffe, et mord les pauvres mouches dans sa rage fumante. Sa bien-aimée, le voyant si furieux, devient plus aimable, et son courroux s'apaise. LIV Son maître qui s'obstine va pour l'attraper , quand brusquement la cavale indomptée , pleine de frayeur, craignant d'être prise, se dérobe vite à lui. Le cheval la suit, et laisse là Adonis. Tous deux se précipitent dans le bois comme des furieux, devançant les corbeaux qui essaient de les dépasser. LV Tout essouffé de sa course, Adonis s'assied, maudissant son impétueuse et indocile bête. Et ainsi fort à propos une nouvelle occasion s'offre à sa langoureuse amante de se soulager par des protestations; car les amoureux disent que le cœur souffre triplement quand il est privé du secours de la langue. LVI Un four qu'on ferme, un cours d'eau qu'on arrête, brûle plus ardemment, s'enfle plus furieusement; on peut en dire autant d'une douleur comprimée ; une libre échappée de paroles tempère le feu de l'amour ; mais, dès que l'avocat du cœur est muet, le client est brisé par le désespoir. LVII Adonis voit venir Vénus et se met à rougir, comme un tison mourant que le vent ravive. Avec son bonnet il cache XV. 14

166 YÉHUS ET ADONIS. son front irrité, et contemple la terre
moms d'un air soucieux, sans aucun égard pour celle qui rapproche ; car il
ne la voit que d'un mauvais cûl. LVIII Oh ! quel spectacle ! Voyez comipe
oUâ accourt furtivement vers le maussade enfant I Remarquez compQB,
daus h pondit des nuances de son teiqt, le hlanc et le rouge s'entra* dévorent
I Sa figure était toute pAle, il y a un pioment, et maintenant elle flamboie
qQI^P^ HQ 4Pli|4r 4a çiQ|. LIX Enfin la voilà devant Adonis qui est resté
assis ; elle s'agenouille comme une humble amoureuse ; d'une da ses belles
mains elle lui relève son chapeau ; de l'autre elle caresse ses belles joues.
Ces tendres joues subissent Fimn pression de cette douce main, aussi
aisément que la DdWA nouvellement tombée reçoit une empreinte. LX Oh !
alors quelle guerre de regards entre eux ! Les yeux suppliants de Vénus
implorent les yeux d'Adonis ; lui, ta considère comme s'il ne la voyait pas ;
à des regards teu* jours caressants il ne répond que par des regards
dédaigneui; et tous les actes de cette muette pantomime sont expliqués par
un chœur de larmes, tombées de ces yeux divins. LXI Tout doucement elle
le prend maintenant par la main ' on dirait un lis emprisonné dans un cachot
de neige> ou

VÉNUS ET ADONIS. 167 de l'ivoire dans un cercle d'albâtre, si blanche est cette amie étreignant cet ennemi si blanc ! Ce beau combat avec ses agressions et ses résistances rappelle les ébats de deux colombes argentées qui se becquettent. LXII Une fois de plus elle fait agir Tengin de ses pensées : ((0 toi, le plus bel être de ce globe mortel, que n'es-tu ce que je suis, et que ne suis-je un homme ! mon cœur intact comme le tien, ton cœur blessé comme le mien ! Pour un doux regard je t'assurerais du secours, quand le poison de mon corps devrait être ton unique remède. » LXIII — « Rends-moi ma main, dit-il, pourquoi la touches-tu ? » — « Rends-moi mon cœur, dit-elle, et je la lâche ; oh, rends-moi mon cœur, de peur qu'il ne devienne d'acier au contact de ton cœur dur, et que, devenu d'acier, il ne soit impénétrable à de tendres soupirs. Alors je resterais toujours insensible aux sanglots profonds de l'amour, le cœur d'Adonis ayant endurci le mien. » LXIV — « Par pudeur, s'écrie-t-il, lâchez, lâchez-moi. Le plaisir de ma journée est perdu ; mon cheval est parti, et c'est votre faute s'il m'a échappé ainsi. Je vous prie, allez-vousen, et laissez-moi seul ici. Car mon unique idée, ma pensée, ma préoccupation unique, est de reprendre mon palefroi à cette jument,))

168 VËiMIS £T ADONIS. LXV Elle lui répond ainsi : ce Ton palefroi fayorise, comme il le doit, Tardente approche du doux désir. L'affection est une braise qu'il faut refroidir ; autrement, livrée à elle-même, elle met le cœur en feu. La mer a des bornes, mais le désir profond n'en a pas ; ne t'étonne donc pas si ton cheval est parti. LXVI)> Il avait l'attitude d'une rosse quand il était attaché à l'arbre et servilement maîtrisé par des rênes de cuir. Mais dès qu'il a vu sa chère cavale, digne récompense de sa jeunesse, il a pris en dédain cette misérable servitude, rejeté l'infâme courroie de son col ployé, et dégagé sa bouche, sa croupe, son poitrail. LXVII m » Qui donc, en voyant sa bien-aimée, nue sur son lit, révéler aux draps une couleur plus blanche que leur blancheur, a pu rassasier ainsi son regard dévorant, sans que ses autres sens aient réclamé d'égales délices ? Qui donc est assez pusillanime pour n'avoir pas la hardiesse de s'approcher du feu par une froide saison ? LXVIII » Laisse-moi donc excuser ton coursier, gentil enfant ; et apprends de lui, je t'en conjure instamment, à prendre avantage du bonheur qui s'offre. Je serais muette, que son

VÉNUS ET ADONIS. 169 exemple suffirait à t'enseigner. Oh ! apprends à aimer ! la leçon est bien simple ; et, une fois sue, elle n'est jamais oubliée. » LXIX « Je ne connais pas Tamour, répond-il, et je ne veux pas le connaître, à moins que ce ne soit une bête fauve, et alors je lui donnerai la chasse. C'est une dette trop lourde que je ne veux pas contracter. Mon amour pour Tamour n'est que l'amour du mépris ; car j'ai ouï dire que l'amour est une vie d'agonie qu'un souffle fait rire et pleurer. LXX » Qui donc porte un vêtement informe et inachevé ? Qui cueille le bouton avant qu'une seule feuille ait paru ? Pour peu que les choses soient mutilées dans leur croissance, elles se flétrissent dès leur primeur et ne valent plus rien. Le poulain qui est monté et chargé trop jeune perd son énergie et jamais ne devient fort. LXXI » Vous heurtez ma main en l'étreignant. Séparons-nous, et laissez là ce thème futile, cet inutile verbiage. Levez le siège de mon imprenable cœur ; il n'ouvrira pas la porte aux alarmes de l'amour. Trêve de protestations, de larmes feintes, de flatteries ! rien de tout cela ne saurait battre en brèche un cœur ferme. LXXII — «Quoi, tu parles, s'écrie-t-elle, tu as une langue! Oh ! que n'es-tu muet, ou que ne suis-je sourde ! Ta voix

170 VÉNUS ET ÀD0MI8. de sirène a doublé ma souffrance.

J'étais assez accablée sans ce surcroît qui m'écrase. Mélodieux désaccord I
dissonance d'une harmonie céleste ! délicieuse musiqtiè à l'oreille^ au cœur
blessure déchirante ! LXXIII » Siy aveugle, je ne pouvais que t'entendre,
moti oreille aimerait cette intime et invisible beauté. Si j'étais sourde, ton
être extérieur ferait tressaillir toutes les parties sehsibles de mon être. Fussé-
je sans yeux et sans oreilles pour voir et entendre, je t'aimerais encore par le
toucher. LXXIV » Supposons que le sens du tact me fat enlevé, et que je ne
pusse ni voir, ni entendre, ni toucher, et qu'il ne me restât plus que l*odorat
; mon amour pour toi n'en serait pas moins grand ; car de l'alambic de ton
visage exquis sort une haleine embaumée qui engendre l'amour par
émanation. LXXV » Oh ! mais quel banquet tu offrirais au goût, qui tiourrit
et alimente les quatre autres sens ! Ne souhaiteraient-ils ^ que le festin durât
toujours, en commandant ati soiipçcin de fermer la porte à double tour, de
peur que la jalousie, cet hôte amer et malvenu, ne troublât la fête en s'y
glissant?» LXXVI Une fois encore se rouvrait le portail de rubis qui avait
livré un si suave passage aux paroles d'Adonis : telle udb

VÉNUS ET ADONIS. 171 rouge aurore qui toujours annoûe le naufrage aux matelots^ Ttitagd aux plaines, la souffrance aux pAtres, le malheur aux oiseaux, les rafales et les boutras^ues sombres aui bergers et aux troupeaux. LXXVII Elle <)b§èrt<S habilement te inautais présage. Telle que le tetit qdi se cAlme à l'approche de la pluie, que le loup tiui montre les dents avant d'aboyer, que la baie qui se rompt jl^nt de tacher, ou que le boulet de canon qui éclate atant de tuer, la pensée d'Adonis a frappé Vénus avant qu'il ait parlé. LXXVIII Elle tombe à la renverse sous ce regard ; car les regards tuent l'amour, comme ils le ravivent, tin sourire guérit d*un coup d'œil blessant : et bénie est la banqueroute dont l'amour fait ainsi un profit ! L'enfant candide, la croyant morte, presse ses pâles joues jusqu'à ce qu'elles rougissent, LXXIX Tout efEaré, il renonce à son intention première ; car il songeait à la réprimander vivement, mais une ruse d'amour a habilement prévenu ce dessein. Puisse Thabilité qu'elle met à se défendre lui réussir ! Vénus reste gisant sur rberbe, comme si elle était morte, jusqu'à ce que le souffle d'Adonis lui souffle une vie nouvelle. LXXX Il lui serre le nez^ il la frappe sur les joues, lui plie les doigts, lui presse le poul^ lui réchauffe les lèvres ; il cherche

172 VÉNUS ET ADOXNIS. mille moyens pour réparer le mal qu'a envenimé sa dureté. Il Tembrasse, et elle volontiers ne se relèverait plus, pourvu qu'il l'embrassât toujours. LXXXI A la nuit de la douleur a succédé désormais le jour ; elle entr'ouvre languissamment ses deux paupières azurées ; tel le beau soleil, quand dans toute la fraîcheur de sa pompe il égaie la matinée et ranime tout Tunivers. Et, comme le brillant soleil fait resplendir le ciel, l'œil de Vénus illumine son visage ; LXXXII Les rayons de son regard sont fiés sur la face imberba d'Adonis comme s'ils lui empruntaient tout leur éclat Jamais quatre lumières aussi belles n'eussent été réunies^ si Adonis n'avait assombri ses yeux d'un froncement de sourcil ; mais les yeux de Vénus, lançant leur flamme travers le cristal de ses larmes, brillaient comme la lune vue la nuit dans l'eau. LXXXIII « Oh ! où suis-je ? dit-elle, sur la terre ou dans le ciel ? suis-je plongée dans l'océan ou dans le feu ? Quelle heure est-il ? est-ce le matin ou le soir déjà las ? Suis-je ravie d'être mourir ou désireuse de vivre ? Tout à l'heure je vivais, et cette vie était une affreuse mort ; tout à l'heure je mourais, et cette mort était une vie délicieuse ! LXXXIV » Oh ! c'est toi qui m'as tuée, tue-moi encore une fois ! Ce cœur dur que tu as, maître acerbe de tes yeux, leur avait

VÉNUS ET ADONIS. 173 enseigné une expression si méprisante, si dédaigneuse, qu'ils ont assassiné mon pauvre cœur ; et mes yeux, loyaux guides de leur reine, eussent à jamais cessé de voir sans la pitié de tes lèvres. LXXXV » Puissent, pour cette cure-là, tes lèvres se baiser longtemps ! Oh ! que jamais leur livrée cramoisie ne s'use ! Puisse leur fraîcheur à jamais durable sans cesse éloigner les fléaux des années terribles ! En sorte que les astrologues, après avoir annoncé la mort, puissent dire que la peste est bannie par ton souffle. LXXXVI 1» Lèvres pures, sceaux ineffables imprimés sur mes douces lèvres ! Quel contrat puis-je faire pour qu'elles restent scellées sur moi ? Me vendre ! je le veux bien, pourvu que tu m'achètes et que tu paies scrupuleusement. Si tu fais le marché, de crainte d'équivoques, appose ton seing privé sur la cire rouge de mes lèvres. LXXXVII » Pour mille baisers tu achèteras mon cœur, et tu les paieras à ton loisir, un à un. Qu'est-ce que dix fois cent baisers pour toi ? N'est-ce pas vite compté, vite donné ? Convenons qu'en cas de non-paiement la dette sera doublée ; est-ce un si grand embarras que deux mille baisers ?)> LXXXVIII ce Belle reine , dit Adonis , si vous avez pour moi de l'amour, mesurez ma froideur à la verdeur de ma jeunesse ;

174 VÉNUS ET ADONIS. ne cherchez pas à me connaître avant que je ma connaisse moi-même ; il n'est pas de pêcheur qui n'épargne le ttop menu fretin ; la prune mûre tombe, la verte tient fetme> oui cueillie trop tôt» elle est aigre au goût. Ltttîl y> Voyez ! le consolateur du monde, épuisé de sa course, a terminé au couchant la tâche brûlante de sa journée ; le hibou, héraut de la nuit, hue : il est très-tard ! les moutons sont rentrés au bercail, les oiseaux à leur nid ; et les nuages noirs comme le charbon qui estompent la lumière du ciel nous somment de partir et de nous dire bonsoir. XC » Laissez-moi donc vous dire bonsoir, et dites de même ; si vous me dites bonsoir, vous aurez un baiser, d — <c Bonsoir, D dit-elle ; et, avant qu'il ait dit ; adieu, le doux prix du départ est payé ; les bras de Ténus étreignent tendrement le cou d'Adonis ; alors ils semblent confondus ; le visage adhère au visage. XCI EnÔn Adonië haletant se dégage et rèctlle Sa bouche de corail dont VénU^ sâvoufe d'Une lèvté avide là moitèitlr céleste, s'enivrànt de fce suc délicieux et se plaignant toujours d'être altérée. Tous deux tombent à terre, les lèvres collées, — lui excédé de cette abondance, elle afiEamée par cette disette.

VÉNUS KT ADONIS. 175 XCII Enfla la fouguese passion a
saisi sa proie vaincue ; gloiitonne, elle la dévore» sans s'en rassasier. Les
lèvreâ de Yénus sont victorieuses, les lèvres d'Adonis obéissent, et paient la
rançon qu'exige la triomphatrice ; dans son élan de vautour, elle élève si
haut le taux de cette rançon qu'elle menace de mettre à sec le riche trésor de
ces lèvres mortelles. XCIII Une fois qu'elle a goûté les délices du pillage ,
elle se met à fourrager avec une aveugle furie ; son visage sue et fume, son
sang bout, et le désir effréné provoque en elle une audace désespérée ; elle
arbore l'oubli de tout, et repousse la raison, sans se soucier des chastes
rougeurs de la honte et du naufrage de la pudeur. XCIV Echauffé, affaibli,
épuisé par ces violentes étreintes, pareil à un oiseau sauvage qu'on
apprivoise à force de le manier, ou à l'agile chevreuil harassé par la chasse,
ou à l'enfant revêche qu'on calme en le dorlotant. Adonis obéit et cesse de
résister, tandis que Vénus lui prend tout ce qu'elle peut, sinon tout ce qu'elle
veut. xcv Quelle est la cire si congelée qui ne fonde au frottement et ne
finisse par céder à la plus légère impression ? Les

176 VÉNUS ET ADONIS. résultats inespérés sont souvent atteints à force d'audace, surtout en amour où la licence dépasse souvent la permission. La passion ne se décourage pas comme un blême couard, mais elle est d'autant plus pressante que son choix est plus résistant. XCVI Oh ! si Vénus avait renoncé alors qu'Adonis fronçait le sourcil, elle n'aurait pas savouré sur ses lèvres un tel nectar; une parole dure, un froncement de sourcil ne doivent point rebuter qui aime. Qu'importe que la rose ait des épines, elle n'en est pas moins cueillie. Quand la beauté serait enfermée sous vingt serrures, l'amour, pour se frayer un accès, finirait par les crocheter toutes. XCVII Enfin, par pitié, elle ne peut plus le retenir ; le pauvre ingénu la prie de le laisser partir : elle se résout à ne pas le garder plus longtemps, et lui dit adieu en lui recommandant son cœur, à elle, qu'Adonis (elle en jure par l'arc de Cupidon] emporte encagé dans son sein. XCVIII « Doux enfant, dit-elle, je vais passer cette nuit dans la douleur, car mon cœur souffrant force mes yeux à veiller. Dis-moi, maître de l'amour , nous verrons-nous demain T Nous verrons-nous, dis ? Nous verrons-nous ? En veux-tu faire la convention ? » Il lui répond que non ; demain il a l'intention de chasser le sanglier avec plusieurs de ses amis.

VÉNUS ET ADONIS. 177 XCIX ce Le sanglier ! » s'écrie-t-elle ; et aussitôt une soudaine pffleur, comme une gaze étendue sur une rose empourprée, envahit ses joues ; elle tremble à cette révélation, et jette ses bras entrelacés autour du cou d'Adonis; elle s'affaisse, toujours pendue à son cou ; elle tombe sur le dos, et il lui tombe sur le ventre. La voilà enfin dans la lice même de l'amour ; son champion monté pour la joute ardente. Mais elle reconnaît que tout est illusoire ; il a beau la monter, il ne veut pas la manier. Plus tourmentée que Tantale, elle étreint TÉlysée sans en obtenir les délices. CI Tels de pauvres oiseaux, déçus par des grappes peintes, se rassasient du regard sans assouvir leur appétit. Elle languit dans sa mésaventure, comme ces pauvres oiseaux à la vue des fruits chimériques. Les ardeurs qu'elle ne trouve point chez Adonis, elle cherche à les allumer par de continuels baisers. C'il Mais tout est vain ; bonne déesse, cela ne sera pas. Elle a essayé de tous les moyens. Son plaidoyer eût mérité de meilleurs honoraires. Elle est l'amour, elle aime, et pourtant elle n'est pas aimée. «Fi, fi! s'écrie-t-il, vousm'étouffez ; laissez-moi partir ; vous n'avez pas de raison de me retenir ainsi. »

178 VÉNUS ET ADOMÈNE. cm « Tu serais déjà parti, doux
enfiAot, répond-elle^ si tu ne ut a? ais pas dit que tu veux chasser le
sanglier. Oh ! soi^prudent ! tu ne sais pas ce que c'est que de blesser avec la
pointe d'une javeline un porc farouchequi, pareil au boucher sanguinaire,
aiguise continuellement pour le meurtre ses défenses toujours tendues. m
CIV » Sur son dos il a upe légion de piques roides qui sans cesse menacent
ses enpemis ; ses yeux brillent comme des vers luisants quand il s'irrite ;
son groin creuse des sépulcres partout où il passe ; une fois en mouvement,
il frappe tout ce qu'il rencontre, et ses cruelles défenses tuent tout ce qu'il
frappe. CV » Ses flancs charnus, armés de soies hérissées, sont h l'épreuve
de la pointe de ta lance ; son col épais et court ne peut être aisément entamé
; furieux, il se risquerait contre le lion ; les broussailles épineuses et les
fourrés entremêlés à travers lesquels il s'élance, s'écartent, comme effrayés
de lui. CVI 1» Hélas ! il ne respecterait pas tQu visage, auquel les jmi de
l'amour paient le tribut de leur conteoiplation, ni te9 douces mains, ni ces
douces lèvres, ni ces yeux de cristal^ dont la perfection éblouit tout le
monde. Mais s'il te tenait en

VÉNUS ET ADONIS. 179 son pouYCHT, prodigieux danger 1 il déracinerait toutes ces béantes comme il déracine Tberbe. CVII » Oh ! laisse-le à jamais dans son antre immonde ; ce qui est beau n'a rien à faire avec de si affreux ennemis ; ne t'eipoçe pas volontairement à ses coups. Ceux qui prospèrent prennent conseil de leurs amis. Quand tu as parlé du sanjjiUer, à ne te riep dissimuler, j'ai redouté tpn sort et j'ai tremblé de tous mes membres. CVIII » N'as-tu pas remarqué mon visage? N'a-t-il point blanchi ? N'as-tu pas vu les signes de la crainte poindre dans mon regard ? Ne me suis-je point sentie défaillir ? Et n9 suis-je pas tombée à la renverse ? Dans n^on sein, sur lequel tu reposes, mon cœur effrayé palpite, bat, s'émeut sans cesse, et te soulève, comme un tremblement de terre, au-dessus de ma poitrine. CIX y) Car là où règne l'amour, le soupçon inquiet s'installe comme la sentinelle de l'affection ; il donne de fausses alarmes, fait craindre la révolte, et en pleine paix crie : tue, tue ! empoisonnant à son gré le doux amour, comme l'air et l'eau abattent la flamme. ex » Ce délateur amer, cet espion boute-feu» ce ver rongeur qui dévore la tendre tige de l'amour, ce rapporteur, le

1£0 VÉNUS ET ADONIS. soapçoD reyéche, qui apporte des Donyelles tantôt vraies, tantôt fausses, frappe à mon cœur et dit tout bas à mon oreille que, si je t'aime, je dois redouter ta mort. CXI » Bien plus, il offre à mon regard l'image d'un sanglier furieux tenant renversé sous ses crocs aigus un être semblable à toi, tout couvert de plaies, dont le sang répandu sur de fraîches fleurs les fait fléchir de douleur et incliner la tête. CXII » Que ferais-je, te voyant ainsi en réalité, moi qui frémis à cette imagination ? Cette seule pensée fait saigner mon cœur défaillant, et l'inquiétude lui communique la divination : je prédis ta mort, le désespoir de ma vie, si demain tu rencontres le sanglier. CXIII » Mais si tu veux absolument chasser, laisse-toi guider par moi ; cours le lièvre timoré et fuyard, ou le renard qui ne vit que de ruse, ou le chevreuil qui n'ose pas résister ; poursuis sur les dunes ces bêtes peureuses, et maintiens ton cheval fougueux à l'allure de ta meute. CIIV » Et, dès que tu auras débusqué le lièvre myope, remarque comme le pauvre animal, pour échapper à sa détresse, devance le vent, avec quel soin il multiplie les détours et

TÉNUS ET ADONIS. 181 les zigzags ; les nombreuses brèches par lesquelles il s'esquive forment comme un labyrinthe pour étourdir ses ennemis. CIV » Parfois il court au milieu d'un troupeau de brebis pour mettre en défaut le flair des habiles limiers ; parfois il se jette dans le terrier des lapins , pour arrêter au milieu de leurs aboiements ses bruyants persécuteurs ; et parfois il se joint à un troupeau de daims. Le danger lui suggère des expédients ; la crainte le rend ingénieux. CIVI » Car alors, son odeur étant mêlée à d'autres, les ardents limiers qui hument la piste sont déconcertés, ils cessent leurs clameurs jusqu'à ce qu'ils aient découvert à grand'peine leur piteuse erreur. Alors ils éclatent en aboiements ; Écho réplique, comme s'il y avait dans les airs une autre chasse. CXVII » Cependant le pauvre lièvre, sur une colline au loin, se [K)se sur ses pattes de derrière , dressant l'oreille pour écouter si ses ennemis le poursuivent encore ; tout à coup il entend leurs cris bruyants ; et désormais sa douleur peut bien se comparer à celle d'un agonisant qui entend le glas funèbre. CXVIII)> Alors tu verras le misérable inondé de rosée aller et venir en serpentant sur la route ; chaque broussaille en^XV. 12

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

182 TÉNUS ET ADONIS. Yieuse égratigne ses pattes lassées ;
\\cm\\fi qp4>VB te ifà\\ \\t9^ saillir, tout bruit s'arrêter ; qar le mflbpnr egt
^F&s^ W le nombre, et dans son accablement n'est secouru ^ p^f^ sonne.
CXIX Il ..f^BStp trapquille, et écpïite enc^rç up pe^... Nop. ne te débflts
point, par tu ne te relèveras p^s,.. Ppqr te faire haïr la chasse au saqglïer, tu
p^'efi^ends filïiro de I9 morale contre ^lon habitude ; si je tj^e (le toutç
çl^P^e up argfijjifaiti c'est que l'amour pei^t çq|:[]|:pentçr tpïjf \\f^ ip^px.
CX]^ r> Où en étais-je ?)^ — ((N'importe, dit Adonis; laissez-moi, votre
récit ne peut pas mieux finir ; la soirée se passe.)) — ((Eh bien, après? dit
Vénus » — a Je suis attendu par mes amis, répond-il; voilà qu'il fait noir, et
je tomberai en m'en allant. » — a Ah ! s'écrite-t-elle, c^est dans la nuit qoe le
désir y voit le mieux. CXXI » D'ailleurs, si tu tombes, ph ! imagine-toi que
c'^stla terre, amoqueuse de toi, qiii te fait faire un faux pas upiqquement pour
te défober un bajser. Les riches proies {rendent les honnêtes gens voleurs ;
ainsi tes lèvre^ rendent spmbfe et farouche la chaste Diane oui craint de te
ravir un baiser et de mourir parjure. y^ Maintenant je àm^p la rqispn d^
cQt^e Qpit Dp)^^} Cynthia l^iimiliée obscurcit sa lueur (^'rgem, jusqu'il
ce qup

The text on this page is estimated to be only 21.72% accurate

YÉMUS IT ADOMs. 183 la oatepe traîtresse seit condamnée
cômnie fausmpe poup avoir ?o)ë au ciel le creuset divin oti elle t*t formé,
an dépit des ekio^. tout^uissants, pour humilier la solei^ Id jour» fil elle,
Cynthia, la nuit. cxxni » Apssi a-t-elle corrompu les destins , pour qifMJs
dégradent le chef-d'œuvre exquis de la nsiture, entachept ssi beauté
d'infirmités, 3a perfection pure d'impurs défauts, et le soumettent à la
tyrannie des calamités effrénées et des maux de toutes sortes : % T^l? 9^ h
fièyre brûUpt^ avec se^ accès de pftlfiuf et de défaillaiipQ, la pe^te qui
(ampoi^onne Is^ vie,)e frénétique àéilf^t r^ffeçtipii funeste qui ronge la
pipelle des o^ et qui i^n^ m wages flp brûlant Ip sang. Les dégtûtp, le?
appptèI{l^i» lft4pule»r et le dé^gpoip dajn^é qiA juré]«i mort de la nature
pour l'avoir fait si beau. cxxv » L'un des pli^s graves effets de ces îna|adies,
çst de détruire la beauté en une minute de combat : l'éclat, le goût, Je teint,
toutes les qualités, qu'admirait naguère l'impartial contemplateur^ sont tout
k coup ruinés, dégradés, perdus, comme la neige dés montagnes qui fond au
soleil de]:pidi. n 4iQsi dono, en dépit de l'inféconde chasteté d^% ves\èkA
aa»s aw>w et de»noiuio\$ n'aim^at q^dlçi^-ipôin^i

184 VÉNUS KT ADONIS. qui volontiers prodairaient sur la terre stérilisée une cUsette absolue de filles et de garçons, sois prodigue. La lampe qui brûle de nuit épuise son huile pour prêter sa lumière au monde. CXXVII » Ton corps est-il autre chose qu'un tombeau dévorant, quand il ensevelit en lui-même cette postérité que, selon les lois des âges, tu dois avoir forcément, si tu ne la détruis pas dans son germe mystérieux ? Ah ! s'il en est ainsi, le monde te prendra en mépris, pour avoir anéanti dans ton orgueil de si belles espérances. CXXVIII » Ainsi tu t'abîmes toi-même en toi-même ; crime plus grand que le crime de la guerre civile, que le crime du désespéré qui se tue de ses propres mains, que le crime du père-boucher qui enlève la vie à son fils. La rouille gangre* neuse ronge le trésor caché» mais l'or mis en usage produit plus d'or encore. » CXXIX (c Ah ! s'écrie Adonis, vous allez retomber dans vos fastidieuses théories tant de fois rebattues. Le baiser que je vous ai donné vous a été accordé en vain, et c'est bien en vain que vous luttez contre le courant ; car, j'en jure par cette nuit à la face noire, sombre nourrice du désir, votre dissertation me fait vous aimer de moins en moins. cxxx » Quand l'amour vous aurait donné vingt mille langues, toutes plus émouvantes que la vôtre, toutes ayant le charme

YÉILUS BT ADONIS. 185 du chant voluptueux de la sirène, leurs accents tentateurs frapperaient en vain mon oreille ; car sachez que mon cœur Yeille tout armé sur elle et n'y laisserait pas pénétrer une note fausse. CXXXI » De peur que l'harmonie décevante n'envahit mon paisible for intérieur ; et alors c'en serait fait de mon petit cœur, privé de repos dans son sanctuaire. Non, madame, non ; mon cœur n'aspire pas à gémir ; il dort du meilleur sommeil tant qu'il dort seul. CXXXII V Qu'avez-vous affirmé que je ne puisse réfuter ? Le sentier est doux, qui conduit au péril. Je ne hais pas l'amour, mais les artifices de votre amour qui accorde des baisers à tous les étrangers. Vous le faites pour procréer ! O étrange excuse, quand la raison sert d'entremetteuse aux excès de la luxure ! CXXXIII » N'appellez pas cela l'amour, car l'amour s'est enfui au ciel, depuis que la luxure en sueur a usurpé son nom sur la terre et assumé son apparence candide pour s'assouvir sur la fraîche beauté et la couvrir d'infamie ; car la tyrannique ardeur souille et dévaste, comme la chenille fait des tendres feuilles. CXXXIV T » L'amour réjouit comme le rayon de soleil après la pluie, mais la luxure a le même effet que la tempête après

The text on this page is estimated to be only 20.27% accurate

1B6 vīNUB it usons. le soleil. Le doux printemps de Tamotir teste
toijjoilrs frais; rhiver de la luxure arrive bien ataût la fin de l'éléi L'amour
n'est jasÉiais éoëuté i la likxure itaouft de gltm^ tonnerie. L'amour est tout
vérité ; k luxure est pieAierdd mensonges perfides. • cxxxv I " I » Je
podi^i^ais en dire pltls, Mfiis je n'dsë p\ûÉ parier ; h texte est vieui,
l'ortitèut trop nôviëé; Jci iUë réftii^ dtbte hm tristesse. Là bdUtë est sur nion
tiâè^; tel chcigrïd dAns mû cœur. Mes oreilles, qui ont écotité v6ttë Mvéld
^èhrlAgS,' m brûlent pour avoir commis cette faute, x» CXXXVI Sur ee, il
se dégage de la douce étreinte de ces beaux bras qui l'attaebaient à cette
divine poitrine ; et il- oowt vers sa demeure à travers la sombre clairière^
laissant Tamoureuse couchée sur le dos dans une profonde détresse. Avez-
vous vu une brillante étoile filer dans le ciel? ainsi il glisse dans la nuit loin
du regard de Vénus. CXXXVII Elle le suit des yeux, comme quel(;u'tin qui
de la tire eontemple un ami tout juste embarqué, jusqu'à ee que \é vagues
farouches empêchent de le voir en âonletant leurs cistes à M hadteut des
nuesi Ainii, la ihnt impAoyable et profonde enveloppe l'objet dont Vénus
rassasiait as vite cxïXViii Surprise cùtatttQ quelqu'un qui peir iné^dë àtiMt
liasse fôMber dan^ le tordent un bijou phcécië^xV ëtdnHétf coWi»

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

VÉNdS ti ABONiS. le? lé sont ëôtitëiil lâ nbit les piétbùs ddtit là
Idmière s'est étéihté âUè qUëit[ue bois inquiétant, téûtià reste ainsi ëSai^
dM Idà \ëhhhtée, nfmi perda l'ëftâ i'idiëlii tpû Ik guidait. cxkxijc Et âioB
eltè frappe sa poitrine qiii gémit ; toiités lés caYemes vôiisiiies,
âppàrémmëiit troublées, foDt fa répéUtioii verbale de ses plaintes ; elle
entassé lamentations sur lamentations. Éélas \ s'é(Jrie-t-ëlle, et vingt fois :
inaïheur f malheur! Et vingt éckos répètent vingt fois ce cri. Ëilé, les
entéiidàfif , prcifèrë ées acèëntë âbiilôuitltii, et entonne tbut k coup un
rëtbélh niélàhcdlittUè; elle dHticrni&ént l'ainbur itât lëà jeineé gens
eàckVes, et i'ëdotétl)^ les viëiix ; qiie d'esprit ràinoùr à dans sa folié, qix^
de follë dans son esprit ; son lugubre ànàthème flfiit tb'ujoKrs pAt t malheur
! et toujours le chœur des échos lui rëpônd : fhàU heur! CXLI Sod ëhâiit
ëtàit monotone, et i'ïH plus lôn^ehips ctùe lH nuit : tar lés heures sbtit
Ibù^ués, qiii seniblëhi cbuiles àùì aixiddtëUx. S'ils sont tbhteilts éilk-
mëmës, ils slitlhginëiit qtië à'mte^ ëtirôilveit le tkiértle jplaisir dilii\$ lè^
nlëttie^ dtâ^ tractions; leurs fastidieux récits, fréquemment recommencés,
finissent sans auditoire et sbût interminables. GXLII Car htec i^tli VëtiUë
pa^se-t-ellé la ntait ? Avec de vâiufc liâtisites a lé %iï èrduëë qui , cbiiâiiié
dés cabàtétieft

188 VÉNUS ET ADONIS. criards, répondent à tous les appels et se prêtent aux caprices les plus fantasques. Elle dit oui ; tous répondent : oui ; et tous eussent dit comme elle» si elle avait dit non, CXLIII Attention ! voici la gentille alouette, lasse de repos, qui de son retrait humide s'envole à tire d'ailes, et réveille Taube ; le soleil dans sa majesté se détache de ce sein d'argent et jette sur le monde un si splendide regard que les cimes des cèdres et les coteaux semblent de Tor bruni. CXLIV Vénus le salue de ce bonjour flatteur: ce 0 toi, dieu rayonnant, patron de toute lumière, toi à qui chaque lampe et chaque étoile empruntent la magnifique influence qui les fait briller, il existe ici-bas un enfant, allaité par une mère terrestre, qui pourrait te prêter de la lumière, comme tu en prêtes aux autres. » CXLV Cela dit, elle se hâte vers un bosquet de myrte, étonnée de voir la matinée si avancée, sans qu'elle ait eu des nouvelles de son bien-aimé; elle tâche de distinguer la voix de ses limiers et le son de son cor ; bientôt elle les entend retentir bruyamment, et tout en hâte elle accourt au bruit. CXLVI Et, comme elle s'élance, les broussailles de la route l'attrapent par le cou, lui baisent le visage, ou s'enlacent autour de sa cuisse pour l'arrêter ; farouche, elle s'arrache à leurs étroits embrassements, comme une biche laitière que

VÉNUS ET ADONIS. 189 tourneDtent ses mamelles gonflées et qui s'empresse pour nourrir son faon caché dans un hallier. CXLVII Sur ce, elle entend le cri de la meute aux abois ; elle tressaille comme quelqu'un qui aperçoit sur son chemin, déroulant ses anneaux funestes, un serpent dont l'horreur le fait trembler et frémir : de même le jappement plaintif des limiers épouvante les sens et confond les esprits de Vénus. CXLVIII Car elle reconnaît à présent que ce n'est plus une chasse inoffensive: l'animal poursuivi est le sanglier farouche, l'ours brutal ou le lion superbe ; en effet, le cri part toujours du même point, et les chiens jettent d'effroyables clameurs, trouvant leur ennemi si formidable qu'ils reculent tous devant l'honneur de commencer l'attaque. CXLIX ; Ce cri sinistre retentit lugubrement à son oreille, et pénètre par surprise jusqu'à son cœur qui, accablé par l'inquiétude et la frayeur blême, glace d'épouvante tous ses sens défaillants ; tels des soldats, quand leur capitaine se rend, fuient lâchement sans oser tenir la campagne. CL Ainsi elle reste dans une tremblante extase ; enfin, raniquant ses sens paralysés d'effroi, elle leur déclare que c'est une chimérique fantasmagorie, une erreur enfantine qui cause leur frayeur ; elle les somme de ne plus trembler, les

The text on this page is estimated to be only 9.25% accurate

soMUe de m ^\us Héii cfàindfë ; et àd^^tôt etië à|lërçoit le
sanglier poarsoiTi. 6Lt Sa gnoïkle oeuTerte d'écoiiié et toute rrogë seodile
ebntenir da sang et da lah inôlés ënsiBiiible } une riray^e frajear s'empare
de Yénns qoi oonrl en insensée sans saTW ek ; mie s'élanoe d'un cOté»
ptiis, ne Tôulant pds dlèi* ^vâ atant, elle renent ^r ëhm (mis poBr ntm ans
ait éangMer assassin. CLII MiU(9 émotions l'entraînent m tnilie mïk ; éllé
f^ëfft danë lô6 ^islitiers qd'elie à t>flircoafths; sa jifëbipit&tidil excessitô
edt sonitiiiie à des temps d'arrêt, comme lëèÂlltiftiâ d'une pel^iine ivre ;
pleine de réflexioti saïis réfléchir l rien, elle entreprend t06t sans ri6il
ëffôldéi". Ici eDe trouTe tm Chieti tapi dans m foUfM^ et dMnililde à
l'animal haraâsé crû est son matti^ ; là elle èu tit)iive uâ entre eti train de
lécher ââ blessure^ -^ titiittué et sotverftia remède cotitrè les plaies
envenimées ; plus Ibifi elle ëti rëti" contre m miXté tristénlëtit rédhigôé ;
ell« Itti parler et il Itii répond par un hurlement. CLIV A peine ses cris
déchirante dnt-^ifô cèsdé ifd'Hti irlrtfë pleureur dut lèvres pendantes, ndr m
slnistre> ait éclater dans lëé air^ des kdaàèniaiiOH^ i ud attire 61 ptdê bft
ëntf ë Mi

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

TiaiUS ET ÂDONfô. 191 f'êpdtiâent, agitant oemtre terre lear
qûeuè saperbe^ seouaDt iënh drailles ëcorehées, saignant k ohâiqiie pasi
CLV Voyez comme les pauvres habitants de ce monde sont âlfli^ttéa
péf^U^ 4^âritiotl§^ les dlgtiès et les pfodigte (in'ils ont lôigteliilpè
cëbiëtof^léâ d'tin œil hagard pdtif en tirer de tèM^ibles phi^hétieS ; de
inène, ft ces tristes signes, Yéntfs l^tiëiit ^dn hdléine, piil^, Fexbalaiit dans
un soufSry elle SémnêbdûmiiiûséHï CLVI « Tyran horrible, affreux, maigre
et décharné, odieux ditorcë dés amoi'S j'^est aifiisi (jti'ette apostrophe la
Mort), épécli'é au ^rînceméùt éiiiiâittà, yer de la terre, qtte préfendà-tu
dtitic? étouffer la beauté ! éteindre le sodffle de cet èti^ ddiit ta beauté prête
k la rose son éclat, âom le souffle prête son parfum à là vioièftè ! Civil » S'il
est fzlôri... Oh! fiëh! il est impossible qu'en %ââi sa beduté, tu aies oteë là
frapper !;;. Oh ! oui ! c'est tWssiblë ! fû n*fl(s pas d'yéoi poiif Voir ; mais tu
frappes âth)ëëiliëili au bàssfrd. La vieillesse est ia eilidle ; mais idti ffait
iitfidèle «hAttqtie ee bm, et fiferce le éceitir d'un ëâlttnf. ICLVIII » Si
seulement tu avais crié gare, alors il aurait élevé la voix^ et, en l'entendant^
to n'aurais pas pu user de ton poQvoin liée deslbisi ie m«Qdîreiil pour ce
e(mp4k} ilgie

192 VÉNUS ET ADONIS. commandaient de faucher une mauTaise herbe, ta arraches une fleur ! C'est la flèche d'or de l'amour, et non le dard d'ébène de la mort, qui aurait dû le frapper à outrance. CLII » T'abreuves-tu de pleurs, que tu provoques de telles larmes? Quel bien peut te faire un douloureux sanglot? Pourquoi as-tu plongé dans l'éternel sommeil ces yeux qui permettaient de voir à tous les autres yeux ? A présent la nature ne s'inquiète plus de ta puissance meurtrière, puis** que son plus bel ouvrage est ruiné par ta rigueur. » CLX Ici, comme accablée par le désespoir, elle ferme ses paupières, lesquelles, ainsi que des écluses, arrêtent le flot cristallin qui de ses deux belles joues ruisselle dans le doux lit de son sein ; mais le torrent argenté force les barrières et les rouvre dans la violence de son cours. CLXI , Oh ! quel sympathique échange entre ses yeux et ses larmes ! Ses yeux se voient dans ses larmes, ses larmes dans ses yeux ; les deux cristaux reflètent mutuellement leur douleur, douleur que des soupirs amis tâchent constamment de tarir. Mais, comme en un jour d'orage le vent et la pluie se succèdent, les pleurs mouillent de nouveau ses joues qu'ont séchées les soupirs. « CLXII Des émotions diverses assiègent son constant désespoir ; entre elles, c'est à qui dominera sa douleur. Toutes s'im

VÉNUS ET ADONIS. 193 posent, et de telle manière que l'impression présente semble suprême, mais aucune ne l'emporte ; elles se confondent toutes, comme un amas de nuages qui se combinent pour le mauvais temps. CLXIII Sur ce, elle entend le holà! lointain d'un chasseur. Jamais chant de nourrice ne charma autant son nourrisson. Cette voix de Tespoir tend à dissiper la funèbre idée qu'elle poursuivait ; car maintenant la joie renaissante l'invite à se réjouir, en lui faisant croire que c'est la voix d'Adonis. CLXIV Aussitôt ses larmes refluent, emprisonnées dans ses yeux, comme des perles dans du cristal ; parfois pourtant une gouttelette splendide en jaillit, mais sa joue l'absorbe, comme pour l'empêcher d'aller laver la face noire de la terre immonde qui n'est qu'enivrée quand elle semble noyée. CLXV O sceptique amour, combien tu es étrange de ne rien croire tout en étant si crédule ! Pour toi l'heur et le malheur sont extrêmes ; le désespoir et l'espérance font de toi leur jouet ; l'une te berce d'improbables pensées, l'autre t'accable aussitôt de pensées vraisemblables. CLXVI Maintenant elle défait la trame qu'elle vient d'ourdir. Adonis vit, et la mort n'est point à blâmer ; cet n'est pas

194 VÉNUS ET ADONIS. Yënus qui toat à Theure outrageait la mort; maïateBanI; elle ne prononce qu'avec vénération ee nom odieux ; elle l'appelle la reine des tombes, la tombe de\$ rois^ l'impë-t rieuse souveraine de tous les êtres mortels. a Non, noQ, dit-elle, mort suave, je ne faisais que badiner. Pourtant pardonne-moi , j'ai éprouvé une sorte d'effroi, quand j'ai rencontré le sanglier^ cette bête sangpinaire, qui ne connaît pas de pitié^ qui est toujours féroce. Yoilà pourcjuoi, aimab|e spectre (je dois eonl^sser la vérité), je récriminai contre toi, craignâit que mon bienaimé n'eût péri. CLXVIII » Ce n'est pas ma faute ; le sangiev a proivoqué ma langue ; vengertoi sur lui, invisible scyuveraine ; c-e^t lui, la hideuse créature, qui t*a outragée ; je n^étais que l'instrur ment, il est hauteur de la calomnie* I4 douleur a deux langues, et jamais femme q^a pu les gfMi^rneB |outes dei^ sans avoir l'esprit de dix femmes. y> CLXIX 4insi, dans l'espoir qu'Adonis est vivant, elle calme ses v|ves apprél^ensipns \ et, pour assurçr le salut de son bel ^paQpt, e|le fffitte l^^fnblement la mort, lui parle de ses trophées, de ses statuts, de ses sépulcres^ et lui rappelle ses victoires, ses triomphes, ses gloires. CLXX « 0 Jupiter 1 dit-elle, quelle folio j^étais ! de quelle niaiseme, de quelle faiblesse d'esprit j'ai fait preuve, en pleurant

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

Y[^]US ET ADONIS. 105 I4 mqrIt d'un vivant qui p[^] peut pappric
que p[^]r }a ru[^]p[^] totale de la paoe l[^]aiaipe | Car, lui mort, la beauté p[^]rit
avec lui, et, la beauté morte, le noir chaos revient. » Fi, fi donc, fol amour !
tu es aussi eraintif qu'un arare ehai[^] de trésors et environné de voleurs ; des
chimères, indistinctes pour l'œil et pour l-oreille, inquiètent ton cœur Iftche
de fausses alarmes, d A ces mots, elle entend un cor joyeux, et bondit d'aise,
elle si abattue naguère. CLXXII Qpfpixte \q, ff(uçoi[^] vers le leurri[^], elle
vole ; son pas est si][^]/[^]v qii'll n[^] ploie pas rhefbet ; et dans son élan
l'jifforti[^]néc aperçoit spp bien-aimé au pouvoir du hidppx sanglier ; j[^]s
yeux[^] pomme assassinés par ce spectacle[^] se voilent, ainsi que 4ps gstres
Qff[^]squés par le jour. iifi w[^]m m Ifi lwftçpp» mî m q^{^^}'pp t9i».çh? [^] ses
mîW ^{^^}liçates, reprtfi av[^]p peipQ d[^]p§ sa fiaycirne d'écaillé[^] et l[^]
d^{^^}neure epf[^]fi¥fé fl[^]qs !*ombre€, oraigpafit ppur)on[^]temp§ eii[^]core dq
sprtjr 4? [^]o[^]v6au ; aipsi, à ce sanglant sp^{^^}çt[^]plpi[^] les yeux de Y[^]nus se
sont rejet[^]ç [^]ans les som? bres cavités de sa tête. ÇLXXIV Là iU remettent
leup f cm[^]tipn et len? Umèff[^] «[^] poniToir du cerveau troublé, qui leur
ppmw[^]nde de s[^]sppj[^]r [^] jamais à la nuU affi[^]usef e| de nci plp bleisfpr le
([^]yp jjfff

196 VÉNOS ET ADONIS. leurs regards ; celui-ci, comme un roi
af&îgé sur son trône, a poussé à leur suggestion un mortel gémissement.
CLXXV Sur quoi chaque organe tributaire a frémi. De même que le vent,
emprisonné dans le sol, ébranle, pour se frayer passage, les fondements de
la terre avec une violence qui glace les hommes de terreur, ainsi la
convulsion agite si brusquement Vénus tout entière, que ses yeux sortent
encore une fois de leurs sombres lits. CLXXVI Ils s'ouvrent, et jettent un
regard involontaire sur la lai^ plaie creusée par le sanglier dans le doux
flanc d'Adonis ; sa blancheur de lis est inondée de larmes pourpres que
pleure sa blessure. Pas une fleur aux environs, pas un gazon, pas une plante,
pas une feuille,* pas une herbe qd n'ait dérobé de son sang et ne semble
saigner avec lui. CLXXVII La pauvre Vénus remarque cette sympathie
solennelle ; elle incline la tête sur une épaule ; elle souffre silencieusement,
elle délire frénétiquement ; elle croit qu'il ne pouvait mourir, qu'il n'est pas
mort. Sa voix est étouffée, ses genoux oublient de fléchir ; insensés sont ses
yeux d'avoir pleuré avant ce moment fatal ! CLXXVIII Elle regarde si
fixement la plaie que sa vue éblouie la lui fait paraître triple ; et alors elle
reproche à ses yeux délétères de multiplier les blessures là oiii il n'en
foudrait pas. Pour

VÉNUS ET ADONIS. 197 elle il a deux visages, chaque membre lui semble double ; car souvent l'œil s'abuse quand le cerveau est troublé. CXLXIX a Ma langue» dit-elle, ne peut exprimer la douleur que me cause la perte d'un unique Adonis, et cependant j'en vois deux ! Mes soupirs sont épuisés, mes larmes amères taries; mes yeux sont en feu, mon cœur est de plomb* Puisse ce plomb accablant de mon cœur fondre au feu rouge de mes yeux ! Je mourrai ainsi dans la dissolution de ma passion ardente. CLXXX r> Hélas ! pauvre univers ! quel trésor tu as perdu ! Quelle figure vivante reste-t-il qui soit digne d'être regardée? Quelle est la voix désormais qui soit une musique ? De qui peux-tu te vanter dans le passé ou dans l'avenir ? Les fleurs sont embaumées, leurs couleurs sont fraîches et coquettes ; mais l'idéale beauté a vécu et péri avec lui. CLXXXI if> Que désormais aucune créature ne porte de coiffe ni de voile ! Ni le soleil ni le vent ne chercheront à vous caresser ; n'ayant rien de beau à perdre, vous n'avez rien à craindre ; le soleil vous dédaigne, et le vent vous siffle. Mais, quand Adonis vivait, le soleil et le grand air rôdaient comme deux voleurs pour lui dérober sa beauté. CLXXXII)> Aussi se couvrait-il d'une coiffe ; mais le soleil éclatant s'infiltrait sous les bords, le vent la lui enlevait, et, dès XV. 13

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

198 VÉNUS KT ADONIS. qu'elle était tombée, jouait avec les boudes de ses cheveux ; alors Adonis pleurait ; et aussitôt» par pitié pour ses tendtiM années, le vent et le soleil se disputaient à qui sécherait ses larmes. cixxxiii)> Pour voir sôu visage le lion se glissait derrièfê quelque haie, de peur de TefArayer; pour être charmé pàf son chaut, le tigre s'apprivoisait et écoutait doucement. S^it parlait, l« loup lâchait sa proie et s'abstenait te JouMà d'alarmôr l'innocent agneau. CLXXXIV » Quand il mirait son ombre dans la rivière, les poissons étalaient à la surface leurs nageoires d'or. Quand il appro* chait, les (Hseaux étaient si joyeux que les uns chantaient 4 que les autres lui apportaient dans leur bec des mûres et de rouges cerises. Il les nourrissait de sa vue, ils le tujwtm* saient de fruits. cxxxv » Mais ee sanglier hideux, sinistre, au museau hérisséi dont roeil baissé cherche toujours une tombe, n'a jamais vu la livrée de beauté que portait Adonis ; témoin k traite» ment qu'il lui a fait subir ; ou s'il a vu son visage, abn^ j'en suis sûre.^ c'est en pensant le oaresser qu'il k tué» CLXXXVt j)Oui, oui, c'est ainsi qu* Adonis a ététùê*, il coûtait avec la pointé de sa lance sur le sanglier, qui. Sans vouloir

VÉNUS ET ADONIS. 199 te frapper d« sa dent, pensait le calmer par une caresse. Et B -est en se frottant eontrc son flanc délicat que l'animal épris lui a in^dontairement enfoncé son boutoir dans l'aîne. CLXXXVII » Si j'avais eu des dents comme lui, jç dois copfesser (jue j'aurais tué Adonis au premier baiser ; mais il est mort, sans avoir accordé à ma jeunesse les bénédictions de la sienne, et je n'en suis que plus maudite. » Sur ce, elle se laisse tomber, et se couvre le visage du sang coagulé d* Adonis.

CLXXXVIII Elle regarde ^s lèvres, elles sont pâles ; elle lui prend les mains, elles sont froides ; elle murmure un récit plaintif à ses oreilles, comme si elles entendaient ses doulouTmiS^s paroles ; elle soulève les paupières qui lui couvrent le^ jeux ; las ! deux lampes éteintes y sont enfouies dans les ténèbres. CLXXXtX Ces deuxglaces, où etle-tnême elle s'est mirée mille fois, ne réfléchissent plus rien ; elles ont perdu la vertu qui naguère faisait leur excellence ; toutes ces beautés sont désormais dépouillées de leur éclat. « Merveille des temps, dît-elle, ce qui fait mon dépit, c'est que, toi mort, le jour continue de briller. cxc » Puisque tu es mort, hélas ! voici ma prophétie : Tamour sera désormais accompagné par la douleur ; il sera

200 VÉNUS ET ADONIS. escorté par la jalousie, trouvera doux les commencements, mais amère la conclusion ; toujours trop exalté ou trop abattu, jamais il ne gardera l'équilibre ; et toutes ses jouissances ne contrebalanceront pas ses douleurs. CXCI D Il sera capricieux, trompeur et plein de fraude ; à peine éclos, il sera flétri d'un souffle. Il recèlera le poison au fond y tout en étalant à la surface des douceurs embaumées qui tromperont les meilleurs regards. Il fera du plus fort le plus faible» frappera de mutisme le sage et laissera la parole au fou. CXCII » Il sera économe et plein d'extravagance ; il apprendra toutes les danses à l'âge décrépit ; il maintiendra en repos l'homme de violence stupéfait ; il ruinera le riche, il enrichira le pauvre ; il sera follement furieux, doucement débonnaire ; il fera du jeune un vieux, et du vieux un enfant. CXCIII » Il soupçonnera sans qu'il y ait motif de crainte ; il ne craindra rien quand il devra le plus se méfier. Il sera compatissant, et trop sévère, d'autant plus trompeur qu'il semblera plus sincère. Il sera pervers quand il aura l'air le plus empressé ; il inspirera la peur au vaillant, le courage au couard. CXCIV » Il sera la cause de guerres et de terribles événements; il mettra la dissension entre le fils et le père ; il sera assu

VÉNUS ET ADONIS. 201 jettiy asservi à tous les mécomptes, comme le combustible à la flamme. Puisque la mort a détruit mon amour dans son printemps, ceux qui aimeront le mieux ne jouiront pas de leur amour. » cxcv ^ A ce moment, l'enfant qui était étendu mort auprès d'elle s'évanouit à sa vue comme une vapeur, et dans son sang répandu à terre éclot une fleur pourpre tachetée de blanc, imitant bien ses joues pâles et le sang qui ressortait en rondes gouttes sur leur blancheur. CXCVI Vénus penche la tête pour sentir la fleur fraîche éclore, et la compare à l'haleine d'Adonis : elle dit qu'elle gardera cette fleur dans son sein, puisqu' Adonis lui-même lui a été enlevé par la mort ; elle cueille la tige, et par la cassure jaillit une sève verdâtre qu'elle compare à des larmes. CXCVII <c C'était là, s'écrie-t-elle, l'habitude de ton père, pauvre fleur, suave rejeton d'un être plus suave encore ; ses yeux se mouillaient à la moindre contrariété ; croître pour lui seul était son désir, comme c'est le tien ; mais, sache-le, autant vaut te flétrir dans mon sein que dans son sang. CXCVIII » Ici était la couche de ton père, ici, dans mon sein ; tu lui succèdes, et c'est ton droit. Va, repose-toiaufonddece

The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

202 ViRUS ET ADONIS. berceau ; mon ooBur palpitant %*j
bercera nuit et joar. H ne se passera pas une minate^ qae je ne baise la flear
de mon bienHdmé ! » CXCIX Ainsi, lasse de ce monde, Yénus s'enfuit et
attelle ses colombes d'argent. Enleyée par lenr agile essor, dans son chariot
léger la souveraine trarerse rapidement les cieux yides^ se dirigeant vers
Paphos où ^e entend s'enferma et rester invisible (19). FIIH DE TÉNUS ET
ADOIUS.

The text on this page is estimated to be only 13.50% accurate

LE VIOL DE LUCRÈCE

■•>• - ♦* V ■ • • ■ • . . V,. V AU TRES HONORABLE HENRY
WRIOTHESLY COMTE DE SOUTHAMPTON ET BARON DE
TICHFIELD L'amour que je voue à Votre Seigneurie est sans fin^ et cet
opuscule^ sans commencement^ n'est qu'un morceau superflu. Cest
l'assurance que j'ai de votre 7ioble disposition^ et non le mérite de mes vers
novices^ qui me rend certain d'une acceptation. Ce que j* ai fait est à vous^
ce que j'ai h faire est h vous, comme portion du tout que je vous ai consacré.
Si mon mérite était plus grande mon hommage paraîtrait plus grand ; tel
quHl est, en attendant, il est dédié à Votre Seigneurie, à qui je souhaite une
longue vie, sans cesse prolongée par le bonheur. De Votre Seigneurie Le
très-dévoué serviteur. WILLIAM SHAKESPEARE,

ANGLÈMENT. Lucius Tarquin, surnommé le Superbe à cause de son orgueil après avoir fait assassiner cruellement son beau-père Servius Tullius, et, contrairement aux lois et coutumes romaines, s'être emparé du trône sans demander ni attendre les suffrages du peuple, vint mettre le siège devant Ardea, accompagné de ses fils et d'autres nobles romains. — Durant ce siège, les principaux chefs de l'armée, étant réunis un soir dans la tente de Sextus Tarquin, fils du roi, et causant après souper, exaltèrent tous les vertus de leurs femmes ; entre autres, Collatin vanta l'incomparable chasteté de son épouse Lucrece. Dans cette humeur joyeuse ils coururent tous à Rome, prétendant, par cette arrivée secrète et soudaine, établir la preuve de ce qu'ils venaient d'affirmer; seul, Collatin trouva sa femme (quoiqu'il fût tard dans la nuit), en train de filer au milieu de ses servantes ; toutes les autres dames furent surprises occupées de danses, de fêtes et d'autres divertissements. Sur quoi les nobles romains décernèrent à Collatin la victoire et à sa femme tout l'honneur. — Alors, Sextus Tarquin, enflammé par la beauté de Lucrece, mais étouffant sa passion pour le moment, retourna au camp avec les autres. Bientôt après il repartit secrètement, et fut (conformément à son rang)

208 LE VIOL DE LUCRÈCE. royalement reçu et logé par
Lucrèce à Collatium. — La même nuit il se glisse traîtreusement dans sa
chambre, la viole et s'enfuit de grand matin. Lucrèce, dans ce lamentable
état, dépêche vite deux messagers, Tun à Rome vers son père, l'autre au
camp vers Collatin. — Le père et Collatin arrivent, l'un accompagné de
Junius Brutus, l'autre de Publius Valerius, et, trouvant Lucrèce vêtue de
deuil lui demandent la cause de sa douleur. Elle, tout d'abord, leur fait
jurer de la venger, dénonce le coupable et tous les détails de son forfait, et
immédiatement se poignarde. — Sur ce, d'une voix unanime tous font vœu
d'exterminer toute entière la famille abhorrée des Tarquins ; ils emportent le
cadavre à Rome ; Brutus fait connaître au peuple le criminel et les détails de
son crime infâme, terminant par d'amères invectives contre la tyrannie du
roi. Le peuple en fut tellement ému que l'exil de tous les Tarquins fut
décrété par acclamation générale, et le gouvernement transféré des rois aux
consuls.

LE VIOL DE LUCRÈCE I Emporté loin d'Ardée » la ville assiégée , par les ailes traîtresses d'uo coupable désir, ne respirant plus que la luxure, Tarquin quitte Tarmée romaine et porte à CoUatium le feu sombre qui couve sous de pâles cendres pour éclater bientôt et étreindre d'une ceinture de flammes la taille de la bien-aimée de CoUatin, Lucrèce la chaste. II Malheureusement peut-être c'est ce titre de chaste qui a aiguisé cet impérieux appétit, alors que CoUatin a commis l'imprudence de vanter l'incomparable incarnat et l'éblouissante blancheur qui brillent dans ce firmament de délices où des globes mortels, aussi lumineux que les splendeurs célestes, gardent pour lui seul leur pur rayonnement. III Car la nuit précédente, dans la tente de Tarquin, CoUatin lui-même a dévoilé le trésor de son bonheur ; il a dit quelle inappréciable richesse les cieux lui ont accordée dans la possession de sa belle compagne ; estimant si haut sa for

210 LE TIOL DE LUCRÈCE. tune qu'à rentendre, si les rois
peuvent épouser plus de gloire, ni roi ni seigneur ne pourrait épouser une
dame aussi parfaite. IY 0 bonheur connu de si peu d'êtres ! évanoui aussitôt
que goûté, comme la rosée d'argent du matin devant les rayons d'or du soleil
! doux moment expiré, disparu avant d'avoir réellement commencé!
L'honneur et la beauté, dans les bras de leur possesseur, sont faiblement
protégés contre un monde de périls. La beauté persuade les yeux des
hommes, d'elle-même, sans interprète : qu'est-ce besoin de louanges pour
faire ressortir ce qui est si remarquable ? Pourquoi GoUatin a-t-il ainsi
publié ce riche bijou qu'il aurait dû cacher aux ravisseurs, comme son bien
le plus cher ? VI Peut-être est-ce son éloge de la sourerrâie grftee de
Lucrèce qui a tenté ce fils arrogant d'un roi ; car nos cœurs sont souvent
entamés par nos oreilles ; peut-être est-ce le panégyrique d'un si splendide
objet, défiant toute comparaison, qui a irrité l'altière envie de Tarquin,
humilié de ce qu'un subalterne se vantât d'un bonheur d'or inconnu de ses
supérieurs. Vil Quoi qu'il en soit, une inspiration téméraire a stimulé son
trop téméraire empreMemeni; son honneur^ ses devoirs» s€\$

LE YIOL DE LUCRÈCE. 211 amis, son rang, il oublie tout, et
 part au plus vite pour éteindre le brasier qui lui dévore le foie. O trompeuse
 et vive ardeur[^] ebtmée dans le remords glacé, ton printemps hâtif se flétrit
 toujours sand jamais atteindre la maturité ! VUI Arrivé à Collatium, ce
 perfide seigneur est bien accueilli par la dame romaine, sur le visage de qui
 la beauté et la vertu luttent à qui soutiendra le mieux sa renommée : quand
 la vertu fait la fière, la beauté rougit modestement ; quand la beauté se pare
 de ces rougeurSf de dépit la vertu couvre tout cet or d'un blanc d[^]argent. IX
 Mais la beauté, revendiquant cette noble blancheur, prétend tenir ce champ
 d'argent des colombes de Vénus ; dors la vertu dispute à la beauté ce beau
 rouge qu'elle a jadis donné à Tâge d'or pour dorer l'argent de sos joues,
 comjne un splendide écu destiné à la plus noble lutte, le rouge devant
 couvrir le blanc au prenne asaaut de la pudeur» Sur la figure de Lucrèce se
 voyait ce blason , partagé entre le rouge de la beauté et le blanc de la vertu ;
 chacune était reine de sa couleur et pouvait établir son droit dès l'enfance du
 monde ; nmis leur ambition les mettait toutes deux constanunent en lutte,
 leur pouvoir étant si grand que souvent elles s'enlevaient mutiidUidmwt
 leur trône» XI Sur le champ de ce beau visage Tarquin tonsMèfe cette
 guerre silencieuse des Us et des roses ; son (BÎl tnttre s'en

212 LE VIOL DE LUCRÈCE. gage dans leur noble rang, et là, de peur d'être tué entre deux chocs, le couard, vaincu et captif, se rend aux deux armées qui aimeraient mieux le laisser libre que de triompher d'un si lâche ennemi. XII n pense alors que CoUatin, ce prodigue avare qui a tant loué Lucrèce, est resté au-dessous de sa tâche et a par des paroles superficielles fait tort à une beauté qui dépasse de beaucoup ses stériles éloges. Tarquin ravi supplée par la pensée aux lacunes de ces louanges, dans la muette extase de la contemplation. XIII *Gette sainte terrestre, adorée par ce démon, ne soupçonnait guère la fausseté de ce culte ; car les pensées immaculées songent rarement au mal. Les oiseaux qui n'ont jamais été englués ne craignent aucune secrète embûche. C'est ainsi qu'en toute confiance l'innocente Lucrèce fait l'accueille meilleur et le plus respectueux à son hôte princier, qui ne trahissait par aucun mauvais signe sa mauvaise intention. XIV Il dissimulait son dessein sous la dignité de son rang, cachant le vice immonde dans les plis de la majesté ; rien en lui ne semblait déréglé, sauf parfois l'expression par trop admirative de son regard qui ne pouvait se contenter de tout ce qui lui était offert, mais qui, pauvrement riche, se trouvait misérable dans son opulence et, rassasié de trésors, en réclamait encore davantage.

LE VIOL DE LUCRÈCE. 213 XV Mais Lucrèce , n'ayant jamais affronté les yeux d'un étranger, ne pouvait saisir le sens de leur éloquent regard, ni déchiffrer les secrets subtils brillamment inscrits sur les marges transparentes de pareils livres. Elle ne sentait aucun app&t inconnu, ne redoutait aucune amorce ; et tout ce qu'elle devinait de ce regard libertin était que les yeux de Tarquin étaient ouverts à la lumière. XVI Tarquin lui raconte la gloire acquise par son mari dans les plaines de la fertile Italie ; il couvre d'éloges le grand nom de Collatin, illustré par sa mAle chevalerie, ses armes ébréchées, ses lauriers, ses victoires. Elle exprime sa joie en élevant les mains, et par ce geste muet remercie le ciel de ces succès. XVII Pour mieux dissimuler le projet qui l'amène, il s'excuse d'être ainsi venu. Nul indice nébuleux d'un orage menaçant n'apparaît encore dans son ciel serein. Enfin la sombre nuit, mère de l'inquiétude et de la frayeur, déploie ses sinistres ténèbres sur le monde, et relègue le jour dans sa prison souterraine. XVIII Alors Tarquin se fait conduire à son lit, affectant la lassitude et la fatigue d'esprit; car, après le souper, il a passé une partie de la nuit à causer avec la chaste Lucrèce. XV. 44

214 LE VIOL DE LUGRÉG[^]. Maintenant le sommeil de plomb lutte avec les forces de la vie ; et chacun se livre au r[^]pos, excepté les voleurs» les soucis et les esprits troublés qui veillent. XIX De ce nombre est Tarquin. Étendu sur son lit, il réfléchit aux divers périls (Qu'offre l'accomplissement de son désir ; pourtant il est toujours résolu à l'accomplir, quoique ses vaines espérances l'engagent à s'abstenir. Souvent le désespoir du gain fait qu'on spéculer pour le gain ; et[^] quand un grand trésor est le prix souhaité, la mort dût-elle s'ensuivre» on ne craint pas la mort. XX Ceux qui désirent beaucoup sont si avides d'obtenir qu'ils gaspillent et dissipent ce qu'ils possèdent pour acquérir ce qu'ils n'ont pas ; et ainsi, pour avoir espéré plus, ils finissent par avoir moins ; ou, s'ils gagnent quelque chose, le bénéfice de ce surcroît est une telle satiété, une telle inquiétude qu'ils sont ruinés par leur pauvre enrichissement. XXI Notre but à tous est de maintenir notre existence jusqu'^{^^} la vieillesse dans l'honneur, l'aisance et le bi[^]n-être ; et à ce but nous rencontrons de tels obstacles que nous risquons toujours quelque cho[^]e pour tout, tout pour quelque chose. Tel risque sa vie pour l'honneur dans la furie terrible de» batailles, tel autre \$00 hQQP#ur po[^]r l4 fioba[^]e ; et Souvent cette richesse même [^]otratqe)a vMvi [^]t ta porte de civilité

L8 VIOL DE IUGRÉGK. 215 XXII Ainsi, dans pos miiY(ii\$es spéculations, Qoqç renonçons à ce que nous sommes pour ce que nous espéfoq \$ être ; et cette sombre infirmité, Tambition de trop avoir, nous tourmente de l'insuffisance de ce que nous avons ; en sorte que nous ne nous soucions plus de ce que nous avons et que, faute de raison, nous réduisons à rien ce que nous voulons augmenter. XXIII Tel est le hasard que ya courir ce fou de Tarquip, en sacrifiant son honneur pour satisfaire sa convoitise ; il faut que pour lui-même il s'immole lui-même. A qui donc se fier, si Top ne peut plus se fier à soi-même ? Quel dévouement peut-on attendre d'un étranger, quand soi-même on se ruine, quand soi-même on se livre à la calomnie et au plus affreux malheur ? XXIV Maintenant le linceul de la nuit s'étend furtivement sur le temps ; un sommeil accablant a feripé les yeux mortels ; aucune étoile propice ne prête sa lumière ; pas d'autre bruit que les cris néfastes des hiboux et des loups. Voici le moment favorable pour surprendre les innocentes brebis ; les pensées pures sont mortes et inertes, tandis que la luxure et le meurtre veillent pour souiller et assassiner. XXV Et maintenant le noble libertin saute à bas de son lit ; il jette négligemment son manteau sur son bras» follement

216 LB VIOL DE LUCRÈCE. balancé entre Tioquiétude et le désir. L'un le flatte doucementy l'autre lui prédit malheur ; mais l'honnête inquiétude, ensorcelée par le sombre charme de la luxure» est maintes fois obligée de battre en retraite» repoussée brutalement par le désir fiévreux. % XXVI Il frappe doucement son épée sur un caillou» pour faire jaillir de la froide pierre une étincelle» à laquelle il allume immédiatement une torche de cire qui doit être l'étoile polaire de son lascif regard ; et il parle ainsi mentalement à la flamme : « Comme j'ai forcé le feu de ce froid caillou, fl faut que je force Lucrèce à mon désir. » XXVII Ici» pâle de frayeur» il réfléchit aux dangers de son immonde etitreprise» et songe intérieurement au malheur qui peut s'ensuivre ; puis, jetant un regard de mépris sur l'armure nue de sa luxure meurtrière» il adresse ces justes reproches à sa pensée coupable : XXVIII « Belle torche, éteins ta clarté et ne la prête pas pour noircir celle dont l'éclat dépasse le tien ! Mourez» pensées sacrilèges, avant de salir de votre impureté ce qui est divin ! Offrez un pur encens à une chAsse si pure ; et que la loyale humanité abhorre une action qui tache et souille la robe de neige de l'amour chaste. XXIX » 0 opprobre de la chevalerie et des armes éclatantes ! 0 sombre déshonneur du tombeau de ma famille ! 0 forfait

LE VIOL DE LUCRÈCE. 217 impie qui comprend les plus noirs attentats ! Un homme de guerre, l'esclave d'une passion voluptueuse ! La vraie valeur doit toujours avoir le vrai respect d'elle-même. Mon forfait est si inâme, si bas, qu'il restera gravé sur mon front. XXX » Oui, j'aurai beau mourir, l'ignominie me survivra, et fera tache sur l'or de mon écusson. Le héraut inventera quelque dégradant stigmatisme pour dénoncer ma folle passion, et mes descendants, humiliés par cette flétrissure, maudiront mes os et ne tiendront pas à crime de souhaiter que leur ancêtre n'eût jamais existé. XXXI » Qu'est-ce que je gagne, si j'obtiens ce que je cherche ? Un rêve, un souffle, la billevesée d'une jouissance éphémère qui paie d'une semaine de tristesse la satisfaction d'une minute, ou qui vend l'éternité pour avoir une vétille ! Qui donc pour une grappe savoureuse voudrait détruire la vigne ? Quel est le mendiant insensé qui, rien que pour tover la couronne, s'exposerait à être sur place écrasé par le sceptre ? XXXII D Si Collatin rêve de mon projet, ne va-t-il pas s'éveiller, et dans sa rage désespérée accourir ici pour s'opposer à ce vil dessein, à ce siège qui investit son lit nuptial, à cette flétrissure de la jeunesse, à cette douleur du sage, à cette mort de la vertu, à cette infamie à jamais vivante dont le crime doit subir un éternel opprobre ?

218 LB TIOL DE LUCRÈCE. XXXIII]> Oh I quelle exoïue mon imagination trouterà-t-eliïB, quand tu m'accuseras d'une action si noire? Ma langue sera muette, mes membres frêles frémiront, mes yeux cesseront de voir, mon cœur fourbe de battre. Quand le forfait est grand, le remords le dépasse encore ; et l'extrême remords ne peut ni combattre ni fuir, mais il meurt comme un Iflche dans un tremblement de terreur. XXXIV D Si Collatin avait tué mon fils ou mon père, ou dressé des embûches contre mon existence, au lieu d'être mon ami dévoué, ma passion abhait, pour s'attaquer à sa femme, l'excuse de la vengeance ou des représailles à exercer. Mais, comme il est mon parent et înon ami dévoué, mon crime sera sans excuse et ma honte sanâ fin. XXXV » C'est la honte... Oui, si le fait est connu... Cestun acte haïssable... Il n'y arien de haïssable à aimef,]6 ne ferai qu'implorer son amour... Mais elle ne s'appartient pas... Le pire sera un refus, et des reproches ; ma volonté est ferme, inébranlable à un faible raisonnement. Quiconque a peur d'une sentence ou du dicton d'un vieillard se laissera effrayer par une fantasmagorie. » XXXVI C'est ainsi que le sacrilège se débat entre sa froide conscience et sa brûlante passion ; enfiïf il proscriit les bonnes

LE TIOL DE LUCRÈCE. 219 pensées et encourage le triomphe de
TiDStinct grossier, qui en un moment confond et détruit en lui toute
honnête influence et le domine à tel point qu'une vilénie lui semble une
actldti méiitûire. XXXVII «c Elle m'a pris affectueusement par la main, se
dit- il, et elle interrogeait avec anxiété mes yeux avides, dans la crainte
d'apprendre quelque sinistre nouvelle du camp où est son bien-aimé
Collatin. Oh! comme l'inquiétude lui donnait des couleurs ! D'abord rouge
comme une rose posée sur du linon I puis blanche comme ce linon même, la
rose enlevée. XXXVIII » Et comme sa main, serrée dans ma main, la
forçait à trembler de ses loyales alarmeâ ! Sous le coup de la crainte, elle n'a
cessé de palpiter que quand elle a su son mari sain et sauf ; alors elle a souri
d'un air si doux, que, si Narcisse l'avait vue dans cette attitude, il ne se fût
jamais noyé par amour de lui-même. XXXIX D Qu'ai-je besoin alors de
chercher des couleurs ou des excuses t Tous les orateurs soiit muets quafad
la beauté parle. De chétifs misérables ont seuls des remords après de chétifs
méfaits. L'amour ne prospère pas dans le cœur qui redoute des ombres.
L'amour est mon capitaine, il me guide, et, quand sa splendide bannière est
déployée, le lâche même combat sans se laisser effhiyer.

220 LE VIOL DE LUCRÈCE. XL » Arrière doDc, crainte puérile ! Mort à l'hésitation ! Que les considérations de la raison fassent escorte à l'Age des rides ! Mon cœur ne contrariera jamais mes yeux; les graves pauses et les profondes réflexions conviennent au sage ; mon rôle h moi est la jeunesse» et il les exclut de la scène. Le désir est mon pilote, la beauté ma prise ; qui donc craint de sombrer là où s'offre un tel trésor ? » XLI Telle que le blé envahi par l'ivraie, la prudente inquiétude est presque étouffée par l'irrésistible luxure. Il s'avance furtivement, l'oreille au guet, plein d'une sombre espérance , et plein d'une frénétique méfiance ; toutes deux, servantes d'un mauvais maître, le troublent tellement de leurs suggestions opposées, que tantôt il se prononce pour la paix, tantôt pour l'invasion. XLII Il voit se dresser dans sa pensée l'image de la céleste Lucrèce, et à côté d'elle celle de Collatin ; le regard qu'il fixe sur Lucrèce lui trouble la raison; le regard qu'il arrête sur Collatin, regard plus pur, se refuse à une contemplation perfide et adresse un vertueux appel au cœur de Tarquin. Mais ce cœur une fois corrompu prend le pire parti. XLIII Il surexcite intérieurement ses forces serviles qui, flattées de la démonstration joyeuse de leur maître, augmentent son

LE VIOL DE LUCRÈCE. 221 désir, comme les minutes remplissent l'heure, et règlent leur audace sur celle de leur capitaine, lui offrant un trop servile tribut. Ainsi follement mené par une passion maudite» le seigneur romain marche au lit de Lucrèce. XLIV Les serrures qui s'interposent entre sa volonté et la chambre fatale, forcées par lui une à une, cèdent leur poste ; mais, en s'ouvrant, toutes grincent contre son attentat, ce qui force le furtif crocheteur à des précautions. Le seuil froisse la porte pour le dénoncer ; les belettes, vagabondes nocturnes, crient en le voyant là ; elles Teffraient, mais toujours il marche sur sa frayeur. XLV A mesure que chaque porte lui livre à regret le passage, à travers les fentes et les fissures de la paroi, le vent lutte avec sa torche pour le retenir, et lui souffle la fumée au visage, éteignant un moment la clarté conductrice ; mais son cœur ardent, que brûle un désir effréné, eihale un souffle contraire qui ranime la flamme. XLVI Ainsi éclairé, il aperçoit à cette lueur le gant de Lucrèce, auquel est attachée une aiguille ; il le ramasse sur la natte, et, au moment où il le saisit, l'aiguille lui pique le doigt, comme pour lui dire : ce gant n'est pas fait pour des jeux libertins ; retourne en hAte sur tes pas ; tu vois bien que les parures même de notre maîtresse sont chastes.

222 LE VIOL DE LUCRÈCE. XLVII Mais tous ces chétifs obstacles ne peuvent l'arrêter ; il interprète leur résistance dans le plus mauvais sens ; les portes, le vent, le gant, qui l'ont retardé, sont pour lui les détails accidentels d'une telle épreuve, ou comme ces freins qui retiennent Thorloges et en ralentissent le mouvement jusqu'à ce que le châlië minuté ait payé sa dette à l'air. Il lui a Oui, oui, il dit-il, ceâ cōbit^e-lēm^{^^} sēni bbiâmê tes gelées qui parfois menacent ië pēlitiēfnpîl, poui[^] àjoûtēir diti charme au renouveau et donner aux oiseaux déconcertés une raison de plus de chanter[^] La peine est le revenu de toute chose précieuse. Rochers énormes, grands vents, pirates féroces, écueils et bancs de sable[^] le marchand a tout à craindre[^] avant de débarquer riche au port.)> XLIX Enfin il arrive à la porte qui le sépare du ciel de sa pensée. Un loquet docile est tout ce qui l'écarte de l'objet divin qu'il cherche. Le sacrilège l'a tellement égaré qu'il se met à prier pour son succès, comme si les cieux pouvaient autoriser son crime. Mais au milieu de ce stérile pti[^], âtt àiôtUetlt où il rietit d0 supplier l'éternelle ptiis&eindtJ d6 Itii Accbt'der Ifi bēautē de ses sdtbt[^] l'êtes et de lui être propli» il l'hém èu

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

LK VIÔL DE LoeftÉût;. Î2i préme, il treésaille soudain : ^ Il ffiut que je la déflore, ^ ^dit^il ; les puissancêB que j'implore abhorrent nh tel atteU^ tat : eomnient donc m'aideraieut^Ues à le commettre T LI » Eh bien) que l'amour et la fortune soient mes divinités et mes guides I Ha volonté est soutenue par là détermination ; les pensées ne sodt que des rêves tant que leurs effets ne sont pas manifestés ; le péché le plus noir est lavé par l'absolution ; la glace de la frayeur se dissout au feu de Tamour ; l'œil du ciel est fertnéi et les brumes de la nuit couvrent la honte attachée à de si suaves délices. y> LU Gela dit, sa main coupable lève le loquet^ et aveé soti genou il ouvre la porte toute grande. Elle dort profondément la colombe que veut saisir ce chat^huant ; ainsi la trahison agit avant que le traître soit découvert. Quiconque voit le serpent aux aguets peut se retirer ; mais Lucrèce^ endormie dans une profonde quiétude, est là à la merci de son dard meurtrier. LUI il â^àvâncé criminellement dans la chambre et contemple ce lit encore immâcufé. Les rideaux étant fermés, il va et ^leHt, fbdtaHt dans sa tête Ses yeiix avides ; leur trahison ëgârè son (iœuf , lequel bientôt donne k sa main le signal de rëfodler ié huage qui cache la lune argentée. LiV Le brillant soleil aux traits dé flamme nous éblouit en jailUssam d'une nuée; kiuûii leJs ridetfUt à peine tirés, Tar«

224 LR VIOL DE LUCRÈCE. qu'ID baisse les yeux, aveuglé qu'il est par l'excès de lumière. Est-ce cette radieuse vision qui l'offusque? Est-ce un reste de honte ? Ses yeux sont aveuglés et se ferment. LV Oh ! que ne périssent-ils dans leur ténébreuse prison ! Alors ils auraient tu le terme de leur crime ; et GoUatin aurait pu encore, au côté de Lucrèce, reposer en paix dans son lit resté pur ; mais il faut qu'ils s'ouvrent pour détruire cette union bénie ; et la sainte Lucrèce doit sacrifier à leur curiosité sa joie, sa vie, son bonheur en ce monde ! LVI Sa main de lis est sous sa joue de rose, frustrant d'une légitime caresse l'oreiller qui, irrité, semble se diviser en deux et se soulever de chaque côté pour réclamer ce délicieux baiser. Entre ces deux cimes sa tête est ensevelie ; elle est là, telle qu'un vertueux monument offert à l'admiration des yeux impurs et profanes. LVII Son autre main était hors du lit sur la couverture verte ; elle rappelait par sa parfaite blancheur une marguerite d'avril sur le gazon, et sa moiteur perlée ressemblait à la rosée du soir. Ses yeux, tels que des soucis, avaient fermé leur brillant calice et reposaient doucement sous un dais de ténèbres jusqu'à ce qu'ils pussent se rouvrir pour embellir le jour. LVIII Ses cheveux, tels que des fils d'or, jouaient avec son haleine. O chastes voluptueux ! Voluptueuse chasteté ! Ils mon

LE VIOL DE LUCRÈCE. 225 fraient le triomphe de la vie dans le domaine de la mort, et les sombres couleurs de la mort dans T'éclipse de la vie, L'une et T'autre trouvaient dans ce sommeil une telle harmonie qu'il semblait qu'elles ne fussent plus rivales et que la vie vécût dans la mort, comme la mort dans la vie. LU Ses seins» globes d'ivoire cerclés de bleu, étaient comme deux mondes vierges non conquis, ne connaissant d'autre joug que celui de leur seigneur qu'ils honoraient de leur plus loyale fidélité ! Ces mondes inspirent une ambition nouvelle à Tarquin, qui, sombre usurpateur, va tenter de précipiter de ce beau trône le maître légitime. LX Que pouvait-il voir qui ne provoquât sa contemplation ? Que pouvait-il contempler qui n'excitât son désir ? Ce qu'il apercevait le confirmait dans sa passion, et il fatiguait dans son désir son regard désireux. Il admirait avec plus que de l'admiration ces veines d'azur, cette peau d'albâtre, ces lèvres de corail, et la fossette de ce menton blanc comme la neige. LXI Comme le lionïarouche joue avec sa proie, dès que sa faim dévorante a été satisfaite par la victoire, ainsi Tarquin s'arrête sur cette âme endormie, tempérant par l'extase la furie de sa luxure, contenu, mais non dompté ; car, étant si près d'elle, son regard, qui un moment a retardé l'explosion, excite maintenant avec un surcroît de violence le sang de ses veines.

286 LE YIOL DE LDGRÉCX. LXII Celles-ci sont pareilles à de vils mafandeur^ qai combattent pour le pillage à des vassaux endurcis qui ficcon^plissent de féroces exploits et se plaisent au meurtre et au viol sans se soucier des larmes des enfants ni des lamentations des mères ; gonflées par la convoitise, elles attendent l'assaut ; bientôt le cœur, battant la charge, donne le signal de l'attaque et leur commande d'agir à l'instant même, LXIII Son cœur, vrai tambour, encourage son œil brûlant ; son œil transmet le commandement à sa main ; sa main, fière d'une telle dignité, fumante de désir, s'avance pour se poser sur le sein nu de Lucrece, au cœur même de tous ses domaines ; devant cette poignante escalade les rangées de veines bleues abandonnent leurs rondes tourelles blêmes et sans défense. LXIV Elles afflueqt dans le paisible sanctuaire où dort leur chère souveraine, la préviennent de la terrible agression, et Tépouvantent de leurs clameurs confuses ; elle, très-ouïe, ouvre brusquement ses yeux si bien clos qui, hasardant un regard pour reconnaître tout ce tumulte, sont troublés et offusqués par la fumée de la torche. LXV Imaginez que créature, dans une nuit sépulcrale, réveillée d'un sommeil profond par une vision terrible, et croyant avoir aperçu quelque funèbre fantôme dont le sinistre aspect fait trembler tous ses membres. Quelle terreur ! Eh bien»

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

LB VIOL DE LUGRÉGË. 227 Lucrèce, plu\$ à plaindre, voit réellement à son brusque féveil une af^arition qui justifie ses alarmes. LXVI Assiégée, accablée de mille frayeurs, elle reste tremblante comiQe un oiseau frappé à mort ; elle n'ose regarder ; mais, tout en fendant les yeux, elle voit paraître des spectrçs qui Sissument en un pioment les plus hideuses formes ; ces visions sont les créations du cerveau affaibli, qui, irrité de ce que les yeux reculent devant la lumière, les poursuivent dans les ténèbre^ des plus affreux spectacles. ixvu La m^iq dç Tarquiq, arrêtée sur eette gorge nuQ, (cpuel béliet d'ëbwpler m rempart d'uo \^^ ivoire 1) pçi^t sentir le çKSur de Li|crèqe qui, pauvre assiégé en détresse, se frappe à mortf se soulève et s'affaisse, et perses ^coasses ffii) trona*' blier le braç du ravisseur. Ceci surexcita la furie 4e Tarqqin. plus de pitié ; il Yft ffllire la brèche et pénétrer 4an^ la dduce enceinte. LXVJII D'^bofd sa lapgvfe &it entendre une fanfare de parlement taire. L'ennemie défaillante lève au-dqssus du drap blanc son menton plus blanc encpre pour connaître le motif de ce brusque appel ; il tUche de Tei^pliquer par un geste o^uet ; mais elle, avec d^ véhémentes prières» ipsiste pour ^vpir wm (iw^^ CQulQur il pomcnet un tel attentat^ Tarquin répond : « La couleur même de ton teint, qui lait pAlir le lis^ de dépit et rougir de honte la rose^ me justi

228 LE YIOL DE LUCRÈCE. fiera en l'expliquant mon amour.

Voilà sous quelle couleur je viens tenter l'escalade de cette forteresse qui n'a jamais été conquise ; la faute en est à toi, car ce sont tes yeux même qui t'ont trahie. LXX r> Si tu veux me gronder, je te répliquerai que c'est ta beauté qui t'a tendu le piège de cette nuit. Maintenant tu dois avec patience te soumettre à mon désir. Mon désir t'a choisie pour mes délices terrestres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le vaincre ; mais» à mesure que le remords et la raison le mortifiaient, l'éclat de ta beauté le ranimait. LXXI r> Je prévois les malheurs que produira mon attentat ; je sais combien d'épines défendent la rose en croissance ; je sais que le miel est gardé par un aiguillon. Tout cela, la réflexion me l'a représenté d'avance ; mais mon désir est sourd, et n'écoute plus les conseils amis ; il n'a d'yeux que pour s'extasier devant la beauté, et il raffoUe de ce qu'il voit, malgré lois et devoir. LXXII » J'ai pesé au fond de mon âme l'outrage, la honte et les douleurs que je dois faire naître ; mais rien ne peut contrôler le cours de la passion, ni arrêter la furie aveugle de son élan. Je sais tout ce qui suivra cette action, les larmes du repentir, l'opprobre, les dédains, les inimitiés mortelles ; pourtant je suis résolu à consommer mon infamie. » LXXIII Cela dit, il brandit son glaive romain, pareil au faucon qui, planant dans les airs, couvre sa proie de l'ombre de

LE VIOL DE LUCRÈCE. 229 ses ailes et de son bec crochu
menace de la tuer, si elle prend son essor. Ainsi sous cette lame insolente est
étendue rinnocente Lucrèce, écoutant ce que dit Tarquin avec la tremblante
frayeur de l'oiseau qui entend les grelots du foucon. LXXIV « Lucrèce, dit-
il, il faut que cette nuit même je te possède: si tu me repousses, j'arriverai à
mes fins par la force, car je suis résolu à te tuer dans ton lit, puis j'égorgerai
quelqu'un de tes misérables esclaves, pour détruire ton honneur avec ta vie,
et je le placerai dans tes bras morts, jurant que je l'ai tué en te voyant
l'embrasser. LXXV r> Ainsi ton mari en te survivant restera eiposé à tous
les regards comme un objet de dérision ; tes parents baisseront la tête sous
l'opprobre, et tes enfants seront flétris d'une bâtardise sans nom ; et quant à
toi, l'auteur de leur dégradation, ton trépas sera honni dans des vers que
chanteront les générations à venir. LXXVr)» Mais, si tu me cèdes, je reste
ton ami secret; La faute ignorée est comme une pensée non réalisée. Un
léger mal, fait pour un grand bien, passe pour un acte de légitime habileté.
La plante vénéneuse est parfois mélangée avec la plus saine mixture ; ainsi
employé, l'action de son poison devient salulaire. XV. 15

230 L8 YIOL DE LOGRÉGE. LXXVII 1» Donc, aa nom de ton mari et de tesi enfiintd, exauce nia prière ; ne leur lègue pas pour toute fortune une flétriissure que rien ne pourra leur enlever, une tache que rien ne pourra effacer, plus indélébile que le stigmatte de l'esclave et qu'un signe au corps d'un nouveau-né : car les marques que les hommes portent en naissant sont la f&ute de la nature, et non leur déshonneur. » LXXVIII Ici, fixant sur Lucrèce le regard meqrtrier du basilic, il se redresse et fait une pause ; tandis qu'elle, l'image de la pure piélé, comme une biche blanche étreinte par les serres d'un griffon dans une solitude oîi il n'y a point de loi, en appelle à la bête féroce qui méconnaît les droits de la douceur et n'obéit qu'à son affreux appétit. LXXIX Quand un nuage noir menace le monde, enveloppant dans ses sombres vapeurs les montagnes ahiàres, des entrailles obscures de la terre s'échappe une douce brise qui écarte ces brumes ténéj)reuses et en prévient ainsi la chute immédiate. Ainsi la voix de Lucrèce arrête son sacrilège empressement, et le farouche Pluton ferme les yeux en écoutant Orphée. » LXXX Pourtant l'affreux chat , rôdeur de nuit , ne fait que jouer avec la faible souris qui palpite sous sa griffe. L'at

LE VIOL DE LUCRÈCE. 231 titude désolée de Lucrece alimente cette furie de vautour, gouffre dévorant que l'excès même ne peut combler. L'oreille accueille la prière, mais le cœur ne se laisse pas pénétrer par les plaintes. Les larmes endurcissent la luxure, bien que la pluie use le marbre. LXXXI L'infortunée fixe un regard suppliant sur ce visage impitoyablement contracté ; sa chaste éloquence est mêlée de soupirs qui ajoutent plus de grâce à sa parole. Souvent elle rompt la période de son discours, et ses phrases sont tellement entrecoupées qu'elle les recommence deux fois avant de les achever. LXXXII Elle le conjure par le tout puissant Jupiter, par la chevalerie, par la courtoisie, par les vœux de la douce amitié, par ses larmes qui débordent, par l'amour de son mari, par la sainte loi de l'humanité, par la commune loyauté, par le ciel, la terre et toutes leurs puissances, elle le conjure de retourner à son lit d'emprunt, et d'obéir à l'honneur, et non à un infâme désir. LXXXIII <c Ah ! dit-elle, ne récompense pas l'hospitalité par le sombre paiement que tu as projeté; ne souille pas h source qui t'a donné à boire ; ne commets pas une irréparable dégradation ; lâche ton but criminel avant que ton coup soit lâché. Ce n'est pas un digne chasseur que celui qui tend son arc pour frapper une pauvre biche impuissante. •■■■S:

232 LE VIOL DE LUCRÈCE. LXXXIV » Mon mari est |tOD
ami, pour l'amour de lui épargne-moi ! Toi-même tu es grand» pour l'amour
de toi-même laisse-moi ! Je suis moi-même une faible créature, ne me
prends pas au piège ; tu n'as pas l'air fourbe, ne le sois pas envers moi. Les
tourbillons de mes soupirs font effort pour t'éloigner de moi. Si jamais
homme fut ému des gémissements d'une femme, sois ému de mes larmes,
de mes soupirs, de mes sanglots. LXXXV y> Pêle-mêle, comme un océan
troublé, ils battent ton cœur de roc, cet écueil menaçant, pour l'adoucir par
leur continuelle action ; car les pierres mêmes en se désagrégeant fondent
dans l'eau. Oh ! si tu n'es pas plus dur qu'une pierre, laisse-toi attendrir par
mes larmes, et sois compatissant ! La douce pitié pénètre par une porte de
fer. LXXXVI » Je t'ai reçu, en croyant recevoir Tarquin ; as-tu assumé ses
traits pour l'outrager ? Je me plains à toute l'armée du ciel ; tu insultes à son
honneur, tu dégrades son nom princier. Tu n'es pas ce que tu as l'air d'être ;
ou, du moins, tu n'as pas l'air de ce que tu es, un roi, un dieu ; car les rois ,
comme les dieux , doivent gouverner toute chose. LXXXVII y* Quelle
moisson d'infamie réserves-tu donc à ta vieillesse, que tes vices sont ainsi
épanouis avant ton printemps?

LE VIOL DE LUCRÈCE. 233 Si avant ton avènement tu oses un tel outrage, que n'oseras-tu pas quand une fois tu seras roi? Oh! songes-y, l'outrage d'un acteur vassal ne peut être effacé ; les méfaits des rois ne peuvent donc pas être ensevelis dans la boue. LXXXVIII f> Après une telle action, tu ne pourras plus être aimé que par crainte, tandis que les monarques heureux sont craints par amour. Il faudra que tu tolères les plus hideux criminels, quand ils te montreront leurs crimes en toi. Pour prévenir pareille chose, renonce à ton désir ; car les princes sont le miroir, l'école, le livre où s'instruisent, lisent et voient les yeux des sujets. LXXXIX)» Yeux-tu donc être l'école oti s'instruira la débauche ? Faudra-t-il donc qu'elle lise en toi de telles leçons de vilenie ? Veux-tu être le miroir où elle trouvera une autorité pour le crime, un blanc-seing pour l'opprobre, et couvrir de ton nom le déshonneur? Tu soutiens l'infamie contre l'immortelle gloire, et de ta belle réputation tu fais une entremetteuse ! XC)» As-tu le commandement? Au nom de celui qui te l'a donné, commande en noble cœur à ton désir rebelle ; ne tire pas ton glaive pour protéger l'iniquité, car il t'a été remis pour en exterminer l'engeance. Comment pourras-tu remplir ton royal office, alors qu'ayant ta faute pour précédent, le crime hideux pourra dire que, s'il a appris à faillir, c'est toi qui lui as montré le chemin ?

234 LE YIÛL DE LUÛRÉG£. XCI » Songe quel horrible spectacle ce serait pour toi d'apercevoir dans un autre ton forfait actuel. Les hommes voient rarement leurs fautes ; ils étouffent leurs propres transgressions sous leur partialité. Ce crime-ci te paraîtrait digoe de mort dans ton frère. Oh ! comme ils sont empêtrés dans leur infamie, ceux qui détournent les yeux de leurs propres méfaits ! XCII » Vers toi, vers toi, mes mains s'élèvent suppliantes. Arrière le désir séducteur, conseiller de violence ! J'implore le rappel de la majesté bannie ; fais-la reparaître, en repoussant les pensées tentatrices ; ta noble dignité emprisonnera le perfide désir, et dissipera le nuage sombre de ton œil égaré ; alors tu reconnaîtras ta situation, et tu compAtiras à la mienne. t> XCIII « Assez! s'écrie Tarquin; l'indomptable flot de mes désirs ne reflue pas ; tous ces obstacles ne font que le grossir. De faibles lumières sont bientôt éteintes ; les grands feux résistent, et le vent ne fait qu'exaspérer leur furie. Les menus cours d'eau, qui paient à leur amer souverain la dette journalière de leur doux torrent, ajoutent ft ses ondes sans altérer son goût. » XCIV — <K Toi aussi, dit-elle, roi souverain, tu es un océan ; et voilà que s'engouffrent dans ton abtme insondable la âombre

LE VIOL DS LUGKKCK. 235 luxure, le déshonneur, Tinfamie, le dérèglement, qui cherchent à souiller les flots de ton sang. Si toutes ces sources de corruption altèrent ta vertu, tu verras ton océan s'ensevelir au fond du borbier, et non le borbier se perdre dans ton océan. XCV y> Ainsi les subalternes les plus vils seront rois, et toi, tu seras leur subalterne ; en abaissant ta noblesse, tu ennobliras leur bassesse ; tu seras leur vie, et ils seront ta tombe ; leur opprobre fera ta honte, et le tien leur gloire. Les êtres inférieurs ne devraient point éclipser les plus grands. Le cèdre ne rampe pas au pied du vil arbrisseau, mais les humbles arbrisseaux se flétrissent au pied du cèdre. XCVI x> Ainsi , que tes pensées, humbles vassales de ta dignité. .)» — <c Assez ! s'écrie Tarquin, par le ciel, je ne veux plus t'écouter ; cède à mon amour; sinon, la violence de la haine, se substituant au contact timoré de Tamour, va te déchirer brutalement. Cela fait, je te transporterai sans pitié dans le lit ignoble d'un infâme valet, pour l'accoupler à ta honteuse dégradation ! ^ XCVII A ces mots, il met le pied sur la lumière, car la lumière et la luxure sont ennemies mortelles. La vilénie, enveloppée des ténèbres de l'aveugle nuit, est d'autant plus tyrannique qu'elle est invisible... Le loup a saisi sa proie, le pauvre agneau crie jusqu'à ce que sa blanche toison, étouffant sa voix, ensevelisse ses gémissements dans les plis suaves de ses lèvres.

236 LE YIOL DE LUCRÈCE. XCVIII En effet, Tarquin se sert du linge de nuit qu'elle porte pour refouler dans sa bouche ses lamentables clameurs ; il baigne sa face brûlante dans les plus chastes larmes que jamais aient versées les yeux modestes de la douleur. Oh ! se peut-il que la luxure acharnée souille un lit si pur ! Si des larmes pouvaient effacer cette tache, Lucrèce en verserait à jamais. ICIX Mais elle a perdu une chose plus précieuse que la vie, et lui, il a gagné ce qu'il voudrait bien reperdre. Cette brusque union brusque une nouvelle lutte ; cette joie momentanée engendre des mois de douleur ; ce chaud désir se change en froid dégoût. La pure chasteté est dépouillée de son trésor, et la luxure qui l'a volé n'en est que plus misérable. Voyez comme le limier trop nourri, le faucon gorgé, ayant perdu la finesse de l'odorat, la vitesse de l'élan, poursuivent lentement, s'ils n'abandonnent pas tout à fait, la proie dont ils sont avides par nature. Ainsi Tarquin assouvi s'effare de cette nuit. Une délicieuse satiété, aigrie par la digestion , dévore le désir qu'entretenait une sombre voracité. CI 0 profondeurs de crime que la pensée insondable ne saurait comprendre daqs sa sereine imagination! Il faut

LE VIOL DE LUGHÉGE. 237 que le désir ivre vomisse ce qui Ta rassasié, avant de voir sa propre abomination. Tant que la luxure est dans son insolence, aucune réprobation ne peut dominer son ardeur, ni maîtriser son violent désir : il faut que, comme une rosse, la passion égoïste se fatigue elle-même. CI! Et alors, la joue pendante, amaigrie, décolorée, Tœil terne, le sourcil froncé, la démarche défaillante, piteux, misérable et humble, le faible désir se lamente comme un banqueroutier ruiné. Tant que la chair est superbe, le désir lutte avec la vertu, et s'en fait une fête ; mais, dès que la chair se relâche, le rebelle coupable implore sa grâce. cm Il en est ainsi de ce criminel seigneur de Rome, qui a si ardemment cherché une telle satisfaction. Car maintenant il murmure contre lui-même cette sentence, qu'il est déshonoré dans les âges à venir ; en outre le beau temple de son Ame est profané, et sur ses faibles ruines se précipitent des légions de soucis pour demander à cette souveraine souillée ce qu'elle est devenue. CIV L'Ame répond que ses sujets par une affreuse insurrection ont battu en brèche sa muraille sacrée, et, par leur faute mortelle, réduit en servitude son immortalité, en l'assujettissant à une mort vivante et à une peine perpétuelle ; dans sa prescience elle leur avait constamment résisté, mais sa prévision n'a pu prévenir leur volonté.

238 LE VIOL DE LUCAS. cv Dans cette pensée» Tarquia se dérobe à travers les ténèbres, vainqueur captif pour qui le triomphe est désastre ; il emporte la blessure que rien ne guérit, cicatrice qui restera en dépit de toute cure, et il laisse sa victime en proie à des angoisses plus grandes encore. Elle porte le poids de la souillure qu'il lui a laissée, et lui, le fardeau d'une âme coupable. CVI Lui comme un chien larron, s'esquive tristement ; elle» comme un agneau lassé, reste là palpitante. Lui se gronde et se déteste pour son attentat ; elle, désespérée, se déchire la chair avec ses ongles ; il se sauve effaré, avec là sueur froide d'une criminelle frayeur, elle demeure, se lamentant sur l'effroyable nuit. Lui court, maudissant sa jouissance évanouie, abhorrée. CVII Il part converti, accablé ; elle reste là dégradée, désespérée. Il aspire dans sa hâte à la clarté du matin ; elle souhaite de ne plus jamais voir le jour : « Car le jour, se dit-elle, met en lumière les forfaits de la nuit, et mes yeux sincères n'ont jamais essayé de masquer un tort d'un sourcillement hypocrite. CVIII » Ils se figurent que tous les yeux peuvent voir l'ignominie qu'eux-mêmes aperçoivent ; et aussi voudraient-ils toujours rester dans les ténèbres, aim de tenir VP l'air {tge

m viori DB lucaÈcB. 239 caché ; car ils trahiraient leurs remords par leurs larmes, et, comme Teau qui ronge Tacier, graveraient sur mes joues une honte irrémédiable» y> CIX Alors elle maudit le repos et le sommeil, et condamne ses yeux à être à jamais aveugles. Elle réveille son cœur en frappant sa poitrine, et le somme de s'arracher de là pour aller chercher dans quelque sein plus pur un asile digne d'une âme si pure. Frénétique de douleur, elle exhale ainsi ses plaintes contre l'invisible secret de la nuit : ex ce 0 nuit désespérante, image de l'enfer ! Sombre registre, réceptacle de honte ! sinistre scène des tragédies et des meurtres affreux ! vaste chaos receleur de crimes ! nourrice d'opprobre ! entremetteuse aveugle et masquée ! noir asile d'infamie ! affreuse caverne de la mort ! murmurante affidée de la trahison muette et du viol ! CXI » 0 odieuse nuit, aux ténébreuses brumes, puisque tu es complice de mon incurable crime, réunis tes brouillards pour affronter l'orientale aurore et lutter contre le cours régulier du temps ! oU, si tu permets au soleil d'atteindre sa hauteur coutumière, avant qu'il se couche, enveloppe sa tôte d'or de tiuages empoisonnés. cm » Corromps l'air du matin par d'infectes vapeurs ! Empoisonne de li'urs exhalaisons malsaines l'atmosphère de

240 LE VIOL DE LUGRÉGK. pureté, la splendeur suprême du jour, avant qu'il ait atteint rétape pénible de midi ; et puissent tes sombres brumes marcher si épaisses que dans leurs rangs ténébreux le soleil étouffé se couche à midi, pour faire une nuit éternelle ! CXIII)» Si Tarquin était la nuit, lui qui n'est que l'enfant de la nuit, il outragerait la reine aux rayons d'argent ; les satellites radieuses de Phébé, également souillées par lui, n'étoileraient plus le sein noir de la nuit. Alors j'aurais des compagnes de douleur ; et la camaraderie du malheur allège le malheur, comme la causerie des pèlerins abrège leur pèlerinage. CXIV y> Tandis que maintenant je n'ai personne pour rougir avec moi, pour se tordre les bras, pour baisser la tête, pour se masquer le front , pour cacher son opprobre avec le mien ! Il faut que je reste seule, toute seule, à gémir, arrosant la terre d'amères ondées d'argent, entrecoupant mes paroles de larmes, mes plaintes de sanglots, misérables et éphémères monuments d'une impérissable douleur ! cxv)» 0 nuit, fournaise à la sombre fumée, empêche le jour jaloux de voir cette tête qui, sous ton immense manteau noir, subit Tinfamant martyre de Tignominiel Garde à jamais possession de ton sinistre empire, dussent toutes les fautes commises sous ont règne être ensevelies également dans ton ombre !

LE YIOL DE LUCRÈCE. 241 CXVI Ht Ne m'expose pas au jour indiscret ! Sa lumière montrera, inscrite sur mon front , l'histoire du naufrage de l'ineffable chasteté et de la violation impie du vœu sacré de rhymen ; oui, l'illettré qui n'a jamais su déchiffrer un livre savant, lira mon ignominie dans mes regards. CXVII i> La nourrice, pour faire taire son enfant, lui contera mon histoire, et effrayera le bambin en pleurs avec le nom de Tarquin. L'orateur, pour orner sa harangue, associera mon opprobre à la honte de Tarquin ; les ménestrels, admis au festin, chansonneront ma dégradation, et, attachant l'auditoire à chaque vers, diront comment je fus outragée par Tarquin, et CoUatin par moi. CXVIII » Puisse ma bonne renommée, idéale réputation, rester sans tache pour l'amour de Collatin ! Si elle sert de thème au dénigrement, les branches d'une autre tige seront pourries, et une infamie imméritée s'attachera à un être qui est aussi pur de ma faute que j'étais pure naguère pour Collatin. CXIX » 0 honte inaperçue ! invisible disgrâce ! 0 blessure impalpable ! Mystérieuse balafre au plus noble front ! L'infamie est imprimée sur la face de Collatin, et l'œil de Tarquin peut y lire de loin cette inscription : Blessé dans la paix et

242 LE TIOL DB LUCRÉGE. fwn à la guerre. Hélas ! combien portent à leur insu de ces plaies honteuses que connaît seul celui qui les a Cuites ! CXX » Gollatifiy s'il est vrai que je sois responsable de ton honneur, il m'a été arraché par un assaut violent. Mon miel est perdu ; abeille devenue frelon, il ne me reste rien des trésors de mon été, ils ont été volés et mis au pillage par le plus outrageant larcin. Dans ta faible ruche une guêpe errante s'est glissée» et a sueé le miel que gardait ta chaste abeille. CXXI y> Pourtant suis-je coupable du naufrage de ton houœur! C'est en ton honneur que j'ai accueilli cet homme ; venant de ta part, je ne pouvais le renvoyer, car c'eût été te faire affront que de le dédaigner. Et puis, il se plaignait d'être las, et il parlait de vertu ! 0 perversité imprévue, quand un pareil démon profane la vertu ! CXXII » Pourquoi le ver s'insinue-t-il dans le bouton vietge 1 pourquoi l'odieux coucou couve-t-il dans le nid du passereau ? pourquoi les crapauds empoisonnent-ils les sources pures d'une fange venimeuse ? Pourquoi la démence tyrannique se glisse-t-elle dans de nobles seins? Pourquoi les rois violent-ils leurs propres engagements ? Il n'y a pas de perfection si absolue qui ne soit polluée par quelque impureté.

LE YIOL DE LUCRÈCE. 243 CXXIII ^ Le vieillard, qui entasse son or, est tonrmentë par les crampes, par la goutte et de pénibles accès ; à peine a-t-il des yeux pour voir son trésor ; il reste comme Tantale en proie à d'incessantes langueurs, et il engrange en pure perte la récolte de son industrie ; retirant pour toute jouissance de ses richesses la douloureuse pensée qu'elles ne peuvent guérir ses maux. CXXIV » n les possède ainsi, quand il ne pent plus en &ire usage, et il les laisse au pouvoir de ses enfants qui dans leur vanité se hâteot de les dissiper. Le père était trop éteint, eux, ils sont trop ardents pour conserver longtemps cette maudite bienheureuse fortune. Les douceurs que nous souhaitons deviennent de fâcheuses amertumes, au moment même où nous les appelons nôtres. cxxv y> Des vents impétueux accompagnent le tendre printemps ; des plantes malfaisantes prennent racine avec les fleurs précieuses ; le serpent siffle où chantent les suaves oiseaux ; ce qu'engendre la vertu, l'iniquité le dévore. Il n'est aucun bien en notre possession dont une circonstance néfaste ne ruine l'essence ou les qualités. CXXVI r> 0 occasion ! tu es la grande coupable ; c'est toi qui exé« eûtes la trahison du traître ; tu guides le loup là où il peut

244 LE VIOL DE LUCRÈCE. saisir l'agneau. Si criminel que soit un complot, tu lui fixes le moment ; c'est toi qui fais violence au droit, à l'équité, à la raison ; dans l'ombre de ton antre, oh nul ne peut l'apercevoir, le mal s'embusque pour saisir les flmes qui passent près de lui. CXXVII)> Tu obliges la vestale à violer son serment ; tu attises la flamme à laquelle fond la tempérance. Tu étouffes l'honnêteté, tu immoles la foi ! Noire receleuse, entremetteuse notoire, tu sèmes la calomnie et tu déracines la louange. Corruptrice, traîtresse, fourbe voleuse, ton miel se change en fiel, ta joie en douleur ! CXXVIII D Tes jouissances secrètes aboutissent à une ignominie éclatante ; tes orgies intimes à un jeûne public ; tes titres caressants à un nom qu'on déchire ; tes paroles sucrées au plus amer arrière-goût. Tes vanités violentes ne sauraient durer. Comment donc se fait-il, infâme occasion, qu'étant si mauvaise, tu sois recherchée de tant de gens? CXXIX » Quand seras-tu l'amie de l'humble suppliant, et lui feras-tu obtenir sa demande ? Quand fixeras-tu un terme à ses longues luttes T Quand délivreras-tu cette âme que la misère a enchaînée? Quand donneras-tu le remède au malade, le bien-être au souffrant? Le pauvre, le boiteux, l'aveugle, se traînent, rampent, crient après toi, mais jamais ne rencontrent l'occasion.

LE VIOL DE LUCRÈCE. 245 cxxx » Le patient meurt pendant que le médecin dort; Torphelin pâtit tandis que Toppresseur mange; la justice fait bombance tandis que la veuve pleure ; les conseils sont en fête tandis que la peste se propage ; tu n'accordes pas un moment aux actes charitables. La colère, Tenvie, la trahison, le viol, le meurtre furieux, trouvent toujours des heures atroces qui leur servent de pages ! CXXXI » Quand la probité et la vertu ont affaire à toi, mille traverses les privent de ton aide ; elles achètent cher ton secours ; mais le mal ne le paie jamais ; il arrive gratis, et tu es aussi satisfaite de l'entendre que de lui accorder ce qu'il demande. Mon CoUatin serait venu me trouver au lieu de Tarquin, mais c'est toi qui l'as retenu. CXXXII » Tu es coupable de meurtre et de vol ; coupable de parjure et de subornation ; coupable de trahison, de faux et d'imposture ; coupable d'inceste, cette abomination ! Tu es de ton plein gré complice de tous les crimes passés et de tous les crimes à venir, depuis la création jusqu'au jugement dernier. CXXXIII)> Temps monstrueux, compagnon de la hideuse nuit, rapide et subtil courrier du sinistre souci, vampire de la jeunesse, esclave faux des fausses jouissances, vile sentinelle de XV. 16

246 LE YIOL DE LUCRÈCE. malheurs, cheval de bât du vice,
trébuchet de la verta, tu nourris tout, et tu assassines tout ce qui est. Oh !
écoute-moi donc, temps injurieux et changeant, sois coupable de ma mort,
puisque tu l'es de mon crime. CXXXIV y> Pourquoi ta servante,
l'occasion, a-t-elle trahi les heures que tu m'avais accordées pour le repos l
Pour(]uoi a-t-elle détruit mon bonheur, et m'a-t-elle enchaînée à une ère
indéfinie de malheurs infinis? Le devoir du temps est de mettre un terme
aux rancunes des ennemis, de dévorer les erreurs engendrées par l'opinion,
et non de dissiper la dot d'un légitime amour. cxxxv n La gloire du temps
est de réconcilier les rois en querelle, de démasquer la fausseté et de mettre
la vérité en lumière, d'apposer le sceau du temps sur les choses vénérables,
de veiller le matin, et de faire, sentinelle la nuit, d'offenser l'offenseur
jusqu'à ce qu'il répare ses torts, de ruiner d'heure en heure les fiers édifices,
et de barbouiller de poussière leurs splendides tours dorées. CXXXVI y> Sa
gloire est de rendre vermoulus les majestueux mo^ numents, d'alimenter
roubli avec la ruine des choses, de raturer les vieux livres et d^n aHéner le
contenu, d'arracher les plumes aux ailes des anciens corbeaux, de tarir la
çéve des vieux chênes, et de faire éclore les bourgeons, de dégrader les
antiquailles d'acier forgé, et de tourner la roue ■ vertigineuse de la fortune.

LE VIOL DE LUCRÈCE. 247 CXXXVII y> Ces! de présenter à l'aïeule les filles de sa fille, de faire de Tenfant un homme, de Thomme un enfant, de tuer le tigre qui vit de tuerie, d'appivoiser la licorne et le lion farouche, de bafouer les habiles dupés par eux-mêmes, de réjouir le laboureur par un accroissement de moisson , et d'user d'énormes pierres avec de petites gouttes d'eau. CXXXVIII x> Pourquoi fais-tu tant de ravages dans ton pèlerinage, si tu ne peux revenir sur tes pas pour les réparer? Une pauvre minute en arrière dans un siècle te ferait un million d'amis, en prêtant de la sagesse à quiconque prête à de mauvais débiteurs. 0 terrible nuit ! si tu voulais rétrograder d'une heure, je pourrais jprévenir cet orage et éviter le naufrage. CXXXIX » 0 toi, perpétuel laquais de l'éterDité, arrête par quelque mésaventure Tarquin dans sa fuite ; imagine des extrémités par delà l'extrémité pour lui faire maudire cette maudite nuit de crime! Que des visions spectrales épouvantent ses yeux lascifs ; et que pour lui l'horrible pensée de son forfait transforme chaque buisson en un démon monstrueux ! CXL » Trouble ses heures de repos par des transes incessantes ; afflige-le dans son lit de sanglots étouffants ; qu'il lui arrive de lamentables malheurs, qui te fassent gémir,

248 LE VIOL DE LUCRÈCE. sans que tu aies pitié de ses
gémissements ; lapide-le avec des cœurs endurcis, plus durs que des pierres
; et que les femmes douces perdent pour lui leur douceur, plus farouches
pour lui que des tigres en leur farouche solitude. CXLI)» Donne-lui le
temps d'arracher ses cheveux bouclés; donne-lui le temps de tourner sa rage
contre lui-même ; donne-lui le temps de désespérer du temps ; donne-lui le
temps de vivre esclave conspué ; donne-lui le temps d'implorer le rebut d'un
mendiant, le temps de voir un homme vivant d'aumône dédaigner de lui
donner des miettes dédaignées ! CXLII D Donne-lui le temps de voir ses
amis devenir ses ennemis, et les joyeux fous se moquer de lui à l'envi;
donne-lui le temps de remarquer avec quelle lenteur marche le temps aux
heures de douleur, avec quelle rapide brièveté aux heures de folie, aux
heures de plaisir ; et que toujours son crime irrévocable ait le temps de
pleurer un temps si mal employé ! CXLIII x> 0 temps, tuteur du bon
comme du méchant, apprends-moi à maudire celui à qui tu as appris tant de
perversité ! que ce larron devienne fou devant son ombre ! que lui-même
cherche à toute heure à se tuer lui-même ! Ces misérables mains doivent
seules verser ce sang misérable. Car quel est l'homme assez vil pour vouloir
être l'abject bourreau d'un si vil scélérat ?

LE VIOL DE LUCRÈCE. 249 CXLIV » D autant plus vil qu'il est
fils de roi, et qu'il déshonore son avenir par des actes dégradants. Plus
Thomme est grand, plus sa conduite inspire de vénération ou d'horreur ; la
plus grande infamie s'attache au rang le plus haut. La lune se couvre-t-elle
de nuages, sa disparition se fait aussitôt remarquer ; les petites étoiles, elles,
peuvent se voiler à leur guise. CXLV » Le corbeau peut baigner ses ailes
noires dans le borbier et s'envoler avec la fange sans qu'on s'en aperçoive ;
mais si le cygne, blanc comme la neige, veut faire de même, la tache en
restera sur son duvet d'argent. Les pauvres valets sont une nuit aveugle, les
rois un jour splendide. Les mouchérons volent partout inaperçus, les aigles,
remarqués de tous les regards. CXLVI D Loin de moi, vaines paroles,
servantes de creux imbéciles ! sons inutiles, faibles arbitres ! allez chercher
une occupation dans les écoles où la dispute est un art ; intervenez dans les
plaidoiries prolixes des stupides plaideurs ; servez de médiateurs aux clients
tremblants ; quant à moi, je ne me soucie point d'argumenter, puisque la loi
ne peut plus rien pour ma cause. CILVII » En vain je récrimine contre
l'occasion, contre le temps, contre Tarquin et la nuit désolée ; en vain je
chicane avec

250 LE YIOL DE LUGKÈGfi. mon infamie ; en vain je me débats contre mon inéluctable désespoir ; cette impuissante fumée de paroles ne me fait aucun bien. Le seul remède qui puisse me guérir, c'est de verser mon sang, sang désormais souillé. CXLVIII)» Pauvre bras» pourquoi frémis-tu à ce décret ? Honoretoi de me débarrasser de cette ignominie ; car, si je meurs, mon honneur vit en toi ; mais, si je vis, tu vis de mon infamie. Puisque tu n'as pu défendre ta loyale dame, puisque tu as eu peur d'écorcher son criminel ennemi, immole-toi avec elle pour avoir cédé ainsi, t» CXLIX Gela dit» elle s'élance de sa couche en désordre pour chercher quelque instrument désespéré de mort; mais cette maison n'est point un charnier; elle n'y trouve pas d'instrument pour ouvrir une issue plus large à son souffle qui, affluant à ses lèvres, s'évanouit comme la fumée de l'Etna s'évaporant dans l'air, ou comme celle qui s'exhale d'un canon déchargé. CL « En vain, dit-elle, je vis, et en vain je cherche quelque heureux moyen de terminer une vie funeste. J'ai eu peur d'être tuée par le glaive de Tarquin, et pourtant je cherche un couteau dans la même intention ; mais, quand j'avais peur, j'étais une loyale épouse ; je le suis encore. . . Oh! non, cela ne peut être; Tarquin m'a dépouillée de ce beau titre.

LE YIOL DE LUCaÈCE. 251 GLI il Oh 1 je n'ai t^tus ce qui me
faisait désirer de Vivre ; je ne dois donc plus craindre de mourir ; si j'efface
cette tache par la mort, du moins je mets un blason de gloire sur ma livrée
d'opprobre ; sinon, j'abandonne une vie mourante à une vivante infamie.
Triste et impuissant remède» le trésor une fois volé, que de brûler
l'innocente cassette qui le côhtenait ! CLII r^ Nôb, ûohf eher Collàtiti, tu ne
connaîtras [tas lé goût falsifié de la foi violée; je n'ôiltràgerai pas ta loyale
affection jusqu'à te leurrer avec un engagement brisé. Cette greffe bâtarde
n'arrivera jamais à croissance. Celui qui a pollué ta souche ne se vantera pas
que tu es le père affollé de son fruit. cliïi 1» tt ne rirA ^as dé toi dans le
secret de ses pensées ; il ne se moquera jpas de ton état avec ses
compagnons; du moins tu sauras que ton bien a été, non acheté ignobleihent
à prix d'or, mais enlevé violemment de chez toi. Quant à moi, je suis la
maltresse de ma destinée ; et je ne pardonnerai pas à ma faute forcée, que
rhi vie ne soit livrée en expiation à la mort. CLIV » Je ne t'empoisonnerai
pas de ma souillure* et je n'envelopperai pas ma faute d'excuses
spécieusement forgées; je

252 LE VIOL DE LUCRÈCE. ne colorerai pas la noirceur de mon offense, pour dissimuler la vérité sur les horreurs de cette nuit perfide. Ma bouche dira tout ; mes yeux» comme les écluses d'une source des montagnes qui arrose un vallon, feront jaillir une eau pure pour laver mon impur récit. » CLV Cependant, la plaintive Philomèle avait terminé Tharmonieux chant de sa douleur nocturne ; et la nuit solennelle descendait d'une allure lente et triste dans l'affreux enfer. Déjà le matin rougissant prête sa lumière à tous les yeux limpides qui veulent la lui emprunter ; mais la sombre Lucrèce se reproche d'y voir, et voudrait être à jamais cloîtrée dans la nuit. CLVI Le jour révélateur se glisse à travers toutes les fissures, et semble la dénoncer sur son siège de douleur, ce 0 œil des yeux, lui dit-elle en sanglotant, pourquoi pénètres-tu à travers ma fenêtre? Cesse de m'épier ainsi. Agace de la caresse de tes rayons les yeux encore endormis; ne stigmatise pas mon front de ta lumière perçante, car le jour n'a rien à faire avec ce qui se fait la nuit. » CLVII Ainsi elle s'en prend à tout ce qu'elle voit ; le vrai chagrin est puéril et irritable comme un enfant qui, dès qu'il boude, n'est satisfait de rien. Ce sont les vieilles douleurs, et non les jeunes, qui sont douces ; la durée dompte les unes ; les autres daos leur viole tice ressemblent au nageur

LE VIOL DE LUCRÈCE. 253 inexpérimenté qui plonge trop profondément et par un excès d'effort se noie, faute de sagesse. CLVIII Ainsi, abîmée dans une mer d'angoisses, Lucrèce se dispute avec tout ce qu'elle voit, et assimile tout à son désespoir ; tous les objets, les uns après les autres, renouvellent la violence de son émotion. Tantôt sa douleur est muette et ne trouve pas de parole ; tantôt elle est frénétique et ne parle que trop. CLIX Les petits oiseaux, qui modulent leur joie matinale, exaspèrent ses souffrances par leur suave mélodie ; car la gaieté fouille la plaie vive de la douleur. Les âmes tristes sont accablées en compagnie joyeuse. La douleur se plaît surtout dans la société de la douleur. Le vrai chagrin est sensiblement soulagé par la sympathie d'un chagrin semblable. CLX C'est double mort de se noyer en vue de la côte ; il souffre dix fois de la faim celui qui en souffre en apercevant les aliments ; entrevoir le baume rend la blessure plus vive. Une grande douleur est plus douloureuse à proximité de ce qui pourrait la soulager. Les souffrances profondes suivent le cours d'un fleuve paisible, qu'un obstacle fait déborder ; la douleur taquinée ne connaît ni loi ni limite. CLXI « Oiseaux moqueurs, dit-elle, ensevelissez vos chants sous le duvet de vos gosiers gonflés, et soyez muets pour

256 LE VIOL DE LUCRÈCE. pillé, pollué, grossièrement envahi par une audacieuse infamie. Qu'on ne m'accuse donc pas d'impiété, si dans cette forteresse délabrée j'ouvre une issue pour faire évader mon Ame troublée. CLIIX » Pourtant je ne veux pas mourir avant que Collatin ait appris la cause de ma mort prématurée, avant qu'à cette heure pour moi fatale, il ait fait le vœu de châtier celui qui me force à abrégé mes jours. Je léguerais mon sang impur à Tarquin ; souillé par lui, c'est pour lui qu'il sera versé; il sera inscrit comme son dû dans mon testament. CLXX » Mon honneur, je le léguerais au couteau qui frappe mon corps ainsi déshonoré. L'honneur veut qu'on mette fin à une vie déshonorée; l'un vivra, l'autre une fois éteinte. Ainsi, des cendres de mon ignominie renaîtra ma gloire, car par ma mort je tue un ignominieux mépris ; mon ignominie ainsi morte, mon honneur est ravivé. CLXXI » Cher seigneur du cher bijou que j'ai perdu, que te léguerais-je, à toi? Ma résolution, mon bien-aimé! elle fera ton orgueil et te servira d'exemple pour te venger. Apprends par moi comment il faut agir envers Tarquin. L'amie que tu as en moi va tuer l'ennemie que tu as en moi. En souvenir de moi, traite de même le fourbe Tarquin. CLXXII » Je résume ainsi mes volontés dernières : mon âme au ciel; mon corps à la terre ; ma résolution à toi, mon époux;

LE VIOL DE LUCRÈCE. 257
l'OD honneur au couteau qui me frappe; ma honte à celui qui ruina ma réputation ; cliquant à ma réputation à venir, qu'elle soit livrée à ceux qui me survivent et ne pensent pas mal de moi ! CLXXIII » CoUatin, tu exécuteras ce testament. Oh ! comme j'aurai été exécutée moi-même quand tu le connaîtras! Mon sang lavera le scandale de mon malheur; la fin éclatante de ma vie rachètera la noire action de ma vie. Faible cœur, ne faiblis pas, mais dis résolument : Ainsi soit-il! Cède à mon bras, mon bras te vaincra ; toi mort, il succombe avec toi, et tu triomphes avec lui ! » CLXXIV Quand Lucrèce eut tristement arrêté ce plan de mort, et qu'elle eut essuyé la perle amère de ses yeux brillants, elle appela d'une voix brisée et sourde sa suivante. Celle-ci court près de sa maîtresse avec l'empressement de l'obéissance, car le devoir en son agile essor vole avec les ailes de la pensée. Les joues de la pauvre Lucrèce semblent à la suivante comme les prairies d'hiver quand la neige fond au soleil. CLXXV Elle adresse à sa maîtresse un timide bonjour d'une voix douce et lente, vrai signe de la modestie; elle se conforme par son air triste à la tristesse de sa dame, dont la figure porte la livrée du chagrin, mais elle n'ose lui demander pourquoi ces deux soleils sont éclipsés par tant de nuages, et pourquoi ces belles joues sont inondées par la douleur.

258 LE VIOL DE LUCRÈCE. CLXXVI La terre pleure quand le soleil est couché, et chaque fleur est mouillée comme un œil attendri : ainsi la suivante sent une grosse larme humecter sa paupière sous l'influence de ces beaux soleils qui se sont couchés dans le ciel de sa mattresse et ont éteint leurs feux dans un amer océan, et la Toilà qui pleure comme une nuit de rosée. CLXXVII Un moment ces deux charmantes créatures demeurent comme deux fontaines d'ivoire remplissant des citernes de corail. L'une pleure avec raison ; L'autre n'a d'autre motif que la sympathie pour verser des larmes. Ce doux sexe est souvent disposé à pleurer; il s'afflige en imagination des souffrances d'autrui, et alors ses jeux se noient ou son cœur se brise» CLXXVIII Car les hommes ont un cœur de marbre, les femmes, un cœur de cire qui prend toutes les empreintes de ce marbre. Faibles opprimées, elles subissent l'impression étrangère par force, par fraude ou par adresse. Ne les traitez donc pas comme les auteurs de leurs fautes, pas plus que vous ne trouveriez mauvaise la cire sur laquelle serait frappée l'image d'un démon. CLXXIX Leur surface, unie comme une belle plaine, est accessible au moindre reptile qui s'y glisse. Chez les hommes, comme

LK YIOL DE LUCRÈCE. 259 en d'épaisses broussailles, grouillent des vices qui dorment obscurément dans des cavernes. La moindre poussière transparaît à travers une cloison de cristal ; et, si les hommes peuvent dissimuler leurs crimes sous des airs effrontés et impassibles^ les visages des pauvres femmes sont les registres de leurs propres fautes. CLXXX Que nul ne récrimine contre la fleur flétrie, mais que tous s'en prennent au rude hiver qui a tué cette fleur ! Ce n'est pas ce qui est dévoré, mais ce qui dévore, qui mérite le blâme. Oh! ne dites pas que c'est la faute des pauvres femmes, si elles sont ainsi envahies par les torts des hommes; il faut blâmer ces superbes seigneurs qui imposent aux faibles femmes le vasselage de leur ignominie. CLXXXI Lucrèce vous en offre l'exemple, Lucrèce forcée la nuit, par la menace violente d'une mort immédiate et de l'infamie qui devait s'ensuivre pour elle, à outrager son époux; de tels dangers étaient attachés à la résistance, qu'une terreur mortelle se répandit dans tout son corps : et qui ne peut abuser d'un corps inanimé? CLXXXII Cependant une douce patience invite la belle Lucrèce à s'adresser à l'humble contrefaçon de sa propre douleur : c< Ma fille, dit-elle, pour quel motif laisses-tu échapper ces larmes qui pleuvent sur tes joues? Si tu -pleures pour le mal que je supporte, sache, douce enfant, que je ne m'en trouve guère mieux ; si des larmes pouvaient me soulager , les miennes y réussiraient.

260 LE VIOL DE LUGBÂGB. CLXXXIII » Maisdis-moi, fille, quand donc. • • (et ici elle s'arrêta pour pousser un profond soupir) Tarquin est-il parti?» — ccMadame» avant que je fusse levée^ répondit la suivante ; ma négligence paresseuse n'en est que plus blâmable ; pourtant j'ai pour ma faute cette excuse : je me suis levée avant le point du jour» et Tarquin était déjà parti. CLXXXIV D Mais, madame, si votre servante l'osait, elle demanderait à connaître la cause de votre accablement. » — c< Oh! silence ! s'écrie Lucrèce, si je te la disais, cette révélation ne l'atténuerait pas, car elle est telle que je ne puis pleinement l'exprimer ; et l'on peut appeler un enfer l'atroce torture dont on souffre plus qu'on ne peut le dire. CLXIXV » Va, apporte-moi du papier, de l'encre et une plume; non, épargne-toi cette peine, car j'ai tout cela ici... Qu'est-ce que je veux dire? dis à un des hommes de mon mari de se tenir prêt à porter tout à l'heure une lettre à mon seigneur, à mon amour, à mon chéri; dis-lui de se préparer à la porter au plus vite ; la chose est pressée, et ce sera bientôt écrit. » CLXXXVI La suivante est partie. Lucrèce se prépare à écrire, tenant sa plume suspendue au-dessusdu papier. Sa penséeet sa dour

LE VIOL DE LUCRÈCE. 261 leur se livrent un combat acharné; ce que trace l'esprit est vite raturé par la volonté; ceci est trop complaisamment délicat, ceci est trop cruellement brusque ; comme une foule à une porte, ses idées se pressent, c'est à qui passera la première. CLXXXVII Enfin elle commence ainsi : « Noble époux de l'indigne femme qui s'adresse à toi, salut à ta personne! daigne y si jamaisSy amour ^ tu veux revoir ta Lucrèce^ daigne accourir au plus vite auprès de moi. Je me recommande à toi du fond de notre maison de malheur ; mes souffrances sont immenses, Hélas brèves que soient mes paroles.)> CLXXXVIII Ici elle ferme ce triste message» incertaine expression de sa douleur trop certaine. Par cette courte cédule» CoUatin peut apprendre sa peine, mais non la vraie nature de sa peine ; elle n'a pas osé en faire l'aveu, craignant d'être jugée par lui trop coupable, avant d'avoir trempé dans le sang l'excuse de son impureté. CLXXXIX D'ailleurs, elle réserve les élans de son émotion pour les prodiguer au moment où CoUatin pourra l'entendre ; alors les soupirs, les sanglots et les larmes, donnant grâce à sa disgrâce, la laveront d'autant mieux des soupçons que le monde pourrait concevoir contre elle. C'est pour ne pas être noircie par eux qu'elle n'a pas voulu noircir sa lettre de paroles que l'action doit rendre bien plus éloquentes. XT. 17

262 LS VIOL DE LUCaUkGK. cxc n est plus ënunnait de ^r de
tristes speelaes que de les entendre raconter ; car alors le regard
eomme fit poor Toreille la navrante pantomime dont il est témoin ; chaque
sens ne percevant qu'une partie de souffrance, Toreille ne vous révèle
qu'une douleur partielle. Les passes profondes font moins de bruit que les
eaux basses; et la douleur qa'a soulevée une tempête de paroles a toujours
na reflux. GXGI Sa lettre est maintenant scellée» et porta cette smorpliD:
0 A Ardée, pour mon mart, plus que pressée. » Le courrier est préty Lucrèce
la lui remet, en recommandant au valet à la mine inquiète de courir aussi
vite que les oiseaux retardataires devant le vent du nord. Une rapidité plus
que rapide lui semble une fastidieuse lenteur ; l'émotion extrême réclame
toujours les extrêmes. GXCII Le rustique maraud lui fait un profond salut,
et, rougissant, l'œil fixe, reçoit le papier sans dire oui ni non, puis se sauve
avec la timidité de Tinnocence. Mais ceux qui ont un remords dans le cœur,
s'imaginent que tous les yeux voient leur honte; Lucrèce a cru en effet que
le valet rougissait de la sienne. cxcm Candide valet ! Dieu sait que c'était
chez lui défaut d'ed* prit, d'animation et de hardiesse. Il est de ces é(ies
iûoden

LIS VIOL DK LUGRÉCS. 263 sifis qui se font un scrupule de ne parler que par actions, tandis que d'autres promettent hardiment une excessive activité, et puis en prennent à leur aise. Ainsi ce vivant échantillon des siècles passés offrait une mine honnête, mais sans s'engager par une parole. CICIY Cette ardente déférence avait allumé l'inquiétude de Lucrece, et tous deux avaient le feu au visage; elle croyait que le valet rougissait parce qu'il savait l'attentat de Tarquin, et, rougissant elle-même, elle le considérait avec attention; ce regard scrutateur le rendait plus confus encore; plus elle voyait le sang lui affluer aux joues, plus elle croyait qu'il apercevait sur elle quelque souillure. CXCXY Mais déjà il tarde à Lucrece qu'il soit de retour, et pour^ tant le fidèle vassal ne fait que de partir ; elle ne sait comment employer ces moments fastidieux, car maintenant il est inutile de soupirer, de pleurer, de gémir. La douleur a lassé la douleur, les sanglots ont épuisé les sanglots, si bien qu'elle suspend un moment ses plaintes, cherchant un nouveau moyen d'exhaler son désespoir, CXCXVI Enfin, elle se rappelle que quelque part est pendu un excellent tableau, représentant la Troie de Priam, devant laquelle est développée l'armée grecque, prête à détruire la cité pour venger le rapt d'Hélène, et menaçant de la ruine non qui baise la nue. Le peintre ingénieux a fait la ville si superbe, que le ciel semble se pencher pour en caresser les tours.

264 LE VIOL DK LUGRÉGE. CXC VII Là, à mille objets
lamentables, comme pour narguer la nature, Tart a donné une vie inanimée ;
tel coup de pinceau sec semble une larme humaine, versée par réponse sur
le cadavre de l'époux* Le sang rouge semble fumer pour attester l'effort du
peintre, et çà et là des yeux mourants jettent une lueur cendrée, comme des
charbons mourants qui s'éteignent dans une nuit profonde. CXC VIII Là,
vous pourriez voir à l'œuvre le peintre inondé de sueur et noir de
poussière. Dans les tours même de Troie apparaissent à travers les
murailles les yeux même des assiégés fixés sans grand espoir sur les
Grecs. Il y a dans cette œuvre une si exquise observation qu'on peut
distinguer la tristesse dans ces regards lointains. CXC XII Sur le visage des
grands chefs grecs vous pourriez voir la grâce et la majesté triomphantes ;
chez les jeunes gens, l'attitude de l'énergie et de la dextérité; çà et là le
peintre dissémine de pâles couards, marchant d'un pas tremblant, qui
ressemblent si bien à de lâches paysans qu'on jurerait les voir frissonner et
frémir. Ce Dans Ajax et dans Ulysse, oh ! quels jeux de physionomie ! Les
deux visages expriment les deux cœurs ; les traits disent nettement les
caractères. Dans les yeux d'Ajax rou

LE VIOL DE LUCRÈCE. 265 lent la rage brutale et la féroce; mais la fine oeillade que lance l'astucieux Ulysse indique le penseur profond et le gouvernant souriant. CCI Là vous pourriez voir le grave Nestor dans l'attitude de l'orateur, encourageant, pour ainsi dire» les Grecs au combat, faisant de la main un geste sobre qui commande l'attention et charme la vue. Sa barbe, d'un blanc argenté, semble remuer au gré de sa parole, et de ses lèvres s'échappe eomme une haleine qui ondule jusqu'au ciel en spirales Itères. GCII Autour de lui est une masse de figures béantes qui sem-, blent dévorer ses sages avis, toutes avec leurs physionomies diverses, mais absorbées par une commune attention, comme si quelque sirène enchantait leur oreille : quelques têtes sont plus hautes, d'autres plus basses, selon le caprice délicat du peintre; beaucoup de fronts, presque dissimulés derrière les autres, semblent vouloir se dresser pour ajouter à l'illusion. CCIII Ici le bras d'un homme repose sur l'épaule d'un autre,^ l'oreille du voisin faisant ombre sur son nez; ici un audi^ leur, trop foulé, regimbe tout bouffi et tout rouge; un autre, étouffé, semble écumer et jurer ; ils donnent de tels signesde rage dans leur rage, que la crainte de perdre les paroles d'or de Nestor semble seule les empêcher de se battre A coups d'épée.

254 LB YIOL DB LDGRÉGB. mon oreille ! Ma discordante agitation n'aime pas les modiïlations ni les cadences. Une hôtesse malheureuse ne peut souffrir de joyeux convives. Réservez vos ariettes légères pour ceux à qui elles plaident \ là détresse n'aime que les airs mélancoliques dont les pleurs marquent la mesure. CLXII » Viens, t^hîlomêlè, dont le chant rappelle un viol (èO); fais dé ma chevelure éparsé ton triste bosquet. De inême que là terre humide pleure de ta langueur, je verserai une larme à chacun de tes tristes accents» et j'en soutiendrai le diapason par de profonds sanglots. Pour refrain je murmurerai le nom] de Tarquin» tandis qu'avec plus d'art tu moduleras celui de Térée» CLXIII » Et tandis que tu soutiendras ta partie contre une épine» pour tenir en éveil tes souffrances aiguës, moi, misérable, afin de t'imiter, je fixerai contre mon cœur un couteau affilé pour épouvanter mes yeux ; et, |iour peu qu'ils se troublent, je tomberai sur la pointe et mourrai. Ainsi, comme avec les touches d'un instrument, nous mettrons les cordes de nos cœurs au ton de la vraie douleur. CLXIV n Et puisque, patlVrô oiseau, tu tié chantée pas dati^ le jour, comme hôteui d'ôtté ëperÇu par aucun regard, nôtis découvrirons quelque solitude profonde et sombre, éloignée de tout chemin, ôîi ne pénètre ni la chaleur brûlante ni le froid glacial ; et là nous révélerons aux créatures féroces des chants mélancoliques qui les apprivoiseront. Puisque

LE VIOL D' LUCRECE. 255 les hommes deviennent des bêtes fauves, que les bêtes fauves aient Tâme douce ! d CLXV Comme la pauvre biche effrayée qui s'arrête en observation, se demandant avec effarement par quelle route fuir, ou comme quelqu'un qui, engagé dans les détours d'un labyrinthe, a peine à trouver le chemin, Lucrèce est en proie aux conflits du doute : lequel vaut mieux de vivre ou de mourir, quand la vie est déshonorée, et quand la mort elle-même est la dette du remords ? CLIVI « Me tuer? dit-elle ; hélas ! ne serait-ce pas rejeter sur ma pauvre âme la souillure de mon corps ? Ceux qui perdent la moitié de leur bien doivent montrer plus de patience que ceux dont la ruine a englouti tout Tavoir. C'est une mère impitoyable que celle qui, ayant deux doux enfants^ quand la mort lui enlève l'un^ veut tuer l'autre et ne plus nourrir. CLXVII » De mon corps ou de mon âme, lequel m'était le plus précieux, quand l'un était pur et l'autre encore divine? Lequel des deux doit m'être le plus cher, quand l'un et l'autre ont été ravis au ciel et à Collatin? Hélas! déchirez l'écorce du pin altier, et ses feuilles se flétriront, et sa sève se tarira. Ainsi de mon âme, dont l'écorce a été déchirée. CLXVIII » Sa demeure est mise à sac, son repos brisé, sa retraite battue en brèche par l'ennemi, son sanctuaire souillé

268 LE VIOL DE LUGftÉGB. CCXI » MoDtre-moi la prostituée
qui a causé eette guerre, qu'avec mes ongles je mette sa beauté en lambeaux
! C'est l*ardeur de ta luxure, insensé PARis, qui a fait tomber sur Troie en
flammes le poids de tant de fureurs ; tes yeux ont allumé le feu qui brûle ici;
et voici qu'à Troie, pour le crime de tes yeux, meurent le père, le fils, la
mère et la fiUe! CCXII » Pourquoi le plaisir privé d'un seul devient-il pour
tant d'autres un Oéau public? Que la faute du coupable unique retombe
uniquement sur sa tête ! Que les Ames innocentes soient à l'abri des
malheurs du criminel ! Pourquoi l'offense d'un seul cause-t-elle la chute de
tant d'autres? Pou^ quoi un tort isolé est-il une calamité universelle?
CCXIII » Tenez! voici Hécube qui pleure; voici Priam qui expire; voici le
vaillant Hector qui chancelle, voici Troylus qui s'évanouit! Ici l'ami est
étendu près de l'ami sur une couche sanglante; là, l'ami fait à l'ami une
blessure involontaire; et la luxure d'un seul ruine tant d'existences! Si Priam
affolé avait réprimé le désir de son fils, c'est la gloire, et non la flamme, qui
eût illuminé Troie! y> CCXIV Ici elle pleure avec de vraies larmes sur la
peinture des malheurs de Troie. Car la douleur, coqame nw lourde

LE YIOL D£ LUCRÈCE. 269 cloche^ une fois mise en branle, se meut par son propre poids ; alors la moindre force fût retentir son glas lugubre. Ainsi Lucrèce, mise en mouvement, fait un triste écho à cette mélancolie crayonnée, à ce malheur en effigie. Elle leur prête des paroles, et leur emprunte leur expression. ccxv Elle parcourt des yeux le tableau, et plaint tous ceux qu'elle voit dans la détresse. Enfin, elle voit un misérable personnage enchaîné qui jette un regard de compassion aux pâtres phrygiens ; sa figure, quoique pleine d'anxiété, trahit pourtant la satisfaction; il s'avance vers Troie, entouré de ces rustiques bergers, avec l'air doux de la résignation dédaignant ses malheurs. CCXVI Le peintre a mis tout son talent à dissimuler en lui la perfidie et à lui donner la mine de l'innocence, une humble démarche, une physionomie calme, des yeux toujours attendris, un front haut qui semble subir avec sérénité l'infortune, des joues, ni rouges, ni pâles, mais où les deux nuances sont si bien fondues que la rougeur n'y trahit pas le remords, ni la pâleur l'inquiétude d'un cœur perfide. CCXVII Mais, ainsi qu'un démon endurci et consommé, il affectait une telle apparence d'honnêteté, et il en cuirassait si bien sa perversité secrète, qu'il était impossible au soupçon même de se douter que Tastaçe rampante et le parjure pussent déchaîner de si noirs orages dans un si beau jour ou souiller d'une infernale vilenie des formes aussi saintes.

272 LI YIOL DB LQGRÊGK. ccxxv C'est ainsi que va et vient le cours de sa dooleor, et que les moments fatiguent les moments de ses plaintes. Elle souhaite la nuit, et puis elle aspire à l'aurore, et elle trouve que l'une et l'autre tardent trop longtemps. Si accablée que soit la détresse, il est rare qu'elle dorme; et ceux qui veillent remarquent avec quelle lenteur marche le temps, CCIXVI Hais Lucrèce ne s'était pas aperçue de la marche du temps tandis qu'elle contemplait ces images; elle se laissait distraire du sentiment de sa propre douleur par la pensée des malheurs d'autrui, et oubliait ses tourments devant ces simulacres d'infortune. Nous sommes parfois soulagés, sans toutefois être jamais guéris, par l'idée que nos souffrances ont été endurées par d'autres. CCXXVII Cependant le zélé messenger est revenu, ramenant son maître qu'escortent quelques compagnons. CoUatin trouve sa Lucrèce en noirs habits de deuil, et autour de ses yeux colorés par les larmes il remarque des cercles bleus, ondoyants comme des arcs-en-ciel, humides météores qui au milieu de sinistres éléments présagent de nouveaux orages succédant aux orages passés. CCXXVIII Lui trouvant cet air désolé, le mari examine avec effi&rement le visage triste de Lucrèce : ses yeux, trempés de larmes^

LB VIOL DE LI]GRÉGE. 273 sont rouges et sanglants; ses vives couleurs sont éteintes par de mortelles angoisses. Il n'a pas la force de lui demander ce qu'elle éprouve; mais tous deux restent immobiles, comme de vieilles connaissances surprises de se rencontrer loin de chez elles et stupéfaites de ce hasard, CCXXIX Enfin, il la prend par la main, cette main livide, et commence ainsi : « Quel étrange malheur t'est-il arrivé, que t'fi restes ainsi tremblante? Doux amour, quel est le chagrin qui a dévoré tes belles couleurs ? Pourquoi es-tu ainsi vêtue de deuil? Chère, chère, démasque cette sombre affliction, et dis-nous ta souffrance, que nous puissions y porter remède. y> ccxxx Trois fois elle allume par des soupirs le feu de sa douleur, avant de pouvoir décharger une parole de désespoir. Enfin, dès qu'elle est en état de répondre à la demande de son mari, elle se prépare timidement à révéler comment son honneur a été fait prisonnier par l'ennemi, pendant que Gollatin et ses nobles compagnons prêtent à ses paroles une anxieuse attention. CCXXXI Et voilà ce pfile cygne qui dans son nid humide entonne le triste chant de sa fin imminente : a Quelques mots, ditelle, doivent suffire à l'aveu d'un attentat que ne peut pallier aucune excuse. J'ai maintenant plus de douleurs que de paroles, et mes malheurs seraient trop longs à exposer ; si cette pauvre voix fatiguée devait les raconter tous.

274 LB THH. DE LUCRÉGB. CCIXXII m Donc, que cette déclaration suffise à ma tflche : — Cher époux, un étranger est venu prendre possession de Ion lit ; il a couché sur cet oreiller où tu avais coutume de reposer ta tête fotiguée ; et mamtenant imagine tous les outrages qu'une odieuse Tiolence a pu me fiiire, ta Lucrèce, hélas ! lésa subis! CCXXXIII » Dans les mornes ténèbres de la nuit la plus sombre, s'est glissé dans ma chambre, armé d'un glaive étincelant, un flambeau à la main, un être qui m'a dit à voix basse : « Éveille-toi, dame romaine, et accueille mon amour; D ou cette nuit même j'infligerai à toi et aux tiens un éter» nel déshonneur, pour peu que tu résistes à mes désirs. CCXXXIV » Car, a-t-il ajouté, à moins que tu n'accouples ton » adhésion à ma volonté, je vais égorger le plus hideux de » tes laquais, et t'assassiner ensuite ; puis je jurerai que 7^ je vous ai surpris accomplissant l'acte immonde de la D luxure et que j'ai tué les paillards sur le fait : cet acte » fera ma gloire et ta perpétuelle infamie. if> ccxxxv «(Sur ce, je commençai h frémir et à crier ; et alors il mit son épée contre mon cœur, jurant, si je ne supportais tout avec patience, que je ne proférerais pas un mot de plus et que j'allais cesser de vivre ; qu'ainsi ma honte res

LS VIOL DE LUCRÈCE. 275 ferait toujours dans Thistôire, et que Jamais ou n'oublierait dans cette grande Kome la mort adultère de Lucrèce et de âôn valet! CCXXXVI i> Mon ennemi était fort, moi j'étais une pauvre faible créature, affaiblie encore par Texcès de la frayeur. Mon jugé sanguinaire m'empêchait de parler; l'argument le plus éloquent ne pouvait obtenir justice ; sa luxure écarlate intervint comme témoin pour jurer que ma pauvre beauté avait ravi ses yeux; et, quand le juge est le volé, l'accusé est mort* ccîxxvn » Oh! apprenez*moi à m'excuser moi-même ou, du moins, laissez-moi ce refuge : si mon sang grossier est souillé par cet outrage, mon Ame est immaculée et sans tache : elle, du moins, n'a pas été violée ; elle n'a jamais consenti à être complice de ma faiblesse ; mais elle reste toujours pure dans sa demeure empoisonnée. » CCXXXVIII Voyez! le malheureux que ruine ce désastre, la tête affaissée, la voix comprimée par le malheur, l'œil triste et fixe, les bras misérablement croisés, tâche d'exhaler de ses lèvres, piles comme la cire, la douleur qui l'empêche de répondre; mais en vain l'infortuné fait effort; son soufQe reprend ce qu'a exhalé son souffle. CCXXXIX Tel, sous une arche, un flot violent, rugissant, échappe au regard qui le regarde courir, puis rebondit dans le

276 LE VIOL DE LUCRÈCE. torrent par son élan même jusqu'à l'étroit goulot qui Ta forcé à tant de rapidité ; précipité avec furie, il rétrograde avec une furie égale. Ainsi les soupirs, les souffrances de CoUatin pressent l'explosion de son désespoir, puis le forcent à refluer sur lui-même. CCXL Lucrèce remarque la muette douleur de son pauvre bienaimé, et réveille ainsi sa rage inactive : « Cher époux, ton tourment donne une nouvelle force à mon tourment; ce n'est pas une averse qui peut tarir un torrent. Ton émotion rend plus pénible encore ma trop sensible détresse ; qu'il suffise donc de deux yeux en larmes pour noyer un malheur unique. CCXLI D Pour l'amour de moi, de celle qui pouvait si bien te charmer quand elle était ta Lucrèce, écoute-moi maintenant ; venge-^oi sur-le-champ de celui qui s'est fait ton ennemi, le mien, le sien ; suppose que tu me protèges contre l'attentat déjà commis ; la main-forte que tu me prêtes arrive trop tard ; mais du moins que le traître meure ; car ne pas faire justice, c'est fomenter l'iniquité. CCXLII » Hais, avant que je le nomme, dit-elle, s'adressant à ceux qui étaient venus avec CoUatin, donnez-moi votre parole d'honneur que vous tirerez au plus vite vengeance de cet affront ; car c'est une action méritoire, légitime, de poursuivre l'injustice d'un bras vengeur. Les chevaliers sont tenus par leurs serments de faire droit aux dames outragées. »

LE VIOL m LUCRÈCE. 277 CCXLIII A cette requête, chacun des seigneurs présents s'empresse avec une noble ardeur de promettre le secours que la chevalerie les oblige à prêter ; il leur tarde d'entendre dénoncer l'odieux ennemi ; mais elle, qui n'a pas terminé sa triste tâche, coupe court à leur prière : (c Oh ! parlez, s'écrie-t-elle ; comment pourrai-je me laver de cette tache forcée? CCXLIV » Quelle est la nature de ma faute, de cette faute à laquelle j'ai été contrainte par d'horribles circonstances ? Mon Ame pure peut-elle se soustraire à cette dégradation, pour relever mon honneur abaissé? A quelles conditions puis-je être acquittée d'un tel malheur? La source empoisonnée se purifie ; pourquoi ne pourrais-je pas, comme elle, me purifier d'une souillure involontaire? y> CCXLV Sur ce, tous déclarent d'une voix unanime que la pureté de son flme efface l'impureté de son corps, tandis qu'avec un sourire mélancolique elle détourne la tête, — mappemonde qui porte, gravée par des larmes, la profonde impression d'une dure infortune. <c Non, non, dit-elle ; jamais femme à l'avenir ne pourra, pour s'excuser, se prévaloir de mon excuse. » CCXLVI Ici, avec un soupir, comme si son cœur allait se briser, elle profère le nom de Tarquin : a C'est lui ! c'est lui I » XV. 18

The text on this page is estimated to be only 4.75% accurate

Uni avf« I.M.i C liê ai' Il" I

ÉF LS TIOL DE LUGRÉGB. 270 CCL A la surface sombré et déjà figée de ce ^aiig mit s'étend nû lo aqueux qui semble pleurer sur la souillure ; et depuis rs» comme eu souvenir des malheurs de Lucrèce, le saug '^ dbrrompa est toujours mêlé à quelque bumeur^ tandis que lè sang pur reste empourpré, comme s'il rougissait de cette j^tréfaràon. GCLI « Ma fille ! ma chère fille ! s'écrie le vieux Lucrétius, die était à moi cette vie que tu viens d'anéantir. Si dans f enfant est Timage du père, où vivrai-je ïïïaintenant que Lucrèce est sans vie ? Ce n'était pas pour cela que ta étuis née de moi. Si les enfants précèdent les pères dans la tombe, nous sommes leur postérité, ils ne sont pais la ndffe. CCLII » Pauvre glace brisée, j'ai souvent vu dans ton doux lefiet ma vieillesse rajeunie ; mais ce miroir, naguère si frais et si brillant, maintenant terni et délabré, ne me montre plus qu'un squelette usé par le temps. Oh ! tu as ttraché mon image de tes joues, et tellement terni la beauté die mon miroir, que je ne puis plus voir ce que j'étais jadis. CCLIII 1» 0 temps, suspens ton cours, et ne dure pas davantage, A ceux-ïà cessent d'exister qui devraient survivre ! La mort jiiitridEe doit-èAle triompher des foils, et laisser la vie aux

280 LE VIOL DE LUCRÈCE. êtres faibles et défaillants? Les vieilles abeilles meurent, et leur ruche est occupée par les jeunes; vis donc, bienaimée Lucrèce, revis ; que ce soit toi qui vois mourir ton père, et non ton père qui te voie mourir I d CCLIV Cependant Gollatin s'éveille comme d'un songe, et dit i Lucrétius de fiiire place à sa douleur ; et alors il s'évanouit dans le sang glacé de Lucrèce, y baigne sa livide pftleur, et semble expirer avec elle un moment ; enfin une virile honte le fait revenir à lui pour vivre et venger la morte. CCLV L'angoisse profonde de son âme a frappé de mutisme sa langue, qui, furieuse que le chagrin la paralyse ainsi et lui interdise si longtemps les mots qui soulagent le cœur, commence à parler ; mais les accents qui affluent sur ses lèvres à la rescousse de son pauvre cœur sont si faibles, si confus, que personne ne peut distinguer ce qu'il a dit. CCLVI Parfois cependant il prononce nettement le nom de Tarquin, mais entre ses dents, comme s'il le déchirait. Une tempête de soupirs refoule et gonfle le flot de sa désolation jusqu'à ce que la pluie jaillisse; la pluie tombe enfin, et les orageux soupirs cessent. Alors le gendre et le père pleurent à l'envi; c'est à qui pleurera le plus, l'un, la fille, l'autre, la femme. CCLVII L'un la réclame comme son bien, l'autre comme son bien aussi, mais ni l'un ni l'autre ne peut plus posséder

LE YIOL Dfi LUGRÉGB. 281 ce qu'il revendicpie. Le père dit :
 <c Elle est à moi. d — a Oh ! elle est à moi, réplique le mari ; ne m'enlevez
 pas les droits de ma douleur, que pas un affligé ne prétende la pleurer ; car
 elle était à moi seul, et elle ne doit être pléurée que parGollatin. » CCLVIII
 <c Ohl dit lucrétius je suis l'auteur de cette yiç qu^ellé vient d'anéantir à la
 maie heure et de si bonne heure. « Hélas! hélas! dit Collatin,. elle était ma
 femme; je la possédais, et c'est mon bien qu'elle a détruit. » — « Ma fille ! .
 . . Ma femme! » Ces cris remplissaient l'air ambiaat qui^ ayant absorbé la
 vie de Lucrèce, leur répondait : «Ma fille !... ma femme!» GGLIX t I
 Brutus, qui vient d'arracher le couteau du flanc de Lucrèce, en présence de
 cettQ éçaulation de douleurs, restitue à son intelligence sa parure de fière
 dignité, ensevelissant dans la plaie de Lucrèce ses semblants de folie, il
 éiait.esti^p qbez les Romains, comme les fous de cour chez les rois, pour
 ses plaisanteries et ses saillies extravagantes. CCLX Mais maintenant il
 jette de cdté ce masque superficiel sous lequel il déguisait une politique
 profonde, et arme de raison son génie longtemps caché, pour arrêter les
 larmes de CoUatin : «Oh! s'écrit-il, seigneur romain outragé, relève-toi :
 laisse un être insondé, qu'on preniiit'pttur* un fou, donner une leçon
 aujourd'hui à ta vieille eiperience! » . . i

82 Li VIOL DK LUGftlîGi. CCLXI « Eh quoi ! GoUatin, la douleur remédie-t-elle i la douleur? Les blessures guérissent-elles les blessures? les lamentations réparent-elles les actes lamentables? Est-ce te Yenger que te frapper toi-même» après le crime hideux qui fait saigner ta noble femme ? Une si puérile humeur procède d'i^ne \$me faible. Ta malheureuse femme a fait la même méprise en se tuant, au lieu de tuer son ennemi. GCLXII » Yaillant Romain, ne plonge pas ton cœur dans cette dissoWante rosée de larmes. Mais plie le genou avec moi, et aide pour ta part à réveiller nos dieux romains par des invocations : puissent-ils permettre que les abominations, qui déshonorent Rome elle-même, soient balayées de ses nobles rue^ par nos bras forts I GGLXIII » Oui» par le Capitole que nous adorons, par ce chaste sang si outrageusement souillé, par ce beau soleil du ciel qui multiplie les richesses de la terre féconde, par tous les droits de notre patrie revendiqués dans Rome, par Tâme de la chaste Lucrèce, qui tout ^ l'heure se plaignait à nous de son injure, et par ce couteau sanglant, nous vengerons k liiort de eelte épouse loyale, n GGLXIV Ce disant, U appuie sa main sur sa poitrine, et baise le fatal couteau pour consacrer son serment; puis il invite tous les autres à faire le même vœu. Tous ont écouté ses

LE VIOL DE LUCRÈCE. 283 paroles avec surprise ; tous en même temps plient le genou jusqu'à terre; Brutus répète le serment solennel qu'il vient de proférer, et tous jurent de le tenir. CCLXV Dès que tous se furent engagés à cette sentence suprême, ils résolurent d'emporter Lucrece morte, d'exposer à Rome son corps ensanglanté, et de publier ainsi le noir outrage de Tarquin. La chose fut faite au plus vite, et les Romains unanimes applaudirent au perpétuel bannissement des Tarquins (21). FIN DU VIOL DE LUCRECE.

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

LES PLAINTES D'UNE AMOUREUSE

LES PLAINTES D'UNE AMOUREUSE Couché au haut d'une colline dont la gorge profonde répétait le récit plaintif d'une vallée sœur, je suivais ce duo avec une attention concentrée, et j'en écoutais le triste refrain, quand tout à coup j'aperçus une étrange fille toute pâle, qui déchirait des papiers, brisait des bagues en deux, et déchaînait sur toute sa personne la pluie et le vent du désespoir. II Sur sa tête était comme une ruche de paille tressée qui lui garantissait le visage du soleil; en la regardant alors, on aurait pu s'imaginer entrevoir le squelette d'une beauté usée et finie. Mais le temps n'avait pas fauché en elle toute jeunesse, et la jeunesse ne l'avait pas toute quittée ; au contraire, en dépit de la rage terrible du ciel, quelque beauté perçait çncQ^Q h travers le trciillis de b^^ rides bâtivesu III Maiqtes fois, elle portait à se\$ yeux un naoueboir sur lequel éiuit^nt imprimés des dessins de fapt^jsii^ et ôlle ea

288 LIS PUIHTKS D'ONK AMOUREUSE. trempait les images soyeuses dans Teau amère que sa douleur débordante avait condensée en larmes; souvent elle lisait les inscriptions qu'il portait, et aussi souvent elle exhalait une douleur inarticulée dans des cris de toute mesure, tantôt perçants et tantôt sourds. IV Parfois, elle levait ses yeux en feu comme pour en foudroyer le ciel ; parfois, elle en faisait retomber les pauvres flammes sur le globe terrestre ; parfois, elle étendait la vue droit devant elle ; parfois, elle prêtait ses regards à tous les lieux à la fois sans les fixer nulle part, confondant l'imagination et la réalité dans son délire. Ses cheveux, qui n'étaient ni flottants ni attachés en nattes régulières, accusaient une main insouciant de coquetterie. En effet quelques mèches dénouées descendaient de son chapeau de paille, pendant le long de ses joues pâles et flétries : d'autres tenaient encore à leur réseau de fil, et, fidèles au lien, ne s'en échappaient pas, bien que négligemment tressées dans un mol abandon. VI Elle tira d'un panier mille brimborions, d'ambre, de cristal et de jais incrusté, qu'elle jeta un à un dans la rivière en pleurs au bord de laquelle elle était assise. Elle mêlait avec usure ses larmes à ces larmes, comme le monarque dont la main prodigue les largesses, non à la noisère qui réclame peu, mais au luxe qui mendie tout.

LES PLAINTES D'UNE AMOUREUSE. 289 VII Elle prit nombre de billets plies qu'elle parcourut, puis, après un soupir, mit en pièces et jeta au flot ; elle brisa beaucoup de bagues d'or et d'os couvertes de devises, auxquelles elle assigna la vase pour sépulcre; elle tira encore d'autres billets tristement écrits en lettres de sang, précieusement enveloppés d'un lacet de soie écrue et scellés avec un secret curieux. vni Elle les baigna maintes fois de ses larmes, les couvrit de baisers, et, s'appêtant à les déchirer : ce 0 sang trompeur, s'écria-t-elle, registre de mensonges! que de faux témoignages tu portes ! L'encre e,ût été ici mieux à sa place ! sa couleur est plus noire et plus infernale ! » Cela dit, au comble de la rage, elle met en pièces toutes ces lettres, dont elle anéantit le contenu dans l'éclat de son mécontentement. IX Un homme vénérable faisait patte son troupeau dans le voisinage. Cet homme avait été jadis un joyeux vivant, au courant des querelles de la cour et de la ville ; il avait traversé les heures les plus légères et remarqué comme elles s'envolent. Vite il s'approche de cette singulière affligée, et, en vertu du privilège de l'âge, demande à connaître brièvement l'origine et les motifs de sa douleur. X Il se laisse glisser sur son bâton noueux, et, s'asseyant près d'elle à une distance convenable, la prie une seconde

290 US nJOIfTKS D'UNE ÀMOURIUSK. fois de lui faire partager ses chagrins dans une confidence : s'il est une chose qu'elle puisse réclamer de lui pour calmer ses angoisses, la charité de l'Age la lui promet d'avance. XI « Mon père, dit-elle, quoique vous aperceviez en moi l'injurieuse flétrissure des heures, n'allez pas juger que je suis vieille; ce n'est pas l'Age, mais le chagrin qui m'accable. Maintenant encore, j'aurais l'épanouissement d'une fleur fraîche éclos, si j'avais consacré mon amour à moi-même et non à un autre. XII i> Mais, malheur à moi ! J'ai trop vite écouté les foux propos d'un jeune homme qui voulait gagner mes grâces. La nature l'avait doué de tant de charmes extérieurs, que les yeux des jeunes filles se collaient à toute sa personne. L'amour, manquant de gîte, l'avait choisi pour retraite, et, depuis qu'il était installé en si beau Lieu, il était dans un nouveau sanctuaire et déifié de nouveau. XIII » Ses cheveux bruns pendaient en boucles frisées, et le plus léger souffle du vent en jetait sur ses lèvres les mèches soyeuses. Ce qu'il est doux de faire se fait si complaisamment ! Tout regard jeté sur lui enchantait l'âme, car sur ses traits étaient esquissées en petit les splendeurs dont l'imagination sème le paradis.

LIS PLAINTES D'UNE AMOUREUSE. 291 XIV » La virilité ne
taisait qae pcnodre à son menton ; le duvet du phénix commençait
seulement à paraître, semblable à un velours non tondu» sur sa peau
incomparable dont la nudité ressortait sous ce voile naissant et gagnait une
nouvelle valeur à ce sacrifice. Et les affections les plus méticuleuses»
hésitant» ne savaient an juste si sa beauté perdait on gagnait au changement.
XV » Ses qualités étaient aussi rares que sa beauté ; il avait une voix
virginale, et en usait généreusement; mais, si les hommes le provoquaient»
c'était une tempête» comme on en voit souvent entre avril et mai» alors que
les vents» quoique déchaînés» ont un souffle si doux. La tendresse supposée
de son âge couvrit ainsi d'un voile menteur stt teusque franchise. XVI »
Qu'il montait bien à cheval ! On disait souvent que sa monture empruntait
sa fougue à l'écuyer. Fièrre de sa servitude, ennoblie par une telle
domination, comme elle savait tourner» bondir» galoper, s'arrêter ! C'était
une question controversée de savok* si le cheval tenait son él^ance do
cavalier, ou le cMalier son adresse de la docilité du coursier. XVII V Mais
le verdict se prononçait vite en feveur du mallrei Ses manières personnelles
donnaient la vie el la giée à ce

292 LES PUINTES D'UfiE AMOUREUSE. qui rapprochait et le parait. Sa distinction était en lui, non dans son luxe. Tous les ornements» embellis par la place même qu'ils occupaient, étaient autant d'accessoires qui, dans leur savante disposition, n'ajoutaient rien à sa grftce, mais tenaient de lui toute la leur. IVIII » De même, au bout de ses lèvres dominatrices, toutes sortes d'arguments et de questions profondes, de prompts répliques et de fortes raisons dormaient et s'éveillaient sans cesse pour son service. Pour faire rire le pleureur et pleurer le rieur, il avait une langue et une éloquence variées, attrapant toutes les passions au piège de son caprice. XIX D Aussi régnait-il sur tous les cœurs jeunes et vieux ; tous, hommes et femmes, enchantés, vivaient avec lui par la pensée ou lui formaient un respectueux cortège partout où, il apparaissait. Les consentements ensorcelés devançaient ses désirs : tous, se demandant pour lui ce qu'il souhaitait, interrogeaient leur propre volonté, et la faisaient obéir à la sienne. XX D Beaucoup s'étaient procuré son portrait, pour se rappeler sa vue et y fixer leur pensée ; semblables à ces fous qui gardent dans leur imagination la perspective magnifique des parcs et des chflteaux qu'ils rencontrent en route, et, se les appropriant par la pensée, trouvent dans leur illusion plus de jouissance que le seigneur goutteux qui les possède en réalité.

Lli:S PLÂIISTKS û'UiXË ÀMOUR£US£. 2D3 XXI » Ainsi beaucoup qui n'avaient jamais touché sa main aimaient à se supposer maîtresses de son cœur. Moi-même, hélas ! qui vivais en liberté, et qui m'appartenais en toute propriété, séduite par tant d'art et de jeunesse réunis, j'ai livré mes affections à son pouvoir charmeur, et, ne gardant que la tige, lui ai donné toute ma fleur. XXII » Pourtant, je ne voulus, comme quelques-unes de mes pareilles, rien réclamer de lui, ni rien céder à ses désirs : obéissant aux prescriptions de l'honneur, je gardai mon honneur à une distance salubre. L'expérience me faisait un rempart du spectacle des cœurs encore saignants qui, enchâssés dans ce bijou faux, formaient son trophée d'amour. XXIII y> Mais, hélas ! à laquelle de nous les précédents ont-ils fait éviter le malheur prédestiné qu'elle doit subir ellemême ? Laquelle a jamais forcé l'exemple à mettre les périls passés en travers de ses désirs ? Les conseils peuvent réprimer un instant un impérieux penchant ; car souvent, quand notre passion fait rage, un avis donne, en l'émoussant, plus d'acuité à nos esprits. XXIV y> Mais nos sens ne sont pas satisfaits d'être ainsi courbés sous l'expérience des autres et privés des jouissances qui XV.

294 LES PLAINTES D'UNE AMOUREUSE. leur semblent si douces, par crainte des malheurs qui prêchent pour notre sauvegarde. 0 désir! que tu es éloigné de la sagesse ! Tu ne peux t'empêcher de goûter à ce que tu veux» bien que la raison pleure et te crie : tout est âni ! XXV » En effet, je pouvais me dire d'avance : Cet homme est un trompeur, et je connaissais les échantillons de sa noire perfidie; j'avais appris dans combien de vergers divers il jetait ses racines, et vu que de déceptions se doraient de son sourire ; je savais que les serments n'étaient pour lui que les entremetteurs du vice ; je me disais que ses lettres et ses paroles artificieuses n'étaient que les noires tardes de son cœur adultère. XXVI » Dans ces conditions, je gardais depuis longtemps ma cité, lorsqu'il se mit à m'assiéger ainsi : « Douce vierge, D ayez pour ma jeunesse souffrante quelque sentiment de x> pitié, et ne vous défiez pas de mes serments sacrés ; nulle y> n'a reçu jusqu'ici la foi que je vous engage; car, si D j'ai été entraîné aux festins de l'amour, vous êtes la » première que j'y aie invitée en lui offrant mes vœux. XXVII » Toutes les fautes que vous m'avez vu faire de par le » monde sont erreurs des sens et non du cœur ; l'amour » n'en est pas cause ; elles ont leur raison d'être là oti il » n'y a des deux parts ni sincérité ni tendresse. S'il en est

LES PLAINTES D'UNE AMOUREUSE. 205 j> qui y ont trouvé la honte, c'est qu'elles Tont elles-mêmes » cherchée, et j'ai d'autant moins de remords qu'elles y> ont plus part à ma faute. XXVIII D Parmi tant de femmes que j'ai vues, il n'en est au» cune dont la flamme ait embrasé ainsi mon cœur» auy> cune qui ait apporté le moindre trouble à mon humeur, » ou qui ait jamais charmé mes loisirs; je leur ai fait du)> mal, mais elles ne m'en ont jamais fait; j'ai mis ma li» vrée à leurs cœurs , mais le mien est resté libre et est y> toujours le mattre souverain de son empire. XXII » Voyez ces perles pâles et ces rubis rouges comme du y> sang, tributs que m'ont envoyés leurs caprices blessés : » dans ce symbole des émotions que je leur causais à la X) fois, leur anxiété était peinte sous le blanc livide, et leur y> confusion sous les nuances cramoisies, •*-* effets de la D crainte et de la tendre pudeur qui, campées dans leurs » cœurs, luttaiient sur leurs physionomies* XXX x) Et, tenez, examinez ces bijoux oii des mèches de che^ » veux sont amoureusement tressées avec un lacet d'or ; je x) les ai reçus de plusieurs beautés qui m'ont supplié en » pleurant de daigner les accepter, — tout enrichis de D pierres précieuses dont la rareté, le prix et les vertus n étaient exposés dans des sonnets profonds.

296 LES PLÂIKTES D'OM AMOUREUSE. XXXI y> Là»

étaient vantées la beauté et la dureté da dia» mant et l'action de ses qualités invisibles; Témeraude D au vert profond dont la fraîcheur soulage la vue morbide » des yeux affaiblis, le saphir couleur du ciel et Topale où i> mille nuances sont mêlées, chaque pierre enfin devenait, y> dans une spirituelle devise, un sourire ou une larme. XXXII y> Eh bien ! tous ces trophées d'affections ardentes, — » gages de tant de désirs pensifs et suppliants, — la nature » ne veut pas que je les accapare; elle veut que je les dé» pose là où je dois m'humilier moi-même, devant vous, y> origine et but de mon pèlerinage, comme autant d*of» fraudes qui vous sont dues, puisque moi, leur autel, je)» vous ai pour patronne. XXXIII » Oh! avancez donc votre mnin, cette main indescriptible » dont la blancheur est impondérable à la balance aérienne » de réloge. Prenez, pour en disposer à votre guise, ces » dons symboliques qu'ont sanctifiés les soupirs sortis de D tant de seins brûlants; tout ce qui dépend de moi, votre » serviteur, vous obéit et se subordonne à vous; et toutes y> ces affections éparses viennent se combiner dans votre » total. XXXIV » Tenez ! cette devise m'a été envoyée par une nonne, » une sainte sœur de la réputation la plus pure, qui s'est

LES PLAINTES D'UNE AMOUREUSE. 297 D soustraite aux nobles galanteries de la cour et dont les » charmes incomparables faisaient radoter la jeunesse en y> fleur. Car elle était recherchée par des esprits du plus » riche blason ; mais» après avoir gardé une froide distance, » elle s'est retirée du monde pour passer sa vie dans Téterl» nel amour. XXXV y> Mais, ô ma bien-aimée, quel mérite y a-t-il à renoncer)» à ce qu'on n'a pas et à maîtriser ce qui ne résiste pas? A D murer un cœur qui n'a pas reçu d'impression, et à sup» porter avec une patience enjouée des liens qui ne gênent if> pas? Celle qui réussit ainsi à préserver son honneur y> échappe par la fuite aux balafres du combat, et triomphe » par son absence, et non par sa valeur. XXXVI » Oh ! pardonnez-moi, je ne me vante de rien qui ne y> soit vrai : le hasard qui m'a conduit en sa présence a mis » sur-le-champ ses forces à bout, et maintenant elle vou)» drait s'envoler de la cage du cloître : un religieux amour » a fermé les yeux de la religion ; elle avait voulu s'enfery> mer pour ne pas être tentée, et maintenant, pour tenter j> tout, elle voudrait la liberté. IXXVII » Quelle puissance vous avez, oh ! laissez-moi vous le » dire! Les cœurs brisés qui m'appartiennent ont vidé » toutes leurs fontaines dans ma source, et moi je les verse » toutes à même dans votre océan. Comme je les domine » et comme vous me dominez, je suis obligé pour votre

298 US PUUFtFIS D'UNE AMOURBUSK. » triomphe de
condeosm* toutes ces larmes eo on philtre » d'amoor qui tous gaérisse de
votre froidear. XIXVIII D Mes mérites ont pu charmer une sainte nonne
qiiii » bien que disciplinée et nourrie dans la grâce» s'est laissé » prendre
par les yeux dès qu'ils ont commencé à Tassail» lir. Adieu alors tous les
vœux et tous les engagements ! » 0 tout-puissant amour! pal de serment, pas
de lien, pas j> d'espace en qui tu trouves un scrupule, un nœad ou uns »
limite» car tu es tout» et tout ce qtd n'est pas toi est i » toi. XXXIX » Quand
tu nous presses» que valent les leçons de Tex» périence surannée? Quand tu
nous enflames» comme)) ils résistent froidement ces obstacles de
fortune» de res» pect filial, de loi, de famille» de réputation! L'amour)»
s'arme de paix contre la règle» contre la raison» contre)> rhonneur, et il
adoucit» au milieu des angoisses qu'il i> cause» l'amertume de toutes ies
violences» de tous les yt coups» de toutes les alarmes ! XL » Et voici que
tous les codurs qui dépendent de mon y> cœur, le sentant se briser, saignent
douloureusement et D vous conjurent» par de suppliants soupirs» de
désertir la » batterie que vous dirigez contre moi» et de prêter une » oreille
favorable à mes tendres projets, en accueillant » avec confiance les vœux
indissolubles qui vous offrent et » vous engagent ma foi. »

LES POINTS D'UNE AMOUREUSE. 299

XL I > Gela dit» il abaissa ses yeux humides dont le regard était jusque-là pointé sur mon visage. Une rivière de larme⁹i s'en échappant comme d'une source, s'écoulait rapidement le long de ses joues en gouttes amères. Oh! que d'grâces le ruisseau empruntait à ce canal dont les roses éclatantes prenaient une splendeur nouvelle sous le cristal liquide qui les contraignait ! ILII D 0 mon père, quelle infernale sorcellerie il y a dans cette étroite sphère d'une seule larme ! Quand les yeux sont inondés, quel est le cœur de roc qui peut rester sec? Quelle est la poitrine assez froide pour ne pas se réchauffer? Effet contradictoire des pleurs ! la passion brûlante et la chasteté glacée y perdent, l'une ses feux, et l'autre sa froideur, XLIII » Car, voyez! son émotion, qui n'était qu'une ruse de métier, fit sur-le-champ dissoudre en larmes ma raison. Alors je dépouillai ma blanche étole de pudeur, je rejetai toute chaste sauvegarde et tout scrupuleux décorum ; et, me montrant à lui comme il se montrait à moi, je fondis toute à mon tour; avec cette différence qu'il m'avait versé le poison, et que je lui versais le baume, XLIV

y> Il employait à ses artifices une masse de matière subtile à laquelle il donnait les formes les plus étranges : rougeurs enflammées, flots de larmes, pâleurs défaillantes ; il prenait et quittait tous les visages, pouvant, au gré

do

The text on this page is estimated to be only 2.45% accurate

ilOO m mmu d'uni amouriusk. HMH i^rititli^fi, rtMiKir h
irimpurii propos, pleurer de douleur. Mil tLMVi^lilr hUtin ol n'iivttiouir
avec des mines tragiques. XLV M Aumm t)«^ iHnurs plioés à m portée ne
poumitéiiiBrli ^fi\^ \p^ \m (mita aooaManUi tant il donnait à 2 Mf skmt ^\
in^n»(f% iV^t »ous oe ^)e qu^ iÿlltM ^W\\ >hmlatt Ar^ppttr; b premier à se
la ^^I^ivih^ ^\Ci\ <'\\^l^\\^iK^ Au mcmienl oà il hrfitadt Ae 'm \^\\t
a^Vn^Hi» l^xur«^^ il)[vr>^<^it la tiiiginilé pare ^ XL VI MVS" ^^ 4N^
^^Kif^NJ^ . ^l>iN4ki ii»[fe jrait W^A ^ ^i^f^ir<^ «9i9i^^ HKla^^ j^«i
socoonâié, mx W^ 4nm^ ^ ji' iif :^NVwnlelma«is jas |tJ^f^;v19v^
WtfiM^^i:«5^ <}m; krilliifc lùisii sot im j ^y»?iw!»j ^^aq^nm ^mt)Bllr
iwwbe as\ : ^

voulons de ~~quelque~~
bien que les ~~autres~~
aient de ~~deux~~ ~~deux~~
ve jeune fille ~~ne se~~
combe, et ~~pour~~
ais pas de ~~deux~~ ~~deux~~

SANDERS. BUTTER

UT SA JUNE. BUTTER

IN JULY. BUTTER

PROVIDE. BUTTER

WANT BUTTER

BY SUNDAY. BUTTER

2011

2011

The text on this page is estimated to be only 9.71% accurate

■ ■ '% ». ' ■ '- t' 'S * * y * • ' ■ I / ^: ' LE PÈLERIN PASSIONNÉ

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

s

LE PÈLERIN PASSIONNÉ (^3) I La tendre Cythérée, assise au bord d'un ruisseau, près du jeune Adonis, aimable et frais novice, le tentait par mille gracieuses œillades, de ces œillades que pouvait seule lancer la reine de la beauté. Elle lui faisait des récits à ravir son oreille; elle lui montrait des charmes à éblouir ses yeux ; pour gagner son cœur, elle le touchait çà et là ; des attouchements si doux triomphent toujours de la chasteté. Mais soit que l'adolescent inexpérimenté ne comprit pas, soit qu'il refusât d'accepter ces offres provoquantes, le tendre rebelle repoussait l'appât, et répondait par un sourire moqueur à toutes ces gracieuses avances. Alors elle se renversa sur le dos, la belle reine, et en avant!... Mais il se leva et s'enfuit ; àh ! niais trop farouche! . n A peine le soleil avait-il séché la rosée matinale, à peine le troupeau avait-il cherché Tombre sous la haie, que déjà Cythérée, amoureuse délaissée, attendait avidement Adonis.

304 LE PÈLERIN PASSIONNÉ. Sous un saule au bord d'une source, d'une source où Adonis avait coutume de baigner sa mélancolie. Chaude était la journée ; plus chaude encore la déesse, guettant le mortel qui si souvent était venu là. Sur-le-champ il arrive, jette de côté son manteau, et s'arrête tout nu sur le bord verdoyant du ruisseau ; le soleil dardait sur le monde un regard splendide, mais moins ardent que celui dont la royale Vénus dévorait Adonis. Lui l'aperçoit et d'un bond s'élance dans l'eau. « O Jupiter ! s'écrie-t-elle, que n'étais-je la source ! » III Belle était la matinée où apparut la belle reine d'amour, plus pâle que sa blanche colombe, de la douleur que lui causait Adonis, jeune homme altier et farouche. Elle prend position sur une colline escarpée ; vite Adonis arrive, au son du cor, avec sa meute. Elle, la reine affolée, avec une sollicitude plus que tendre, défend à l'enfant d'aller plus loin : « Une fois, dit-elle, j'ai vu un beau jeune homme, ici, dans ces halliers, blessé grièvement à la cuisse par un sanglier ; spectacle douloureux ! Regarde ma cuisse, ajoute-t-elle, c'est là qu'était la plaie. » Et elle lui montrait sa cuisse ; Adonis y vit plus d'une cicatrice, et s'enfuit rougissant, et la laissa toute seule. IV Vénus, ayant le jeune Adonis assis près d'elle, à l'ombre d'un myrte, se mita l'entreprendre ; elle dit au jeune homme comment le dieu Mars la pressait et, comme Mars se jetait sur elle, elle se jetait sur Adonis.

LE PÈLERIN PASSIONNÉ. 305 « Ainsi, dit-elle, m'embrassait le dieu de la guerre. » Et alors elle serrait Adonis dans ses bras. « Ainsi, dit-elle, le dieu de la guerre me délaçait. » Et elle espérait que l'enfant aurait les mêmes tendres caresses. « Ainsi, dit-elle, il me baisait aux lèvres. » Et de ses lèvres elle répétait le baiser sur les lèvres d'Adonis ; et, comme elle reprenait haleine, lui se dérobe, sans se rendre à ses insinuations ni à son désir. Ah! que n'ai-je ma dame ainsi à ma merci, pour m'embrasser et m'étreindre jusqu'à ce que je me sauve ! La vieillesse voûtée et la jeunesse ne peuvent vivre ensemble ; la jeunesse est pleine de plaisirs, la vieillesse est pleine de soucis. La jeunesse est comme une matinée d'été, la vieillesse comme un temps d'hiver ; la jeunesse est splendide comme l'été, la vieillesse nue comme l'hiver. La jeunesse est pleine d'entrain, la vieillesse a l'haleine courte. La jeunesse est agile, la vieillesse est boiteuse. La jeunesse est chaude et hardie, la vieillesse est faible et glacée; la jeunesse est fougueuse, et la vieillesse est apprivoisée. Vieillesse, je t'abhorre; jeunesse, je t'adore. Oh! l'être que j'aime, l'être que j'aime est jeune : vieillesse, je te défie. O doux berger, sauve-toi vite, car je crois que tu t'attardes trop longtemps. VI Rose embaumée, charmante fleur, cueillie avant l'heure, trop vite flétrie! cueillie en bouton et flétrie au printemps! Brillante perle d'Orient, hélas! prématurément ter

306 LE PÈLERIN PASSIONNÉ. nie ! belle créature, tuée trop tôt par le dard acéré de la mort ! Comme une prune verte qui pend à l'arbre et tombe d'un coup de vent, avant le moment où elle devrait tomber ! Je te pleure, et pourtant je n'ai pas de motif de te pleurer, car tu ne m'as rien légué dans tes volontés dernières ; et pourtant tu m'as légué plus que je ne demandais ; car je ne t'ai jamais rien demandé. Oh ! si, chère amie ! je te demande pardon ; car tu m'as légué ta rancune. Vii Jolie est ma bien-aimée, mais moins jolie que capricieuse ; douce comme une colombe, mais ni fidèle, ni digne de confiance ; plus brillante que le verre, mais» comme le verre, fragile ; plus molle que la cire, et pourtant^ comme le fer, sujette à la rouille. Pâle lis, embelli de nuances rosées ! En éclat nulle ne l'éclipse, nulle en fausseté ! Que de fois elle a joint ses lèvres aux miennes» préférant entre chaque baiser un serment d'amour ! Que de contes elle a forgés pour me plaire, redoutant mon amour^ mais sans cesse en craignant la perte ! Pourtant, au milieu de toutes ces pures protestations, sa parole, ses serments, ses larmes, tout était dérisoire» Elle a brûlé d'amour, comme la paille prend feu ; elle a brûlé l'amour, aussi vite que le feu brûle la paille. Elle a édifié l'amour, et pourtant elle en a dégradé l'édifice. Elle a fait vœu d'amour durable, et pourtant elle est tombée dans l'inconstance. Était-ce là une amoureuse, ou une libertine ? Elle était mauvaise en ce qu'elle avait de meilleur, sans exceller en rien.

LE PÈLERIN PASSIONNÉ. 307 VIII N'est-ce pas la céleste
rhétorique de ton regard, à laquelle l'univers ne pourrait opposer
d'argument, qui a entraîné mon cœur à ce parjure? A rompre un vœu pour toi
on ne mérite pas de châtement* J'ai renoncé à une femme ; mais je
prouverai que je n'ai pas renoncé à toi qui es une déesse i Mon vœu était
tout ter^ restre^ tu es un céleste amour. Ta grâce obtenue me guérit de toute
disgrâce. Mon vœu n'était qu'un souffle ; le souffle n'est qu'une vapeur.
Ainsi, beau soleil qui brilles sur cette terre, aspire à toi mon vœu ; en toi il
8'd[])sorbe; si alors il est rompu, ce n'est pas ma faute. Et, quand il serait
rompu par ma faute, quel fou n'est pas assez sage pour violer un serment
afin de gagner un paradis (24)? IX Si Tamour me rend parjure, comment
puis-je jurer d'ai-* toer? Ah ! les serments ne sont valables qu'adressés à la
beauté. Bien qu'à moi-même parjure, envers toi je serai constant. La
pensée» chène pour moi, devant toi plie comme un rosêàu. L'étude, cessant
de dévoyer, fait son livre de te^ yeut (lui i'écèlëiit toutes les jouissances que
peut contenir l'art. Si la connaissance est le but, te cōtiâftre doit suffire.
Bien savante est la langue qui sait bien te louer. Bien ignorante est l'âme qui
te voit sans être éblouie. Il sufflt à ma gloire d'admirer tes mérites. L'éclair
de Jupiter

308 LE PÈLEBIN PASSIONNÉ. est dans ton regard ; sa foudre, dans ta voix qui, quand elle est sans colère, est musique et douce flamme. Divine comme tu Tes, oh ! tu es sans pitié pour l'insolent qui chante les louanges du ciel dans une langue si terrestre ! La beauté n'est qu'un bien futile et douteux ; c'est un lustre brillant qui se ternit soudain ; une fleur qui meurt, dès qu'elle commence à éclore ; on verre éclatant qui surle-champ se brise : Bien perdu, lustre terni, verre brisé, fleur morte en une heure ! Et, comme un bien perdu est rarement retrouvé, pour ne pas dire jamais, comme aucun frottement ne peut rafraîchir le lustre terni, comme la fleur morte tombe fanée à terre, comme aucun ciment ne peut réparer le verre brisé, La beauté, une fois flétrie, est à jamais perdue, en dépit des remèdes, du fard, des peines et des dépenses. XI ce Bonne nuit et bon repos ! » Ah ! souhait stérile ! elle m'a dit : bonne nuit, celle, qui trouble mon repos, et elle m'a rejeté dans une chambrette tendue de souci, pour y réfléchir sur les causes de mon accablement. <c Porte-toi bien, a-t-elle ajouté, et reviens demain. » Me bien porter ! je ne le puis, car je soupe en compagnie de la tristesse. Pourtant elle a souri doucement en me quittant ; était-ce un sourire de dédain ou de sympathie ? je ne saurais le dire. Il se peut qu'elle se réjouît ironiquement de mon exil ; il se peut aussi qu'elle se réjouit de me faire bientôt revenir auprès d'elle.

LE PÈLERIN PASSIONNÉ. 309 Revenir ! Un mot bien fait pour un fantôme comme moi qui prend la peine sans savoir en tirer le salaire. XII Seigneur! quels regards mes yeux jettent vers l'orient! Mon cœur me tient en éveil ; le lever du jour arrache au repos toutes mes facultés sensibles. N'osant me fier au rapport de mes yeux» Tant que Philomèle veille et chante, je veille et j'écoute, en souhaitant qu'elle chante les mêmes airs que l'alouette. Car l'alouette salue l'aube de son roucoulement et chasse la sombre nuit et ses rêves terribles. La nuit une fois dissipée, je vole près de ma belle; mon cœur obtient son désir; mon regard, la vue souhaitée. Le chagrin se change en joie, joie mêlée de chagrin ; car ma belle a soupiré en me disant de revenir demain. Si j'étais avec elle, la nuit s'écoulerait trop vite, mais maintenant les minutes ont la longueur des heures ; maintenant, pour me dépiter, chaque minute semble une lune ; ah ! que le soleil luise sinon pour moi, du moins pour vivifier les fleurs ! Envole-toi, nuit, brille, jour ! Bon jour, empiète sur la nuit ; et toi, nuit, abrège-toi cette nuit pour t'allonger demain. XIII C'était la fille d'un gentilhomme, la plus jolie entre trois. Elle aimait son précepteur autant que possible, jusqu'au jour où sur un Anglais, le plus beau qu'on pût voir, son inclination se tourna. Le combat fut longtemps douteux entre ces deux amours. Que faire ? Cesser d'aimer le précepteur ou sacrifier le gaXV. 20

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

310 LI FÈLIRI5 PASSI05!(i. bot cfaeTalîer? AjcoompUr roue oa
l'aatre chose, hâas! c'éuit an crêf e-€<Ear poar la candide damoiselle. Elle
dut refuser Ton des deux, et son regret fat vif de ne poQToir les ren<le
heareox run et Fautre ; car ce fat le cfaeialier &ièle qa'elle blessa d'an refus.
Hélas ! elle ne poovait fiire autrement. Ainsi fart fut Tîctorieax dans sa lutte
arec l'épée ; la jeune fille fut conqaise par le prestige de la science. Le saïant
possède la belle, et sur ce, bonsoir! Car ma chaosoo finit là. XIV Un joar,
hëlas! on jour, Tamoar, dont le mois est toujours mai, décoamt ane fleur
ravissante, se jouant dans Tair voluptueux. Entre ses pétales velontées, le
vent invisible se frayait un passage ; si bien que Tamoureux, languissant k
mourir, se prit à envier Thaleine du ciel : « Zéphyr» dit-il, tu peax soafBer à
pleines joaes; zéphyr, que ne puis-je triompher comme toi !... Mais, hélas !
rose, ma main a juré de ne jamais te cueillir à ton épine! Serment, hélas !
bien peu fait pour la jeunesse si prompte à cueillir les douces choses. D Si
je me parjure pour toi, ne m'en fais pas un crime. Près de toi Jupiter jurerait
que Junon n'est qu'une Éthiopienne, et, pour toi se faisant mortel, il nierait
être Jupiter. » XV Mes troupeaux n'engraissent pas, mes brebis ne QOU^
rissent pas, mes béliers ne muitplieot paSt tout ta mal«

LB PÉLERm PASSIONNÉ. 311 L'amour se meurt, la foi se moque, le cœur se renie ; voilà la cause de tout cela. Tous les chants joyeux sont mis en oubli; tout Tamour de ma maîtresse est perdu pour moi, Dieu le sait; à cette tendresse que sa foi avait si fermement fixée, a succédé une insurmontable résistance. Une stupide boutade a fait toute ma perte. O fortune ennemie, maudite capricieuse ! Je le vois maintenant, l'inconstance existe bien plus chez les femmes que chez les hommes. Je me mets en deuil; je dédaigne tout scrupule ; mon amour m'a délaissé, et je reste en esclavage ; mon cœur saigne, ayant besoin de secourâ : ô cruelle assistance ! on ne l'abreuve que de fiel ! Mon chalumeau de pâtre ne rend plus de son ; le grelot de mes moutons fait entendre un glas funèbre ; mon chien à queue courte, qui avait coutume de jouer, ne joue plus et semble inquiet. Poussant des soupirs profonds, il se met à pleurer, et il hurle d'un air d'intelligence en voyant mon désespoir. Gomme ces soupirs résonnent contre la terre sourde ! on dirait comme les gémissements de mille vaincus dans une bataille sanglante! Les sources limpides ne coulent plus, les doux oiseaux ne chantent plus, les bruyantes cloches ne sonnent plus joyeusement; les bergers sont éplorés, les troupeaux sont somnolents, el les nymphes glissent à reculons avec effroi. Adieu tous les plaisirs connus de nous, pauvres pâtres, toutes nos réunions joyeuses dans la plaine, tous nos ébats dusoir. C'en est faitde tout notreamour, car l'amour est mort. Adieu, douce fillette! Tes pareilles n'ont jamais eu de douces complaisances, et c'est la cause de tous mes tourments» Le pauvre Coridon doit désormais vivre seul; je ne vois pas pour lui d'autre avenir.

312 LE PÉLKRllf PASSlOmIÉ. XVI Quand tu as choisi des yeux ta belle et ajusté la chère proie que tu veux frapper, que la raison gouverne ta conduite pécheresse selon la convenance de ta partiële passion ; prends conseil de quelque tête plus sage, qui ne soit pas trop jeune et qui connaisse l'amour. Et quand tu feras à ta belle ta déclaration, ne polis pas ton langage par une parole trop rafBnée, de peur qu'elle ne flaire quelque malice subtile : quand on est paralysé, on a bien vite fait un faux pas! Mais dis-lui franchement que tu Vaines, et offre-lui ta personne. Ouvre-toi tous les accès à son amour ; débourse largement, et surtout, si quelque service peut mériter sa louange, fais-le bien résonner à l'oreille de ta belle. La citadelle, la tour, la ville la plus forte sont abattues par le boulet d'or. Sers-la toujours avec une immuable assurance, et sois dans ta requête humblement franc; à moins que ta dame ne soit ingrate, ne te presse pas d'en prendre une autre; quand l'occasion sera favorable, va vite de l'avant, lors même qu'elle te repousserait. Qu'importe qu'elle te montre un front irrité! Son visage nébuleux s'éclaircira avant la nuit, et alors elle se repentira trop tard d'avoir ainsi dissimulé sa joie ; et elle désirera deux fois, avant qu'il soit jour, ce qu'elle aura refusé avec tant de dédain. Qu'importe qu'elle résiste de tout son pouvoir, qu'elle maugrée et se récrie el te dise : Non ! Ses faibles forces l'abandonneront enfin, au moment où ion art l'aura réduite à dire : « Si les femmes étaient aussi fortes que les hommes, » ma foi, vous n'auriez pas réussi. »

LE PÈLERIN PASSIONNÉ. 313 Les ruses et les artifices auxquels ont recours les femmes, en se dissimulant sous des dehors trompeurs, ces malices et ces enfantillages qui sont chez elles autant de pièges, le galant qui marche dessus ne les connaîtra pas. N'as-tu pas maintes fois ouï dire que le nenni d'une femme équivaut à néant? Songe que les femmes aiment avoir affaire aux hommes, et non à vivre ainsi comme des saintes ; il n'y a de ciel pour elles et elles ne se convertissent que quand Tâge les y condamne. Si de froids baisers étaient toutes les jouissances du lit» une femme se contenterait d'en épouser une autre. Mais doucement; c'est assez, c'est même trop, j'en ai peur. Car si ma belle entend ma chanson, elle n'hésitera pas à me tirer l'oreille, pour m'apprendre à avoir la langue si longue. Pourtant elle rougira, avouons-le, mais c'est d'entendre ainsi révéler ses secrets. XVII C'était un jour du joyeux mois de mai; j'étais assis dans l'ombre charmante que faisait un bosquet de myrtes. Le bétail bondissait, et les oiseaux chantaient ; les arbres poussaient et les plantes germaient; tout bannissait la désolation, tout, excepté le rossignol. Lui, pauvre oiseau, comme délaissé, appuyait sa gorge contre un buisson, et là chantait un lamentable refrain qui faisait peine à entendre. Tantôt il criait : Fi! fi! fi! tantôt : Térée! Térée! A l'entendre ainsi se plaindre, je pouvais à peine retenir mes larmes ; car sa douleur, si vivement exprimée, me faisait songer à la mienne. Ah! pensais-je, en vain tu te lamentes! Personne n'a pitié de ta peine. Les arbres insensibles ne peuvent pas t'entendre; les bêtes inexorables ne veulent pas te consoler ; le roi Pandion est mort; tous tes amis sont enveloppés de

314 LE PÈLERIN PASSIONNÉ. plomb; tous les oiseaux, tes camarades, chantent, sans souci de ta douleur. Pauvre oiseau, je suis comme toi : nul oiseau ne veut me plaindre. XVIII Tant que souriait Tinconstante fortune, toi et moi nous étions cajolés. Aucun de tes flatteurs n'est ton ami dans la misère. Les paroles sont mobiles comme le vent; les amis fidèles sont difficiles à trouver. Chacun sera ton ami, tant que tu auras de quoi dépenser. Mais, pour peu que s'épuise ta provision d'écus, personne ne subviendra à tes besoins. S'il existe un prodigue, tous le qualifient de généreux, et Taccablent de telles flatteries qu'il perdrait à être roi. S'il est adonné aux vices, bien vite ils l'entraîneront ; s'il a du goût pour les femmes, il en aura à commandement. Mais, pour peu que la fortune soit contraire, alors adieu sa grande réputation. Ceux qui le cajolaient naguère ne fréquentent plus sa compagnie. Celui qui est vraiment ton ami, celui-là t'aidera dans ton besoin; si tu t'affliges, il pleurera; si tu as des insomnies, il ne dormira pas. Il prendra part dans son cœur à toutes tes douleurs. Voilà des signes certains pour distinguer un ami fidèle d'un ennemi sincère. FIN DU PÈLERIN PASSIONNÉ.

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE

Que Toiseau au chant sublime
qui habite Tarbre unique d'Arabie soit le héraut éclatant et grave à la voix
duquel obéissent les chastes ailes. Mais, toiy rauque messenger» sombre
précurseur du démon, prophète de la fiévreuse agonie, ne te mêle pas à cet
essaim. Que de cette solennité soient exclus tous les oiseaux à l'aile
mearrière, hormis l'aigle, roi des airs : telle est la règle de ces obsèques.
Que le prêtre en blanco surplis, appelé à chanter la musique funèbre, soit le
cygne pressentant la mort, et qu'il solennisele Requiem. Et toi, corbeau trois
fois centenaire qui fais noire ta couvée avec le soufQue que tu lui
communiques, c'est toi qui mèneras le deuL Ici l'anthème commence : —
^L'amour et la constance sont morts; le phénix et la tourterelle se sont
enfuis d'ici dans une flamme mutuelle» Ils s'aimaient à tel point que leur
amour partagé ne faisait qu'un. Deux êtres distincts, nulle division. Le
nombre était anéanti dans leur amour. Cœurs séparés, mais non disjoints!
On voyait la distance, et non l'espace, entre la tourterelle et son roi. Mais en
eux c'était un prodige.

316 LE PHÉNIX ET LA COLOMBE. L'amour rayonnait entre eux de telle sorte que la tourterelle voyait son être flamboyer dans le regard du phénix. Chacun était le moi de l'autre. Effarement de la logique ! l'identité n'était pas la parité. Avec leur nature unique sous un double nom, ils ne faisaient ni un ni deux. La raison, confondue d'elle-même, voyait l'union dans leur division; absorbés l'un dans l'autre, distincts Tun de l'autre, ces êtres s'étaient si bien assimilés, Qu'elle se demandait comment leur duo formait cet harmonieux solo. L'amour n'a pas de raison, non, pas de raison, si ce qui est séparé peut être ainsi mêlé. L'amitié a composé ce chant funèbre en l'honneur du phénix et de la colombe, astres suprêmes du ciel d'amour, — faisant l'office de chœur dans leur scène tragique : Chant funèbre. La beauté, la loyauté, la perfection, la grâce dans toute sa simplicité, gisent ici réduites en cendres. La mort est maintenant le nid du phénix ; et le sein loyal de la colombe repose sur l'éternité. Ils n'ont pas laissé de postérité, et ce n'était pas chez eux infirmité : leur union était le mariage de la chasteté. Désormais la loyauté peut sembler être, elle n'est plus ; la beauté peut se vanter d'exister, elle n'existe plus; car loyauté et beauté sont ensevelies ici. Inclinez-vous devant cette urne, vous tous qui êtes loyaux ou beaux, et murmurez une prière pour ces oiseaux morts (25).
FIN DES POÈMES.

NOTES SUR LES SONNETS ET LES POÈMES. (t) Le caractère intime et tout personnel des sonnets se montre dès les premiers vers. Ici nous ne voyons plus Shakespeare à travers son œuvre, nous le voyons directement. Ce n'est plus le poète qui parle, c'est l'ami, c'est l'amant ; ce n'est plus l'homme public, c'est l'homme. Ce grand nom se familiarise et devient un petit nom. William devient Will. Ceux qui aimaient et approchaient l'auteur d'Hamlet l'appelaient Will : aussi est-ce sous cette appellation que Shakespeare se présente ici. Mais Will n'est pas seulement le petit nom de Shakespeare, Will est un mot anglais qui signifie volonté, désir. C'est sur cette double signification que sont faits les trois premiers sonnets. (2) L'instrument dont il s'agit ici était fort à la mode au temps d'Elisabeth : on l'appelait Virginal, Il a précédé le clavecin, qui a lui-même précédé l'épinette, laquelle, à son tour, a précédé le piano. (3) Ce sonnet est emprunté à un recueil de poèmes imprimé en 1599, avec le nom de Shakespeare, sous ce titre : le Pèlerin passionné. Il nous a paru complètement isolé dans la collection

318 SONNETS ET POÈMES. où le hasard et peut-être la fraude l'ont fait entrer; et nous croyons Tavoir remis ici à sa véritable place. (4) Dowland était un musicien fort en vogue en 1590. On peut croire que les premiers sonnets ont été écrits vers cette époque. (5) En 1590, Sponsor n'avait encore publié que les trois premiers livres de son fameux poème : la Reine des Fées. Les trois autres furent imprimés en 1596. (6) Pour bien comprendre ce sonnet, il faut se rappeler que le mot anglais fair, qui signifie blonde signifie également beau. En Angleterre donc, dire à une femme qu'elle est blonde, c'est aussi lui dire qu'elle est belle. La langue britannique adresse là une flatterie à la pâle race d'Albion, et Shakespeare se plaint ici de la préférence systématique qu'elle accorde ainsi à la blonde au détriment de la brune. Il s'élève aussi contre cette manie trop modeste qu'avaient les brunes de son temps de porter des perruques blondes pour ne pas paraître ce qu'elles étaient. (7) Shi's beauHfully and therefore to he woœd; She is a uxnum^ therefere to be uxm. Elle est belle^ donc faite pour être courtisée; elle est femme^ donc faite pour être séduite. {Henry VI, première partie). (8) C'est le commentateur Drake qui a, le premier, fait remarquer le rapport singulier qui existe entre ce sonnet et la dédicace du poème de Lucrèce, Il en a conclu, comme nous, que ce lord Southampton, à qui ce poème fut dédié, est aussi le personnage mystérieux que Shakespeare appelle ici le lord de son amour. (9) C'est à propos de ce sonnet que plusieurs critiques anglais, entre autres Coleridge, ont cru nécessaire de défendre la mémoire de Shakespeare contre certaines insinuations honteuses. Nous

NOTES. 319 avouons franchement que nous ne pouvons voir ici la nécessité d'une telle apologie. (10) Le moyen âge, répétant l'antiquité, faisait consister la création, comme la vie humaine, dans la combinaison de quatre éléments, l'eau, l'air, la terre et le feu. Shakespeare rappelle souvent dans ses œuvres cette théorie de la chimie de son temps. Exemple, ces lignes de Henry V: « He is pure air and fire ; and the dull elements of earth and water never appear in him. Il est pur air et pur feu ; et les grossiers éléments, terre et eau, n'apparaissent jamais en lui.)> Le moyen âge manichéen croyait voir la guerre du bien et du mal entre ces quatre éléments : l'air et le feu emportaient l'homme vers l'idéal , l'eau et la terre renchaînaient à la matière. Shakespeare fait dire à Cléopâtre : I am fire and air ; my other elements give to base life. Je suis feu et air ; mes autres éléments^ je les donne à une vie inférieure. (il) Malone conjecture que ce sonnet accompagnait l'envoi d'un album dont toutes les pages étaient blanches. C'est sur ces pages que Shakespeare invite son ami à écrire ses mémoires. (12) On se souvient qu'un des sonnets traduits plus haut (XLYII) se termine par les deux mêmes vers. (13) Un tel langage était certes audacieux à l'époque où la toute puissante coquette Elisabeth, luttant contre la vieillesse qui l'envahissait , se coiffait de faux cheveux, et permettait qu'on ouvrît les tombeaux pour couper les chevelures des mortes et en faire des perruques. Shakespeare a protesté maintes fois contre ces violations sacrilèges. Dans le Marchand de Venise^ il fait dire à Bassanio :

320 SONNETS ET POÈMES. Soare thon crisped snakygolddm
 loeks, [Which make such wanUm ffambols with the windy Upon fupposed
 faimess, often known To be the dotory of a second head, The shdl that bred
 them in the sépulcre. « Ainsi ces tresses d'or serpentines qui jouent si
 coquettement avec le Tent sur une beauté supposée^ sont souvent connues
 pour être le douaire d'une seconde tête^ le crâne qui les a nourries étant
 dans le sépulcre. » Ailleurs, Shakespeare, s*adressant aux vendeuses
 d'amour de son temps par la voix formidable de Timon d'Athènes, s'écrie :
 Thaieh yourfK)or thin roofs With burdms of the dead ; —some that tvere
 hanged. No matter : wear them, betray toith them ; whore still. « Donnez
 pour chaume à vos pauvres toits dénudés la dépouille des morts ; quelques-
 uns ont été pendus^ qu'importe ! portez-la^ servezvous-en pour trahir et
 vous prostituer encore. » Dans Shakespeare, ce n'est pas l'homme seulement
 qui s'indigne contre cette mode impie ; c'est l'artiste. Ce qui le révolte, ce
 n'est pas seulement la violation des tombeaux, l'outrage fait à la mort ; c'est
 la violation de la nature, l'outrage fait à la beauté vivante. Dans l'expression
 passionnée de sa haine contre tout ce qui est postiche, ne semble-t-il pas
 que le poète obéisse à quelque pressentiment ? Le faux, une fois entré dans
 la mode, ne va-t-il pas envahir l'art ? On dirait que l'auteur A'Hamlet voit
 déjà se projeter sur le ciel de l'idéal comme une ombre de la solennelle
 perruque portée par la tra« gédie de Louis XIV. (14) Ce sonnet mystérieux
 est resté jusqu'ici une énigme pour les commentateurs. Tout récemment, en
 avril 1864, un critique anonyme en adonné une explication fort ingénieuse
 dans laîiêvKe trimestrielle de Londres [Quarterly Review). Selon ce
 critique, le poète qui provoque ici la jalousie de Shakespeare n'est autre que
 Marlowe, identifié allégoriquement avec le héros de son principa

NOTES. 321 drame» le docteur Faust. Voici comment cette conjecture fort plausible est développée : « M. Brown, dans ses Remarques sur les poèmes autobiographiques de Shakespeare[^] dit : ce Quel est ce poète rival qui excite ainsi la jalousie de Shakespeare? Je ne puis le deviner; mais » peu importe, la chose pourtant importe beaucoup ; car si ce poète se trouvait être Marlowe, ce fait seul suffirait pour porter le coup de mort à l'hypothèse, soutenue si laborieusement et croyons-nous, si vainement par M. Brown, qui fait de William Herbert l'inspirateur des Sonnets de Shakespeare ; car Marlowe mourut en juin 1593, quand William Herbert n'avait encore que treize ans et quatre mois. Dans notre opinion, la croyance la plus aveugle dans l'hypothèse Herbert a pu seule obscurcir ce fait, si patent pour nous, que Marlowe est le poète ici désigné. La preuve de ce fait se retrouve à chaque ligne, à chaque détail de la description donnée par Shakespeare. Marlowe était une célébrité dramatique avant Shakespeare, et il y eut une époque, nous n'en doutons pas, où Shakespeare le regardait avec admiration et se laissait captiver par son style emphatique et flamboyant. Shakespeare devait apprécier pleinement la beauté, pour ainsi dire, sensuelle de la poésie de Marlowe... Aucun poète anglais n'a pu, aussi bien que Marlowe, poser pour ce portrait tracé par l'auteur des Sonnets : Car il est de haut bord et de grandiose voilure, > Cette grandiose voilure est bien l'image même, la vive effigie de la poésie de Marlowe; elle caractérise à merveille cette poésie pour tous les lecteurs familiers avec le style du Roi Cambyse. Qui ne reconnaît ici Faust, sa nécromancie, et les prétendus semences qu'il prétend recevoir des esprits? Qui ne voit pas que Shakespeare a, par un symbole dramatique, identifié Marlowe avec Faust et l'a jeté sur une scène imaginaire où son esprit familier Méphistophilis intervient ce pour le leurrer nuitamment des inspirations? » Le drame du docteur Faust est représenté à nouveau dans ce sonnet de Shakespeare. Ailleurs encore nous reconnaissons Marlowe comme l'homme que désigne Shakespeare, quand il nous

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

322 SONNETS ET POÉBfES. parle des oc touches forcées de sa rhétorique n et de a sa peinture grossière, d faisant sans doute allusion à quelque énorme flatterie adressée par son rival à son protecteur. Très-probablement le comte de Southampton avait vu le Faust de Marlowe en manuscrit et lui avait fait quelques observations dont cet auteur avait pu tirer vanité. Voili, de Taveu de Shakespeare^ ce qui l'a réduit à l'impuissance, en provoquant sa jalousie et en le forçant au silenee. Nul émule ne pouvait, autant que Marlowe, exciter la jalousie de Shakespeare. Marlowe était l'auteur privilégié d'un théâtre qui faisait concurrence au théâtre de Shakespeare, — le Théâtre du Rideau (Cvrtain Théâtre). Il était alors dans le plein épanouissement de son éphémère et brillant triomphe, consacré par les succès répétés de Tamerlan, de Faust, du Juif de Moite et à' Edouard IL » (15) Cette antipathie de Shakespeare contre «les méthodes nouvelles et les innovations étrangères » explique la vive opposition faite par lui à la tentative pseudo-classique de l'école Euphuïste, — opposition qui s'est manifestée, i^ns Peines d'amour perdueSy par la création de Don Adriano de Armado, le représentant grotesque de cette école. (16) Ces mots made lame by fortune's dearestspite ont été cités par beaucoup de commentateurs pour prouver que Shakespeare était en réalité boiteux. Mais il est évident, d'après le sens général du sonnet, que le mot boiteux est pris ici au figuré. Shakespeare dit à son ami } « Je suis vieux et tu es jeune ; je suis pauvre et tu es riche ; je suis méprisé et lu es noble. x> C'est uniquement pour exprimer Timpuissanoe à laquelle le réduit la destinée que Shakespeare se repr^nte comme rendu boiteux par la rane%me achar* née de la fortune. Dans un des sonnets traduits plus haut, le sonnet xcii, il dit à son ami : a Dis-moi que lu m'as quitté pour un défaut quelconque, et j'ajouterai un commentaire à ton accusation ; dis que je suis boiteux, et vite je trébucher ai, sans faire aucune défense contre tes arguments. » Ce passage, que l'on a invoqué comme déeisif pour établir que Shakespeare marchait

NOTES, 323 comme Byron et comme Walter Scott, nous paraît décisif dans le sens contraire. ^ (17) La plupart des coaunentateurs ont conclu de ces vers que l'auteur avait alors une pensée de suicide. 18) Nous avons dit dans l'introduction que hs Sonnets de Shakespeare étaient publiés par nous dans un ordre tout nouveau. A ceux de nos lecteurs qui désireraient rapprocher notre traduction du texte original, le tableau suivant indiquera le numéro d'ordre qui appartient à chaque sonnet dans l'édition anglaise.

âdlttton ÉdiUon innsalse. anflaiae. 1 135 II 136 III 143 IV 145 V 128 VI.* *
 VII 139 VIII 140 IX m X 131 XI 132 XII 130 XIII 21 XIV 149 XV 137
 XVI 138 XVII 147 XVIII 148 XIX 141 XX 150 XXI 142 XXII 152 XXIII
 153 XXIV 154 XXV 151 ÉdiUon têtton f^çaise. «Pflaise. XXVI J29
 XXVII. . 133 XXVIII 134 XXIX 144 XXX 33 XXXI 34 XXXU 35 XXXIII
 40 XXXIV 41 XXXV 42 XXXVI 26 XXXVII 23 XXXVIII 25 XXXIX ' ,
 20 XL 24 XLI 46 XLII 47 XLIII 27 XUV 30 XLV 31 XLVI 121 XLVII 36
 XLvra , 66 XLIX 39 L 50 Extrait du recueil intitulé : H^atiionutê Pilgrim»

324 SOAHKTS £T POÈMES. ÉdItiM ÈiMn U 51 U\ 48 un 52
 LIV 75 LV 56 LVI 27 LVII 28 LVIII 61 UX 43 LX 44 LXI 45 LXII 97
 LXIII 98 1.XIV 99 LXV 53 LXVI 109 LXVII 110 LXVIII 111 LXIX 112
 LXX 113 LXXI 114 LXXII 115 LXXIII 116 LXXIV 117 LXXV 118
 LXXVI 119 LXXVII 120 LXXVIII 77 LXXIX 122 LXXX 123 LXXXI , . .
 124 LXXXII 125 LXXXIII 94 LXXXIV 95 LXXXV 96 LXXXVI 69
 LXXXVII 67 LXXXVIII 68 LXXXDC 70 XC 49 XCI 88 XCII 89 XCIII
 90 ÉdltfOB fraiifiaiM. xerv. xcv. . xevi. xevn. XCVIII. xcix. c. . . CI. . ai.
 an. av. cv. cvi. cvn. cvni. CÏX. ex. CXI. . cxii. . cxni. . cxiv. . cxv. . CXVÎ. .
 cxvn. cxvni. cxix. . cxx. . cxxi. CXXII. CXXIII. CXXIV. cxxv. CXXVI.
 cxxvn. . CXXVIH. CXXIX. CXXX. CXXXI. CXXXII. CXXXHI.
 CXXXIV. CXXXV. CXXXVI. Adltiott tDglaiM 91 92 93 57 58 78 79 38 80
 82 83 84 85 86 87 32 146 100 101 102 103 105 76 106 59 126 104 1 2 3 4 5
 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16

NOTES. 325 ÉdUon ÉdUion française. ^ anglaise. cxxxvii 17
 CXXXVIII 18 CXXXIX 19 CXL . 60 CXL1 73 CXLII 37 CXUII 22
 CXLIV 62 CXLV 71 CXLVI 72 ÈdiUoo ÉdUoB française. anglalM.
 CXLVII 74 CXLVIII 81 CXUX 64 CL, . eu. CLII. GLUI. CLIV. CLV. 63 65
 54 55 106 107 (19) Ce poème, pour la composition duquel Shakespeare
 paraît s'être inspiré du dixième livre des Métamorphoses d'Ovide, fut
 enregistré au Stationers' Hall en 1593, comme ce autorisé par l'archevêque
 de Cantorbéry et par les surveillants (Wardens), » et publié la même année
 par l'imprimeur Richard Field. Le succès en fut considérable, si nous en
 jugeons par le nombre des éditions qui se succédèrent pendant un demi-
 siècle : ce poème fut réimprimé en 1594, en 1596, en 1599, en 1602, en
 1607, en 1617, en 1620, en 1624, en 1627, en 1630 et en 1640. Au mois de
 juillet dernier (1864), à la vente aux enchères de la bibliothèque de feu M.
 Daniel, à Londres, un exemplaire de la première édition de Vénus et Adonis
 s'est vendu 315 liv. sterl. (7,875 fr.); un exemplaire de la seconde édition a
 été acquis moyennant 240 liv. sterl. (6,000 fr.). A la même vente, un
 exemplaire de la première édition du poème le Viol de Lucrece (1593), a été
 payé 110 liv. sterl. 19 shillings (2,774 fr. 75 cent.). Un exemplaire de
 l'édition princeps des Sonnets, acquis pour un shilling, au siècle dernier, par
 Narcisse Luttrell, a été adjugé à un amateur pour la somme de 225 liv. sterl.
 15 shillings (5,743 fr. 75 cent.). Le lecteur sera sans doute curieux de
 connaître les prix qu'ont atteints aux mêmes enchères les exemplaires
 originaux des diverses œuvres dramatiques de Shakespeare. Voici le relevé
 exact de ces chiffres éloquents : In. quarto. Ihmstterl. ihllllngs. franes. cent
 Richard U (éd. 1597) 341 5 (8,531 25) Richard II (éd. 1598) . 108 3 (2,703
 75) XV. 21

326 SONNETS ET POÈMES. la-quattro. irrressterl. shillings,
franes. eenL Atcfcofd 11/ (éd. 1597) 351 5 (8,781 25) Peines d'Umour
perdues {éà, ^è) 346 10 (8,662 50) Première partie de Henry IV {éà. \b99).
. . . 115 10 (2,887 50) U Marchand de Venue [éAAeOO) 99 15 (2,493 75)
Roméo et Juliette (éd. 1599) 52 10 (1,312 50) Henry V (éd. ItOO) 231 »
(5,775 ») Beaucoup de Bruit pour Rien (éd. 1600). . . 267 15 (6,693 75) Le
Songe d'une Nuit d'été (éd. 1600) 241 10 (6,037 50) Les joyeuses Épouses
de Windsor (éd. 1602). . 346 10 (8,662 50) le Bot Lear (éd. 1608) 29 8 (735
») Peridès (éd. 1609) 84 » (2,100 ») Troylus et Cressida (éd. 1009) 114 9
(2,860 25) Hamlet (éd. 1611) 28 7 (708 75) Titus Andronicus (éd. mi), 31
10 (787 50) OtheUo (éd. 1622) 155 » (3,875 ») la-folio. Théâtre complet de
Shakespeare (éd. 1623*). . 716 2 (17,802 50) Dito (éd. 1632) 148 » (3,700
») Dito (éd. 1664) 46 » (1,150 •) Dito (éd. 1685) 21 10 (537 50) (20)
Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, violée par Térée, le mari de sa
sœur Progné, fut changée en rossignol, pendant que Progné était
métamorphosée en hirondelle et Térée en vanneau. Voir le sixième livre des
Métamorphoses d'Ovide. (21) Ce poème fut enregistré au Staïoners^ Hall
sous ce titre Le rapt de Lucrècey à la date du 9 mai 1594. Il fut publié in-4o
la même année et mis en vente par le libraire John Harrison, «à l'enseigne
du Levrier-Blanc, dans le cimetière de saint-Paul. » De nouvelles éditions
parurent successivement en 1598, en 1600, en 1607, en 1616, en 1620 et en
1632. L'édition de 1616, dont M. Halliwell possède un exemplaire, divise le
poème en douze parties résumées ainsi par une table des matières : 1.
Tarquin s'éprend de Lucrèce en entendant louer sa chasteté, sa vertu et sa
beauté. 2. Tarquin est accueilli par Lucrèce, 3. Tarquin fait céder tous les
scrupules à sa détermination, * Exemplaire acquis par Miss Burdett Coutts.

NOTES. 327 4. nmet en pratique sa résolution. 5. Lucrèce s'éveiiiie et est stupéfaite d'être ainsi surprise. 6. Elle plaide pour la défense de sa vertu, 7. Tarquin, tout impatient, Vinterrompt et la viole de force, 8. Lucrèce se lamente sur cet outrage, 9. EUe se demande si elle se tuera ou non. 10. Elle se résout au suicide, mais envoie d'c^ford chercher son mari, 11. Collatin revient chez lui avec ses amis. 12. Lucrèce révèle V attentat; tous jurent de la venger, et eUe se tue, pour rendre la catastrophe irréparable, (22) La traduction du poème Les plaintes d^wne Amoureuse a été publiée pour la première fois dans la Re'oue de Paris du 15 novembre 1856, précédée de ces quelques lignes : ((L'authenticité de Tœuvre que voici n'est pas douteuse. Publiée pour la première fois par Téditeur Thomas Thorpe dans le même volume que les Sonnets, elle parut en 1609 avec cette signature : William Shakespeare. Bien que daté de 1609, ce poème nous semble avoir été composé longtemps auparavant. Il est, selon nous, de la première manière de Shakespeare et doit être assigné, ainsi que les Sonnets eux-mêmes, à cette période de la vie du poète où il subissait, malgré lui peut-être, l'influence encore si puissante de la littérature italienne. » On retrouve dans ces vers la même forme que dans ses premiers poèmes et dans ses premières pièces, la même profusion d'images, le même cliquetis de mots, le même esprit qui caractérise son style jusqu'à la fin du seizième siècle. A partir du dix-septième siècle, la langue de Shakespeare change : elle lui devient plus personnelle; elle se simplifie et s'agrandit; elle est. pour ainsi dire, moins spirituelle et plus passionnée, moins didactique et plus dramatique. Roméo et Juliette nous apparaît comme le type de la première manière, le Roi Lear comme le type de la seconde. » Quoi qu'il en soit de notre interprétation, le public français ne lira pas sans émotion ces quatre cents vers qui sont traduits ici pour la première fois et qui ont par conséquent l'attrait d'une chose inédite. Devant ce morceau fruste, découvert par nous dans

328 SONNETS KT POÈMES. les fouilles d'une littérature disparue, il se sentira pris de la même curiosité respectueuse qu'il aurait devant le fragment de quelque marbre antique nouvellement exhumé. Et, en reconnaissant dans cette composition inachevée la main souveraine du maître, il s'écriera : Ceci est de Shakespeare, comme, devant un bas-relief du Parthénon, il s'écrie : Ceci est de Phidias. a François-Victor Hugo, i»

(23) Sous ce titre de fantaisie, le Pèlerin passionné^ un libraire, nommé Thomas Jaggard, édita en 1599 les dix-huit pièces de vers ici réunies, après avoir mis le nom de Shakespeare en tête de cette compilation incohérente. La critique est aujourd'hui unanime pour déclarer que la plupart de ces pièces ont été faussement attribuées à notre poète. C'est tout au plus si nous pouvons reconnaître la main du maître dans cinq ou six de ces opuscules, qui paraissent n'avoir été publiés sous ce nom glorieux que dans un but de spéculation frauduleuse. (24) Ce sonnet, ainsi que la neuvième et la quatorzième pièce de vers, se retrouve avec de légères variantes dans la charmante comédie de Peines d'amour perdues. (25) Cette belle ode, divisée en dix-sept strophes de quatre vers, parut pour la première fois en 1601 avec le nom de Shakespeare, dans un recueil publié par Robert Chester sous ce titre : Le martyr de l'Amour ou Les plaintes de Rosaline. L'authenticité n'en paraît pas douteuse. FIN DBS NOTES.

APPENDICE. TESTAMENT. Vicesimo quarto die Martii, Anno Regni Domini nostri Jacobi nunc Régis Angliæ, etc., dedmo quarto, et Scotiæ quadragesimo nono. Anna Domini 1616. « Au nom de Dieu, amen. i) Moi, William Shakespeare de Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, gentleman, en parfaite santé et mémoire (Dieu soit loué !), je règle et arrête mes dernières volontés et mon testament de la manière et dans la forme suivante, à savoir : » Premièrement, je remets mon âme dans les mains de Dieu, mon créateur, espérant et comptant fermement être admis à participer à la vie éternelle par les seuls mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur; et je remets mon corps à la terre dont il est fait. » Item, je donne et lègue à ma fille Judith ^ cent cin* Judith, seconde fille du poète, était la sœur jumelle d'Hamlet, mort à Tâge de douze ans. Baptisée le 2 février 1584, elle épousa en 1616 Thomas Quincy, eut de lui trois fils auxquels elle survécut, et mourut en 1661.

330 APPENDICE. quaDte livres de monnaie anglaise légale, qui devront lui être payées de la manière et dans la forme suivante : à savoir, cent livres pour solde de sa dot, dans Tannée qui suivra mon décès, sous la réserve d'une rente de deux shillings par livre qui lui sera servie pendant tout le temps que la dite somme restera non payée après mon décès ; et les cinquante livres restant, dès qu'elle aura cédé ou pris, à la satisfaction des exécuteurs de mon testament, l'engagement de livrer ou de céder à ma fille Susanne Hall et à ses hoirs tous les biens et propriétés qui doivent lui échoir après mon décès, ainsi que tous les droits qu'elle a maintenant sur un tènement et ses dépendances, situés dans le susdit bourg de Stratfordsur-Avon, dans le dit comté de Warwick, faisant partie ou relevant du manoir de Rowington. 1» Aem, je donneetlègueàma dite fille Judith centcinquante livres de plus, si elle, ou quelque enfant issu de son corps, survit h la fin des trois années qui suivront le jour de la date de ce testament, durant lequel temps mes exécuteurs testamentaires auront à lui payer la rente du dit capital suivant le taux susdit ; et si elle meurt dans le dit terme sans laisser d'enfant issu de son corps, alors telle est ma volonté : je donne et lègae cent livres, prélevées sur la dite somme, à ma petitefille Elisabeth Hall ' ; et j'entends que les cinquante livres restant soient placées par mes exécuteurs durant la vie de ma sœur Jeanne Hart, et que les intérêts et rente en soient payés à ma dite sœur Jeanne, et qu'après son décès les cinquante livres susdites restent aux enfants de ma dite sœur, pour être également partagées entre eux. Mais, si ma dite fille Judith, ou quelque enfant issu de son corps, survit à la fin des trois années susdites, alors telle est ma volonté : j'entends que les cent cinquante livres susdites soient pla* Fille de John Hall et de Suzanne Shakespeare; baptisée le 21 février 1608» elle épousa en 16*26 Thomas Nash, puis, en 1649, John Barnard, qui fut fait chevalier par Charles U, et mourut sans postérité en février 1670.

TESTAMENT. 331 cées par les exécuteurs de ce testament pour le plus grand bénéfice de ma dite fille et de ses enfants, et que le capital ne lui en soit pas payé, aussi longtemps qu'elle sera en puissance de mari ; mais ma volonté est qu'elle en perçoive annuellement les intérêts sa vie durant, et qu'après son décès le susdit capital et les intérêts soient payés à ses enfants, si elle en a, et, si elle n'en a pas, aux exécuteurs de son testament ou à ses mandataires, dans le cas où elle survivrait au dit terme après mon décès. Toutefois, si l'époux auquel elle sera mariée à la fin des trois années susdites, ou dans un temps ultérieur quelconque, assure à ma dite fille et à ses enfants un bien-fonds, en garantie de la portion que je lui lègue, — bien-fonds et reconnu suffisant par mes exécuteurs testamentaires, — alors ma volonté est que ladite somme de cent cinquante livres soit payée, pour qu'il l'emploie à son propre usage, à l'époux qui aura donné cette garantie. is> Item^ je donne et lègue à ma dite sœur Jeanne ^ vingt livres et toute ma garde-robe, qui devront lui être livrées dans l'année après mon décès ; et je lui affecte et lui attribue, sa vie durant, la maison de Stratford, où elle demeure, ainsi que ses dépendances, sous réserve de la rente annuelle de douze pence. » Item^ je donne et lègue à chacun de ses trois fils, William Hart, — Hart ^ et Michel Hart, une somme de cinq livres qui devra leur être payée dans l'année après mon décès. » Item^ je donne et lègue à la dite Elisabeth Hall, toute la vaisselle plate (à l'exception de ma grande coupe en * Baptisée le 15 avril 1569, enterrée le 30 novembre 1646. Elle épousa, vers 1599, William Hart, cliapelier de Stratford, dont elle eut trois fils et une fille. 3 « n est singulier, remarque Malone, que Shakespeare, ni aucun membre de sa famille, ne se soit rappelé le nom de baptême de son neveu, qui était né à Stratford onze ans seulement avant que le poëte fît son testament. Ce neveu, baptisé le 24 juillet 1605, avait nom Thomas. »

33? APPENDICE. argent doré), que je possède à la date de ce testament. » item, je donne et lègue aux pauvres du dit bourg de Stratford dix livres; à M. Thomas Combe ^ mon épée; à Thomas Russel, esq., cinq livres» et à Francis CoUins, du bourg de Warwick, dans le comté de Warwick, gentleman, treize livres six shillings et huit pence, lesquelles sommes devront être payées dans l'année après mon décès. » Item, je donne et lègue à Hamlet Sadler * vingt-six shillings huit pence, pour qu'il s'achète une bague ; à William Reynolds, gentleman, vingt-six shillings huit pence, pour qu'il s'achète une bague ; à mon filleul William Walker ' vingt shillings en or; à Anthony Nash, gentleman, vingt-six shillings huit pence ; et à M. John Nash, vingtsix shillings huit pence ; et à chacun de mes camarades, John Heminge, Richard Burbage, et Henry Cundell *, vingtsix shillings huit pence, pour qu'ils s'achètent des bagues. » Iterriy je donne, cède, lègue et attribue à ma fille Susanne Hall ^, pour la mettre à même d'exécuter mon testament et pour assurer cette exécution, tout l'immeuble principal ou tènement (avec ses dépendances), situé dans le dit bourg de Stratford et appelé New-Place, où je demeure maintenant, et les deux immeubles ou tènements (avec leurs dépendances), situés, étendus et existant dans Henley-Street, en ledit bourg de Stratford, ainsi que tous mes vergers, jardins, granges, étables, biens-fonds, tènements, et héritages quel* Bourgeois de Stratford, voisin et ami de Shakespeare. Né, en 1589, mort en 1657. ^ Parrain du fils unique de Shakespeare. Né vers 1550, mort en 1624. ' Le filleul [de Shakespeare fut baptisé le 16 octobre 1608. Malone infère de cette circonstance que Shakespeare était dans sa ville natale pendant Tautomne de cette année-là. * Heminge et Cundell, acteurs du théâtre du Globe, éditeurs du grand in-folio de 1623 ; — Burbage, le fameux tragédien qui créa Richard l'il. ^ Susanne, fille aînée de Shakespeare, née en 1583, épousa en 1607 John Hall, médecin alors célèbre, eut de lui une fille, Elisabeth, perdit son mari en 1635 et mourut en 1649.

TESTAMENT. 333 conques, situés, étendus et existant, ou devant être acquis, exploités et recueillis, dans les villes, hameaux, villages, prairies et terrains de Stratford-sur-Avon, du vieux Stratford, de Bishopton et de Welcombe, en le dit comté de Warwick; et aussi tout cet immeuble ou tènement (avec ses dépendances), qu'habite un John Robinson, et qui est situé dans Blackfriars, à Londres, près la Garde-Robe * ; — entendant que la propriété pleine et entière des dits biens-fonds, ainsi que de leurs dépendances, soit dévolue à ladite Susanne Hall, pour et durant le terme de sa vie naturelle; et, après son décès, au premier fils légitimement issu de son corps, et aux héritiers mâles légitimement issus du corps du dit premier fils; et, à défaut d'une telle lignée, au second fils légitime de ladite Susanne, et aux héritiers mâles légitimement issus du corps du dit second fils ; et, au défaut de ces héritiers, au troisième fils légitime de la dite Susanne, et aux héritiers mâles légitimement issus du corps dudit troisième fils ; et, à défaut d'une telle lignée, successivement au quatrième, au cinquième, au sixième et au septième fils légitime de ladite Susanne, et aux héritiers mâles légalement issus des corps des dits quatrième, cinquième, sixième et septième fils, dans le même ordre qui a été spécifié ci-dessus à l'égard du premier, du second et du troisième fils légitimes de ladite Susanne, et de leurs enfants mâles; et, à défaut d'une telle lignée, j'entends que la propriété des dits biens-fonds soit et reste dévolue à ma dite petitefille Elisabeth Hall et aux héritiers mâles légalement issus de son corps; et, à défaut d'une telle lignée, à ma fille Judith et aux héritiers mâles légalement issus de son corps; et, à défaut d'une telle lignée, aux héritiers légitimes, quels qu'ils soient, de moi, William Shakespeare. * La Garde-Robe {the Wardrobe} était un hôtel royal, situé près de Puddle- Wharf, qu'Edouard HI avait acheté de sir John Beauchamp qui l'avait construit.

334 APPENDICE. » Item ^ je donne à ma femme le second de mes meilleurs lits avec la garniture ^ {my second best bed with thefurniture) . » Item^ je donne et lègue à ma dite fille Judith ma grande coupe d'argent doré. Tout le reste de mes biens, — meubles, baux, argenterie, bijoux, objets de ménage, — je le donne et le lègue, mes dettes et mes legs une fois payés, les dépenses de mes funérailles une fois soldées, à mon gendre John Hall, gentleman, et à ma fille Susanne, sa femme, que je nomme et institue les exécuteurs de mes dernières volontés et de mon testament. Et je choisis et désigne comme surveillants-adjointsles dits Thomas Russel, esq., et Francis Collins, gentleman. Et je révoque tout legs antérieur, et je déclare que ceci est ma dernière volonté et mon testament. En foi de quoi j'ai apposé ici ma signature, le jour et l'année ci-dessus indiqués. Par moi : WILLIAM SHAKESPEARE. Témoins de la présente déclaration : Fra. Collyns, Julius Shaw, John Robinson, Hamlet Sadler, Robert Whattcoat. Probatum fuit iestamentwm suprascriptum apud Londcm, coram magistro William Bryde^ Legum Doctore, etc, vicesimo secundo diemensisJuniiy Anno Domini 1616; juramento Johannis Hall unius ex. cui, etc., de hene, etc^ju/rat. reser^ vata potestate, etc. Susannœ Hall, ait. ex. etc., eam cum venerit, etc., petitur, etc. * « On voit dans le testament original de Shakespeare/, aujourd'hui déposé dans les archives du Prorogative- OZ/tce^Doctor^s Gommoms), qu'il avait d'abord omis sa femme, le legs fait à mistress Shakespeare étant ndiqué par une interpolation, ainsi que les legs faits à Heminge, à fiurbage et CSondell. » — UfUone. FIN DE l'appendice.

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

TABLE DU TOME QUINZIÈME. Pages. Introduction 7 Sonnets
49 Vénus et Adonis 151 Le Viol de Lucrece 205 Les Plaintes d'une
Amoureuse 287 Le Pèlerin passionné 301 Le Phénix et la Colombe 315
Notes 317 Appendice : Testament 329 FIN DE LA TABLE. t

The text on this page is estimated to be only 3.36% accurate

iktnc n- tini' mtL. âv n aiviiUiiini m & ia«i, ■I pi por30 tr. ic miir
Aia,(atoa law. le 11 ff«tut-i et p tinûu. t-HtM). ((■•luiiw |i" t'iiiiïdiii-
ViiAiiir lliuu, arr; DU icUbJod oa iiar ïictui p«r B, Ou-AT ('• ■■(! 2 Ubki
tuI '; (r, MKH Kt caosi-c, rinil>4 (wr Ifrrvin, \at rtinrirt KuLi-Mii . uooiL-n
rwprt8 (r. M .rJ>>rfileUlaU»Ailio».pi[M. faut Là 3liaiUUIK n'illKCK,
pur f anpRunsMfn ut; «>ui Br xtf «iitnjt. ii-'r Eu|Ciit Pcunta.l' ^•tilii'U, 1
tuLu». s fr. M * »■ L'iraMiie. \M u ■iati. |L ImnéLiisy Ujiuniui. biici«n
au»Mt«M'''ir i la Btbiiiiiib^tii! nalj<>i4le, ' 7 Ir. Mfmr farmal H^vainu srn
cakm»t, iiar ion OU, 9 livBiiiii'l turit vnliiMxii uraii i|u jiiirIrmi at-
Cunu[,;riiii> lui uilar. elpobti#» en •luite |uiniea. l(r. ID lis Jauni», '■- '■
Mi.jiar A.Mrinv*)) iuuni, uar El LjkkOOU, ^ firl /oL a fr. se
iiénétiRUiATmiu m omiwt— Emii»' .Sjrl». P.ilnsiliii), Turiaie, GrdcB, elo.,
par H. Eii*ulti! mi Siuji:>. 3 Lann* «a 1 uo r.irt lui. 3 rr. f' Ut m»»utinitno<i
nK Lt R^nts QIFK lUpflU XliliH JU>I(U ,1 mit j(TiL pat Aarotm
Bi].t.>aD. uiuim ediihimII. J. CoBnUKi MwloU ivoL







